

U d'of OTTAWA



39003002345394

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto





THÉÂTRE

DE

Dufresny

TIRAGE

500		exemplaires sur papier vergé.
100	—	sur papier teinté.
15	—	sur papier de Chine.
1	—	sur peau de vélin.
1	—	sur parchemin.

617 exemplaires.





Rivière DU FRENY
Contrôleur des Jardins du Roy
Né à Paris en 1648
où il est mort en 1724.

THÉÂTRE
DE
Dufresny

Publié avec Notice et Notes

PAR
GEORGES D'HEYLLI



PARIS
A LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE
E. HILAIRE, ÉDITEUR
72. boulevard Haussmann. 72

M. DCCC. LXXXII



660/272

#1

PQ

1794

.D7A19H

1882



RIVIÈRE-DUFRESNY

SA VIE ET SES OUVRAGES



I

On n'a jamais très bien su la vérité sur l'existence si romanesque, si variée, si fantaisiste, si fantasque même, et si peu ordinaire, en un mot, de ce poète-jardinier qui avait pour nom patronymique Rivière, et qui est connu dans la littérature de second ordre du *xviii^e* siècle sous

celui de Dufresny. Et encore l'orthographe même de ces deux noms n'est-elle pas très certaine : dans la première édition de ses œuvres on lit : Rivierre du Freny (1692). Dans l'édition plus complète de 1731, qui est celle dont nous nous sommes servis pour notre réimpression, le titre du premier volume est ainsi libellé : *Œuvres de monsieur Rivière Du Freny*, et dans la préface de la même édition, le nom de notre auteur est écrit en un seul mot : Dufreny. Depuis on a supprimé le nom de Rivière¹ qui a même disparu tout à fait des éditions modernes des œuvres de cet écrivain et on l'appelle aujourd'hui Dufresny, avec une nouvelle transformation orthographique qui est décidément et pour toujours, ce nous semble, passée dans l'usage.

Charles Rivière-Dufresny est né à Pa-

¹ Il existe des actes anciens où ce nom se trouve écrit La Rivière. — Voyez à ce sujet le *Dictionnaire critique* de Jal.

ris, en 1648 ¹. Il passait — ou il se faisait passer, car la chose n'a jamais pu être suffisamment éclaircie — pour un arrière petit-fils de cette belle jardinière d'Anet dont le galant Henri IV avait eu les faveurs. Son grand-père aurait été, dit-on, le propre fils de la belle jardinière et du roi de la poule au pot. Dufresny avait donc, — c'était du moins sa prétention, — du sang royal dans les veines, et bien que son origine ne fût ni très régulière, ni même très authentique, il eut l'art d'en tirer pendant toute sa vie le plus de profit possible. Dès le début de sa carrière, un grand seigneur, qui lui voulait du bien, le marquis de Nangis, le présenta à la cour. La singularité de sa naissance attira sur lui l'attention du roi, qui offrit aussitôt à ce petit-cousin de la main gauche, une place de valet de chambre

¹ Son acte de décès, que M. Jal a eu sous les yeux, dit 1654; mais ce n'est probablement là qu'une erreur de copie, la date de 1648 ayant toujours et partout prévalu.

auprès de sa royale personne. Ce n'était peut-être pas là une situation très relevée, ni très brillante, mais elle donnait à Dufresny l'occasion de relations constantes avec le dispensateur de toutes les faveurs et de toutes les grâces, et il ne devait pas manquer d'en user.

Il suivit le roi dans ses campagnes, et il assista notamment à ce trop fameux passage du Rhin, si exalté par Boileau, et où le roi se couvrit de beaucoup plus de gloire qu'il ne courut de dangers ! Au retour, il prit fantaisie à Dufresny de se marier, surtout pour obtenir d'être doté par le roi. En l'honneur de ce mariage, Louis XIV donna à son valet de chambre, le titre d'abord honorifique d'intendant de ses jardins ¹. Dufresny avait, en effet, un certain goût comme horticulteur, et c'est même à lui qu'on doit la création des jar-

¹ Ce n'est que plus tard, en effet, par brevet du 21 septembre 1700, qu'il reçut le titre de « dessinateur des jardins du roi. »

dins si connus sous le nom de jardins anglais, bien que cependant ils nous viennent certainement de Dufresny et non de l'Angleterre. Cette faveur du roi mit Dufresny en évidence, comme jardinier à la mode et il fit même concurrence à Le Nôtre qui avait le goût plus sérieux, plus sévère, et par conséquent plus froid. Le roi avait donné à Dufresny un terrain dans le bois de Vincennes, lequel terrain devint son champ d'études et d'exploitations. On venait admirer la disposition habile du jardin qu'il dessina en cet endroit et qui fut bientôt l'objet de la promenade des curieux, et momentanément la cause d'une sorte de popularité et de fortune dont jouit Dufresny dans cette première phase de sa vie si accidentée.

Il se maria donc le 9 février 1682, grâce à une petite dot que lui donna le roi. On ne connaît guère sa première femme, qui se nommait Catherine Perdreau. Voisenon assure qu'elle était à son

aise, petite bourgeoise du faubourg Saint-Antoine ¹ où elle possédait une maison avec un jardin que Dufresny eut bientôt fait de bouleverser de fond en comble pour le dessiner à nouveau selon sa guise ; quant à la maison, il la reconstruisit en partie et y donna des fêtes magnifiques où affluèrent les gens de cour et surtout ceux de théâtre que commençait à fréquenter Dufresny.

Au sujet de sa première femme nous n'avons que deux documents — si l'on peut appeler cela des documents ! — qui la concernent : l'un est une pièce de vers dans laquelle Dufresny chante en quelque sorte sa lune de miel et nous étale le tableau de sa félicité conjugale :

*En tapinois quand les nuits sont brunes
Au jardin ma femme va sans moi ;*

¹ Son père Nicolas-Perdreau, qui était mort antérieurement au mariage, avait été greffier criminel au Parlement.

Maissans doute elle y va pour y cueillir des prunes.

Elle-même le dit, et moi je le croi.

Par les deux cornes du diable,

Ceux qui me blâment sont des sots.

Croyons tout jusqu'à l'incroyable,

Qui nous procure du repos.

Tic, toc ! choc est bon à coups de verre,

A coup de mousquet, il n'est pas sain :

Ce guerrier est mort brave, on le met en terre ;

Ce buveur est mort ivre, il boira demain.

Lucifer, d'affreuse mémoire,

. Dans mon cœur grava de sa main

Que les humains mettent leur gloire

A détruire le genre humain.

Plus je bois et plus ma femme crie,

Mais plus elle crie et plus je bois ;

Trop crier et trop boire abrègent la vie,

Faisons tant, qu'elle ou moi, soyons aux abois.

Deux époux, dit un grand oracle,

Tout à coup deviendront heureux,

Quand deux époux par un miracle,

Pourront devenir veufs tous deux ¹.

Voisenon, qui a connu cette première femme de Dufresny et qui est le seul con-

¹ Nous ne citons que trois couplets de cette chanson qui en a cinq.

temporain ayant donné quelques renseignements sur elle, assure qu'elle était assez laide, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir des amants et de tromper avec un jeune étudiant, de vingt ans moins vieux qu'elle, son poète de mari, lequel d'ailleurs la trompait avec beaucoup d'autres. Tous deux vivaient donc vis-à-vis l'un de l'autre dans une indifférence réciproque, si bien que lorsque sa femme mourut (24 mars 1688) Dufresny chanta sa perte sur un air de chanson bachique qui servit d'épilogue à son premier mariage :

LE CARILLON DES MORTS

Bim, bam, bon.

Entendez-vous les grosses cloches ? bim, bam, bon.

Quand j'entends sonner sur ce ton,

Je me souviens toujours qu'hier ma femme est morte

Le temps n'affaiblit pas une douleur si forte.

Elle redouble à ce lugubre son,

Bim, bam, bon.

Pour égayer ce bim, bam, bon,

Faisons un autre carillon,

*Carillon du verre,
De la pinte et du flacon.
La pauvre femme est en terre !
Je l'aimais tant, buvons pour elle en carillon,
En double carillon,
Tirez du bon vin, bin, bim, bon, bim, bon :
Exerçons-nous sur ce jambon
Et saucisson.
N'est-il pas bim, bon ?
Et tâtons donc de ce dindon,
Din, don, din, dan, don.
Ma femme est en terre,
Ah ! qu'il est beau ce carillon.*

*Bom, ban, bon.
Que ce lugubre son m'afflige ! bom, bam, bon.
J'entendais chez moi sur ce ton
Gronder en faux-bourdon la pauvre Mathurine,
Quand pour avoir été trop gai chez ma voisine,
J'en revenais plus triste à la maison.
Bom, bam, bon.
Elle égayait son faux-bourdon,
En y mêlant son carillon,
Carillon de femme,
De jalouse du démon.
Pour lui laisser chanter sa gamme,
Je m'endormais, mais elle prenait un bâton,
Pour me donner du réveillon
En double carillon ;
Moi qui suis bon, bon, bon, bin, bon,
Je souffrais comme un vrai mouton*

*Jusqu'au bâton;
Suis-je pas bin bon ?
Que le ciel lui fasse pardon,
Din, don, din, dan, don,
Ma femme est en terre,
Elle a fini son carillon.*

La mort de sa femme, qui tenait sa maison avec régularité et avec soin, rejeta tout à fait Dufresny dans ce que nous appellerions aujourd'hui la vie de Bohême. La liquidation de la succession ne lui laissa rien; en effet, les deux fils qu'il avait eus de la défunte¹, ayant fait valoir leurs droits, furent mis en possession de son héritage, et Dufresny se trouva de nouveau à la belle étoile.

L'histoire de son second mariage tient tout à fait du roman²; elle compose, en

¹ Il eut d'elle trois enfants, deux garçons et une fille.

² Le savant M. Jal paraît n'y ajouter qu'une foi médiocre. Il n'a jamais pu trouver, lui qui en a tant découvert, une trace quelconque de l'acte de ce mariage.

tous cas, le fond d'une historiette du *Diable boiteux*, de Le Sage, contemporain de Dufresny, qu'il prétendit mettre en scène. Voisenon assure que l'anecdote est vraie, et l'abbé Pellegrin en a parlé également, non comme d'un fait aventureux, mais bien comme d'une réalité authentique. Tout cela ne prouve pas grand chose, au point de vue de cette authenticité même, et il se pourrait très bien que ce second mariage, ainsi qu'on le raconte, n'ait été vrai que dans la légende. Voici toutefois cette légende, qu'on cite couramment de nos jours comme de l'histoire.

Dufresny, aux abois, n'avait même plus de quoi payer les notes accumulées de sa blanchisseuse, qui était, paraît-il, jeune, fraîche et jolie. Ne sachant comment se tirer d'affaire et ne pouvant décemment ne porter que du linge sale, il proposa à la jolie fille de lui donner quittance, moyennant qu'il l'épouserait. Celle-ci ne

se le fit pas dire deux fois, et bien que Dufresny eût plus que le double de son âge, elle le prit pour époux, et ainsi elle entra un peu dans la famille du grand roi¹. Toutefois, l'union de Dufresny fit scandale; mais le roi ne la prit pas en trop

¹ Voici comment Le Sage, dans le dixième chapitre de son *Diable boiteux*, fait raconter au diable lui-même l'histoire de ce mariage, lorsqu'il montre à don Cléofas les gens qu'il faudrait mettre dans la maison des fous :

« J'y veux envoyer aussi, dit-il, un vieux garçon *de bonne famille* (allusion à l'origine de Dufresny), lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet-de-chambre qui la recherchoit. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il; car où diable est le valet-de-chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Eh! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats. Deux cents ducats! répliqua-t-il avec émotion, mal peste! Tu n'as qu'à me les donner, à moi, je t'épouse et nous voilà quitte à quitte. Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme. »

Cette anecdote fournit plus tard à J.-M. Deschamps le sujet d'une comédie, mêlée de couplets, qui fut jouée au théâtre du vaudeville, en 1798, sous le titre de *Charles-Rivière Dufresny, ou le Mariage*

mauvaise part, et, qui plus est, il daigna en rire et augmenter encore, à cette occasion, la pension qu'il servait à Dufresny.

Les débuts de cette bizarre union furent heureux; Dufresny adora pendant quelque temps sa femme, et demeura plus souvent au logis. Il travailla, et composa à ce moment ses meilleures pièces. Peu après, il obtenait le privilège du *Mercury* (1710), faisant bien connaître à ses lecteurs, dans son premier numéro, à quel dieu il entendait demander ses inspirations pour leur procurer des amusements¹ :

*Mercury vole à tire d'ailes,
Pour m'apporter du fond de l'Univers*

impromptu. — Enfin l'Odéon a représenté de nos jours (4 avril 1857) une comédie en un acte en vers de MM. Philoxène Boyer et Théodore de Banville, *le Cousin du roi*, qui met également en scène cette même anecdote, plus ou moins historique.

¹ Il céda ce privilège cinq ans après à Lefèvre, qui modifia le titre de sa feuille, laquelle devint alors le *Mercury de France*. Elle a duré, sous ce dernier titre, jusqu'en 1825.

*Des jeux galants et des nouvelles,
Du vrai, du faux, de la prose et des vers.
J'ai fait le choix en invoquant Minerve,
Mais pour entrer en verve,
Je l'invoque en vain;
Je n'attends ce feu divin
Que du dieu du vin!*

Tant que vécut sa seconde femme, qui le stimulait, le poussait au travail et même l'enfermait pour l'obliger à produire, le *Mercure* parut plus ou moins irrégulièrement, mais enfin, il ne cessa pas de paraître; quand elle mourut, il n'eut rien de plus pressé que de céder, pour un mince profit, le privilège de son journal.

C'est en 1715 que Dufresny perdit Angélique — c'était le nom de la blanchisseuse qu'il avait élevée jusqu'à lui. Il en fut longtemps inconsolable, et son chagrin fut très réel. Il est vrai qu'alors il était devenu vieux, et qu'il courait moins qu'autrefois le monde et ses plaisirs. Sous la régence, il se livra à l'agiotage, et re-

çut de Law, grâce à la protection du régent, un lot des trop fameuses actions de la rue Quincampoix, qu'il eut l'esprit ou le bonheur de vendre dans leur moment de plus grande hausse, et dont il tira environ 200,000 livres. Avec cet argent, il bâtit, au faubourg Saint-Antoine, une maison dont il fut lui-même l'architecte, et dont il dessina le jardin avec son goût habituel. Mais il ne jouit pas bien longtemps de ce regain subit de fortune, et, dans l'année même qui suivit celle où mourut le régent, — 1724 — il mourut à son tour à l'âge de soixante-quinze ans (6 octobre).

Dans les derniers temps de sa vie, il s'était rapatrié avec ses deux fils, qu'il avait cessé de voir à la suite des difficultés auxquelles donna lieu la succession de sa première femme. Ces fils étaient livrés à une piété exagérée et peu intelligente, qui les conduisit à exiger et à obtenir de leur père, devenu vieux et affaibli, qu'il

brûlerait divers manuscrits de pièces de vers et de comédies que, dans leurs scrupules outrés, ils considéraient comme attentatoires à la morale, à la religion, et qui, par conséquent, pouvaient finalement compromettre le salut de l'âme de leur auteur !...

Dufresny avait un esprit mal équilibré, mais plein de variété et de ressources : il était à la fois jardinier, poète et même musicien. Il a composé la musique de divers vaudevilles de ses comédies¹, les faisant noter par un ami plus savant que lui, attendu qu'il n'avait que des inspirations, mais que la faculté de les traduire lui manquait. Dufresny chantait donc les airs qu'il avait trouvés, et son ami les écrivait en quelque sorte sous sa dictée.

¹ Notamment les airs du *Double veuvage*, qu'on trouve notés dans l'édition de ses œuvres, publiée en 1731. Voyez aussi, dans le tome VI de la même édition, des airs notés de chansons qui sont également de lui.

Nous avons déjà dit que, comme dessinateur de jardins, il eut, en son temps, une certaine célébrité et qu'on venait souvent le consulter ; il était également architecte et même peintre ; tout cela un peu superficiellement, il est vrai, mais cependant de manière à faire preuve d'une grande intelligence et d'une grande souplesse d'esprit.

Comme poète léger, il a laissé quelques pièces tout à fait charmantes et d'une véritable inspiration. La plus connue est celle qui a pour titre *les Lendemain*, et qu'on cite bien souvent aujourd'hui, sans toujours savoir qu'elle a Dufresny pour auteur :

LES LENDEMAINS ¹

Sur l'air : RÉVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE

*Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,*

¹ Tome VI, de l'édition de 1731.

*Un jour exigea de Silvandre,
Trente moutons pour un baiser.*

*Le lendemain, seconde affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.*

*Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous ses moutons pour un baiser.*

*Le lendemain, Philis peu sage,
Voulut donner moutons et chien,
Pour un baiser que le volage,
A Lisette donna pour rien.*

Ses chansons bachiques sont toutes jolies, et on y trouve toujours, plaisamment et finement exprimée, quelque pointe philosophique :

LE VIN

*Le vin nous fait parler et le vin nous fait taire,
Le silence à longs traits s'avale avec le vin,
Et le caquet se trouve au fond du verre.*

*Dès qu'on le voit on jase comme une commère,
De la voisine et du voisin,
De la cousine et du cousin,
Du galant homme et du faquin,
Et d'Alexandre et d'Arlequin,
De Jupiter et de Catin;
Adieu pudeur, adieu mystère,
Vite pour me faire taire,
Remplissez mon verre,
On ne dit mot pendant qu'on boit
Le vin nous fait parler, et le vin nous fait taire¹.*

SUR L'ORGUEIL HUMAIN

*De l'homme voici la chimère :
Tout ce qu'il voit est fait exprès pour lui,
C'est pour lui que tourne la sphère
Tout l'univers pour lui seul est construit.
Sur un tel fait ses arguments plausibles
Ne me sont pas sensibles.
Mais je m'aperçois
Que le vin est fait pour moi
Lorsque je le boi !*

¹ Nous ne citons que le premier couplet de cette chanson qui en a trois.

Voici encore une chanson de Dufresny
qu'on a souvent mise en musique :

CHANSON

Sur l'air : RÉVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

*Réveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.*

*Craignez que je ne vous réveille,
Favorisez ma trahison ;
Vous soupirez, votre cœur veille
Laissez dormir votre raison.*

*Pendant que la raison sommeille
On aime sans y consentir
Pourvu qu'amour ne nous réveille
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.*

*Si je vous apparais en songe
Profitez d'une douce erreur,
Goûtez le plaisir du mensonge,
Si la vérité vous fait peur.*

L'ouvrage en prose de Dufresny, qui

lui fait le plus d'honneur, et qui lui survivra toujours, est le recueil de pensées et d'historiettes connu sous le titre de *Les Amusements sérieux et comiques*. Ce recueil contient douze chapitres, ou mieux douze « amusements », ainsi que l'auteur les appelle lui-même. Il y traite un peu de toutes choses, de la cour, de la chicane et de la justice, de l'opéra, des promenades, des femmes, de la galanterie, du mariage et du veuvage, de l'université et de la géométrie, de la médecine et du jeu, de l'académie et du savoir-vivre, etc... Nous n'inventons aucun de ces titres qui appartiennent tous, textuellement, à l'ouvrage de Dufresny. Il s'y montre à la fois sous toutes les faces variées de son esprit, il y étale même du savoir, de la philosophie et parfois de la science, le tout sous une forme plaisante qui brode sur un fonds plus sérieux en somme que son apparence.

Il faudrait tout citer ici de ce piquant

tableau de la vie de Paris, à la fin du XVIII^e siècle, car en vérité il mérite d'être reproduit presque tout entier. Il est en effet difficile de séparer les uns des autres tous ces épisodes et toutes ces pensées qui se présentent si agréablement et avec tant de diversité et de finesse. Le livre n'est pas gros, il a tout au plus une centaine de pages, mais elles sont des mieux et des plus complètement remplies. Nous nous bornerons ici à quelques extraits qui suffiront pour donner au lecteur une idée du ton général et du style de l'ouvrage.

Le monde est un livre ancien et nouveau ; de tous temps l'homme et ses passions en ont fait le sujet ; ses passions sont toujours les mêmes, mais elles sont écrites différemment selon la différence

des siècles, et dans un même siècle chacun les lit différemment selon le caractère de son esprit et l'étendue de son génie.

* *

Quelle différence entre ce que les livres disent des hommes et ce que les hommes font !

* *

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

* *

L'ambitieux parle contre la paresse et le paresseux contre l'ambition.

* *

Ceux qui sont tombés du haut de la fortune regardent toujours l'élévation

où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevés, ne peuvent plus regarder en bas.

* *
*

Il est bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

* *
*

Une vieille qui veut revoir le pays du bel âge va plus loin qu'elle ne croit ; en courant à la jeunesse, elle retombe dans l'enfance.

* *
*

Un de mes amis se vantait que la plus charmante femme du monde ne pourrait jamais lui faire oublier qu'il était juge. « Je vous crois, lui répondis-je, mais tout magistrat est homme avant que d'être

juge ; le premier mouvement est pour la solliciteuse ; le second pour la justice. »

Une comtesse assez belle pour prévenir, en faveur d'un mauvais procès, le juge le plus austère, fut solliciter pour un colonel contre un marchand. Ce marchand était alors dans le cabinet de son juge, qui trouvait son affaire si claire et juste qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause.

A l'instant même, la charmante comtesse parut dans l'antichambre ; le juge courut au-devant d'elle ; son abord, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent qu'en ce premier moment il fut plus homme que juge, et il promit à la belle comtesse que le colonel gagnerait sa cause. Voilà le juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son cabinet, il trouva le marchand désolé : « Je l'ai vue, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vue, celle qui sollicite contre moi. Qu'elle est belle ! ah,

monsieur, mon procès est perdu !... — Mettez-vous à ma place, répond le juge encore tout interdit, ai-je pu lui refuser ce qu'elle me demandait ?... »

En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'était à quoi pouvaient monter toutes les prétentions du marchand, et il lui donna les cent pistoles.

La comtesse sut la chose, et comme elle était vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligations à un juge si généreux et lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le colonel, aussi galant que la comtesse était scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles, et ainsi chacun fit ce qu'il devait faire. Le juge craignit d'être injuste, la comtesse craignit d'être reconnaissante, le colonel paya, et le marchand fut payé.

Voulez-vous savoir mon véritable sentiment sur le procédé de ce juge : son premier mouvement a été pour la solliciteuse, c'est ce que je n'ose lui pardonner ;

son second mouvement a été pour la justice, c'est ce que j'admire.

On sait que Montesquieu a trouvé dans les *Amusements* de Dufresny, le modèle et le germe de son livre bien autrement admiré et célèbre sous le titre des *Lettres persanes*. C'est un peu la même ordonnance et, toutes proportions gardées, la même disposition de pensées ingénieuses et d'observations justes. Dufresny aura en plus la gloire d'être venu le premier et d'avoir fourni le sujet et l'exemple d'un genre que son illustre imitateur devait très peu de temps après lui, et de son vivant même, exploiter avec tant de succès à son tour ¹.

¹ Les *Amusements* ont été publiés de 1705 à 1719, et les *Lettres Persanes* ont paru en 1721, c'est-à-dire trois ans avant la mort de Dufresny. Le point de

On a aussi de Dufresny quelques contes, nouvelles et historiettes en prose, qui ne manquent pas de charme, et qui, souvent même, sont écrites d'une plume très piquante et très vive. Ces agréables compositions, que l'on réunit d'ordinaire à ses *Amusements*, forment la matière d'un volume et sont encore aujourd'hui d'une lecture attrayante et facile. Rien de tout cela n'a vieilli, et le *Bon médecin*, l'*Agioteur dupé*, les *Dédits*, le *Mariage par dépit*, etc., vaudront toujours la peine d'être réimprimés.

départ des deux ouvrages est le même : seulement il s'agit d'un Siamois chez Dufresny, tandis que Montesquieu s'est servi d'un Persan.

II

C'est seulement en 1692, à l'âge de quarante-quatre ans, que Dufresny aborda pour la première fois le théâtre avec une comédie en trois actes et en prose, intitulée *le Négligent* (27 février), qui ne fut jouée que huit fois dans la nouveauté, mais qui a été souvent reprise.

Dufresny qui, à cette époque était très lié avec Regnard, lui avait soumis sa pièce et avait reçu ses conseils. De cette collaboration, naquit une grande intimité entre les deux poètes. Dufresny lui confia alors l'intention qu'il avait d'écrire une grande comédie dont le jeu et les joueurs fourniraient le sujet. Notre poète connaissait d'ailleurs la matière, car il aimait les cartes à la passion, et le jeu, autant que les femmes, contribuèrent à mettre cons-

tamment sa bourse à sec. S'étant ainsi ouvert à Regnard de son projet, il fut encouragé par lui à écrire sa pièce et à lui en soumettre le manuscrit. Dufresny se laissa convaincre, et composa rapidement sa comédie. Regnard la lut, fit des observations, traîna même un peu les choses en longueur, puis, un beau jour, Dufresny apprit que les Comédiens français allaient jouer une comédie nouvelle de Regnard, ayant pour titre *le Joueur*. Dufresny était donc mystifié, ou du moins il le prétendit, publiant partout que la comédie de Regnard n'était autre que la mise en scène absolue de la sienne, c'est-à-dire de celle qu'il lui avait donnée à lire. C'était donc un abus de confiance, qu'à l'entendre, avait commis Regnard, et Dufresny jura de se venger. Il voulut prendre le public pour juge du différend, et il lui soumit, deux mois plus tard ¹, le

¹ *Le Joueur*, de Regnard, a été représenté pour la première fois le 19 décembre 1696.

27 février 1697, une comédie nouvelle que le théâtre Français s'empressa de jouer, pour tirer profit du bruit qui se faisait autour des deux pièces, en raison de la querelle qui divisait leurs auteurs. L'œuvre de Dufresny avait pour titre *le Chevalier joueur*; elle était en prose et en cinq actes, avec un prologue dans lequel l'auteur s'expliquait sur les ressemblances que l'on pouvait constater entre sa comédie et celle de Regnard.

Malheureusement, *le Chevalier joueur* était de tous points inférieur au *Joueur*; la pièce ne dura qu'une soirée, et c'est bien le cas de dire que Regnard eut, dans sa querelle, tous les rieurs pour lui. Dufresny eut même l'honneur d'être, à ce sujet, chansonné par Gacon :

*Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût pas traité,
Trouvèrent qu'un joueur ferait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers et de Rivière en prose.
Ainsi pour dire au vrai la chose,*

*Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ou
Dit que Regnard à l'avantage
D'avoir été le bon larron.*

Quant à Regnard, il présenta facilement sa défense ; il avait, racontait-il, acheté à Dufresny le manuscrit de sa pièce, en même temps que celui d'une autre comédie qu'il avait retouchée et fait représenter quelques années auparavant, sous le titre de *Attendez-moi sous l'orme* (19 mai 1694). Et ainsi se termina le différend ; mais les deux auteurs demeurèrent brouillés, et, de ce jour, leur collaboration fut définitivement rompue.

Dufresny garda pendant deux ans le silence, puis reparut au théâtre le 19 août 1699, avec une petite comédie en un acte et en prose, ayant pour titre *la Noce interrompue*. Elle eut assez de succès, bien qu'on ne l'ait représentée que huit fois de suite. Il est vrai qu'il ne faut pas juger de l'accueil fait à une pièce à cette époque par le chiffre de ses représentations. Les

grands seigneurs et les bourgeois riches allaient seuls au spectacle au commencement du dernier siècle, et, par suite, un succès était vite épuisé : le *Joueur*, de Regnard, qui fut très couru, n'eut que vingt représentations dans la nouveauté, ce qui était un chiffre excessif, qui équivaldrait à une vogue de cent soirées de nos jours.

A la fin de la même année, le 27 novembre, Dufresny donna encore une comédie en cinq actes, en prose, intitulée *la Malade sans maladie*¹. On ne se douterait guères, en lisant cette pièce qui est pleine de gaieté, et dont plusieurs scènes sont des plus amusantes, du mauvais sort qui lui échut. La première représentation n'en put être achevée et le public se refusa même à en entendre le troisième acte

¹ Représentée d'abord à Versailles, devant la cour, et avec grand succès, sous le titre de *la Malade imaginaire*. On voit que, même à cette époque, la ville ne se gênait pas pour être d'un avis contraire à celui des gens de cour! ...

Depuis, Dufresny a utilisé les scènes principales de cette comédie, dans une autre pièce qui d'ailleurs n'a pas été jouée, et qui avait pour titre *les Vapeurs*¹.

Mais l'année suivante Dufresny prit amplement sa revanche avec un petit acte qu'on joue souvent encore de nos jours. Nous parlons ici de sa comédie en prose, *l'Esprit de contradiction*, représentée le 29 août 1700. Elle ne fut cependant jouée alors que dix fois de suite; mais le style en est simple, plein de vivacité et d'esprit, et elle méritera toujours d'être citée au nombre des jolies pièces de second ordre du répertoire de la Comédie-Française.

Deux ans plus tard, le 8 mars 1700, il produit à la scène le *Double veuvage*, comédie en trois actes en prose avec un

¹ Cette même comédie a encore servi depuis, après transformation, de sujet pour un opéra comique qu'Étienne fit représenter le 20 mars 1804, sous le titre de *Une heure de Mariage*, avec musique de Dalayrac.

prologue et un divertissement. C'est la meilleure des grandes comédies de Dufresny ; elle est amusante et elle contient des critiques qui ont bien perdu de leur portée aujourd'hui — celle de l'opéra — mais qui devaient avoir grand sel à leur époque et dont se réjouirent fort les contemporains. Les airs du chant, qui figurent dans plusieurs scènes, ont été notés sur la musique même de Dufresny. On joua la pièce dix fois de suite et depuis on l'a reprise, mais avec suppression du prologue sans lequel elle peut également être représentée.

En 1703, le 24 février, Dufresny donne le *Faux honnête homme*, comédie en trois actes et en prose, qui met en scène une aventure vraie survenue à l'époque même, ce qui ajoutait à l'intérêt de la pièce un certain attrait d'actualité. Elle ne réussit cependant pas, bien que renfermant des scènes ingénieuses et amusantes ; mais elle était mal intriguée et on la trouva

longue. Les comédiens durent la retirer après trois représentations. Dufresny l'utilisa dans une autre de ses comédies, comme nous le verrons plus loin.

Le *Faux instinct*, comédie en trois actes et en prose, fut représentée le 2 août 1707. C'est peut-être la mieux inventée et la plus originale, comme sujet, des pièces de Dufresny. Elle eut quinze représentations de suite ; mais elle ne retrouva pas plus tard ce succès relativement brillant. Elle est cependant encore intéressante à lire aujourd'hui.

L'année suivante, le 6 mars 1708, Dufresny donne aux Comédiens français, le *Jaloux honteux de l'être*, comédie en cinq actes en prose à laquelle le public fit mauvais accueil et qui ne put être représentée une seconde fois. « La pièce est pleine d'esprit, dit le chevalier de Mouhy¹, et méritait d'être mieux reçue. »

¹ Dans ses *Tablettes dramatiques* (Répertoire des pièces de théâtre de Paris.) Paris, 1752.

En 1709, — car l'infatigable Dufresny faisait jouer une nouvelle pièce tous les ans — première représentation de la *Joueuse*, cinq actes en prose avec divertissement (22 octobre). Grand succès pour certaines scènes, mais la pièce manque d'intérêt. On ne la joue que cinq fois.

Dufresny demeure alors six ans sans rien produire au théâtre ; c'est l'époque du *Mercur*e et l'occupation que lui donne son journal le détourne momentanément de la scène. Il n'y reparaît qu'en 1715, le 27 mai, avec sa jolie comédie la *Cocquette de village* ou le *Lot supposé*, trois actes, en vers, qui obtint un succès de très bon aloi, et qu'on a souvent reprise. Elle est divertissante, remplie d'esprit et l'intrigue en est mieux suivie que dans les autres comédies de Dufresny. Elle eut treize représentations dans la nouveauté.

Ce n'est que quatre ans plus tard, le 7 mars 1719, que Dufresny donne une nouvelle pièce, la *Réconciliation normande*

ou le *Procès de famille*, cinq actes, en prose, d'une intrigue assez compliquée, embrouillée même, mais qui offre une grande variété de détails amusants et de traits pris sur le vif et de la meilleure observation. Elle a eu douze représentations dans la nouveauté, et depuis on l'a toujours reprise avec succès.

La petite comédie du *Débit* — un acte en vers — est de la même année (12 mai). Elle est originale, plaisante, mais versifiée un peu négligemment. Elle n'a eu que huit représentations au début, mais ensuite elle est fort longtemps restée au répertoire.

Enfin, en 1721, le 14 février, Dufresny donne la dernière pièce jouée en son vivant, le *Mariage fait et rompu*, trois actes en vers, que la Comédie-Française avait d'abord refusée en cinq actes. Le succès en fut très vif (dix-neuf représentations) et au dernier siècle elle a été l'objet de fréquentes reprises. Elle est bien écrite et

d'un style plus soigné que celui des autres comédies de l'auteur. Le rôle du Gascon, nouveau pour l'époque, et qu'on n'avait pas encore mis à la scène, produisit un grand effet.

Quelques années après la mort de Dufresny, le 16 juin 1731, la Comédie-Française représenta une œuvre posthume de ce spirituel écrivain, *le Faux sincère*, comédie en cinq actes en vers qui eut un grand succès de nouveauté (quinze représentations) mais qui n'est cependant pas demeurée au répertoire. Dufresny en avait pris le plan dans sa comédie du *Faux honnête homme* qui avait si médiocrement réussi en 1703.

Avant de travailler exclusivement pour la Comédie-Française, Dufresny avait écrit quelques pièces pour la Comédie-Italienne, soit seul, soit en collaboration avec Regnard d'abord ; puis, après leur brouille, avec le fils même du plus célèbre des acteurs italiens, Biancoletti, qui avait

pour père l'illustre créateur du rôle d'Arlequin, le fameux Dominique.

Voici la liste de ces diverses pièces :

Il écrivit avec Regnard :

Les Chinois, quatre actes avec un prologue, en 1692.

La Baguette de Vulcain, un acte, en 1693.

Il donna avec Biancoletti :

Pasquin et Marforio, médecin des mœurs, en trois actes (1697).

Les Fées ou *les Contes de ma Mère l'Oye*, en un acte (1697).

Enfin il fit représenter sous son nom seul :

L'Opéra de Campagne, en trois actes, avec un prologue (1692).

L'Union des deux opéras, à-propos en un acte (1692).

Les Adieux des officiers ou *Vénus justifiée*, en un acte (1693).

Les Mal-assortis, en deux actes (1693).

Le Départ des Comédiens, à propos en un acte (1695).

Attendez-moi sous l'orme, en un acte (1695).

C'est le même titre que celui de la comédie de Regnard, mais c'est le seul point de ressemblance qui existe entre les deux pièces.

La Foire Saint-Germain, à-propos en trois actes (1695)

Les Momies d'Egypte, en un acte (1696).

Après la mort de Dufresny, il se passa un fait assez curieux et qui n'a pas été éclairci. Il avait présenté, et fait recevoir à la Comédie-Française, trois pièces qui devaient être jouées successivement dans le cours de deux années et dont voici les titres : *Sancho Pança*, en trois actes; le *Portrait*, en un acte; les *Dominos*, en un acte.

Les fils de Dufresny s'adressèrent à l'administration du théâtre pour réclamer les manuscrits de ces pièces. Or, dans l'exagération de leur piété ils avaient brûlé — nous l'avons déjà dit — quatre comédies qu'ils avaient trouvées toutes terminées dans les papiers de leur père : Les *Vapeurs*, en un acte, nouvelle version du

d.

Malade sans maladie, comédie tombée en 1699; la *Joueuse*, pièce en vers, refaite sur la comédie en prose du même titre, chûtée en 1709; le *Superstitieux*, en cinq actes, et l'*Epreuve*, en un acte.

Les Comédiens français, craignant sans doute que même sort ne fût réservé aux trois pièces qu'ils possédaient de Dufresny, déclarèrent à ses héritiers qu'ils ne les pouvaient retrouver dans leurs archives, et ils opposèrent constamment la même fin de non recevoir à toutes leurs revendications. De guerre lasse les fils de Dufresny renoncèrent à mener l'affaire plus loin, et les Comédiens ne rendirent pas les manuscrits. Ils n'en tirèrent d'ailleurs aucun profit, car n'ayant pu représenter les pièces de l'auteur de l'*Esprit de contradiction* du vivant de ses fils, ils durent les conserver en cachette et, finalement, les manuscrits furent brûlés dans un des incendies dont la Comédie-Française fut victime au XVIII^e siècle.

La réputation de Dufresny n'a pas eu,

sans doute, à souffrir de la perte des comédies que brûlèrent ses fils, non plus que de celles qui furent détruites au Théâtre-Français. Il avait évidemment épuisé sa veine en même temps que son talent. D'ailleurs, il fut presque toujours malheureux au théâtre, et ses pièces, même les plus estimées aujourd'hui, éprouvèrent un sort tout à fait médiocre à la scène, et qui souvent ne paraît pas toujours justifié. Leur grand défaut vient un peu du manque de suite qui présidait au travail de Dufresny et qu'il avait en même temps dans ses idées et dans sa conduite. Sa vie dissipée, son peu de goût pour les travaux sérieux, la facilité même avec laquelle il travaillait, nuisaient évidemment à la bonne composition et au succès de ses œuvres. Et nous ne parlons ici que de ses comédies, toutes hâtivement écrites, sans plan régulier, jetées un peu au hasard de la fantaisie primesautière de leur auteur, intriguées faiblement, traînant en longueur et se terminant par un dé-

nouement souvent brusqué et inattendu. Aussi est-il arrivé que la plupart des comédies de Dufresny, qui pétillent toutes d'esprit et abondent en situations plaisantes, et où figurent des personnages très originaux, ont moins réussi à la scène qu'à la lecture, parce que leur intérêt est mal ménagé et qu'il n'est pas renfermé dans de justes limites. En revanche, on ne saurait trop le répéter, les comédies de Dufresny regagnent dans le livre l'intérêt dont elles manquent au théâtre. En dépit de leur mauvaise contexture scénique, elles présentent toujours le tableau le plus amusant et le plus véridique des mœurs, des travers, des ridicules de son temps. Il n'est pas de pièce de lui, si inférieure qu'elle ait été trouvée, qui ne contienne quelque scène charmante, ou quelque personnage nouveau, qui n'offre un dialogue vif, brillant, ingénieux, des caractères pleins d'originalité et de piquant, et surtout un esprit toujours jeune, vivace, naturel en même temps et plein

de finesse et de brillant. Toutes ces qualités précieuses, qui, avec un meilleur train de vie, et plus d'équilibre dans l'esprit et le caractère, eussent peut-être fait de Dufresny un écrivain tout à fait hors ligne, on les trouvera éparpillées dans toutes ses pièces, dans tous ses écrits, mais rarement réunies en un seul. Le moins imparfait de ses ouvrages, les *Amusements sérieux et comiques*, manque de conclusion; c'est dans une comédie en un acte qu'il a le mieux donné sa mesure comme auteur dramatique. Il faut en conclure qu'il n'était pas né pour produire des œuvres de longue haleine, et que les écrits sérieux lui faisaient peur. Il demeure cependant l'un des représentants les plus curieux et les plus intéressants de la littérature de second ordre qui commença au début du xviii^e siècle à succéder à la grande littérature du xvii^e. Regnard a pu être nommé, à une grande distance, à la suite de Molière; on peut bien dire que Dufresny, auteur comique,

est de la suite de Regnard ; mais il en est à coup sûr bien plus rapproché comme esprit, comme style, comme invention, comme originalité surtout, que le brillant auteur du *Joueur* ne le fut de l'écrivain de génie à qui on doit *Tartuffe* et le *Misanthrope*.

GEORGES D'HEYLLI.

Février 1882

OEUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE
DU FRENY.



A PARIS

Chez BRIASSON, rue Saint-Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



L'ESPRIT
DE CONTRADICTION

COMÉDIE EN UN ACTE

*Représentée pour la première fois
le 27 août 1700*

ACTEURS

Monsieur ORONTE.

Madame ORONTE.

LUCAS, jardinier.

ANGELIQUE, *fille de M. Oronte.*

VALERE, *amant d'Angélique.*

Monsieur THIBAUDOIS.

Le NOTAIRE.

Un LAQUAIS.

*La scène est à la maison de campagne
de M. Oronte.*



L'ESPRIT DE CONTRADICTION

COMÉDIE

SCENE PREMIERE

ORONTE, LUCAS

LUCAS *en colere*

MORGUÉ de la contrediseuse, & de fa contradiction!

ORONTE

Là, là, doucement.

LUCAS

Non Monsieur ; je ne peu pu duré avec l'esprit de Madame vote femme.

ORONTE

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS

Qu'a vou contredise tou son fou, vou qui êtes son mari, ça est naturel ça ? mais y n'est pas naturel qu'à vienne conterdire mon jardin.

ORONTE

Patience, Lucas, patience.

LUCAS

Tou-franc, je n'aime point à être jardinier là où l'ia des femmes ; car eune femme dans un jardin fait pu de degât qu'un millier de taupes.

ORONTE

Tu as raison, & ma femme a tort.

LUCAS

Al arrache ce que j'ai planté ; a replante ce que j'ai arraché. Quand je greffe du boncrequin, a di que c'est de la bargamote ; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves ; n'y a rien don a ne s'avise pour aler à rebours de moi. Hier al vloit, pour

avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi
fu couche comme des melons. Je croi, Gueu
me pardonne, qu'a me fera bientôt planter
des citrouilles en espalier.

ORONTE

Elle n'est pas raisonnable; mais laissons
cela, Lucas; parlons de marier ma fille. J'ai
besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS

Gnia pu de conseil dans ma tête, drès que
j'ai disputé avec Madame; ça me met en
friche moi & mon jardin. Et pi, c'est qu'a
me vient de me bailler mon congé.

ORONTE

Tu ne fortiras point; va, je te soutiendrai.

LUCAS

Comment me soutiendrais-vous contr'elle
qu'ou ne pouvé pas vous y soutenir vous-
même? Hé vous dis-je pas toujou, qu'ous
êtes trop docile? drès qu'a veut queuque
chose vous dite oui; drès qu'a voi qu'ou dite
oui, a dit non; & vous le dite itou, & pi a
redi oui par controvarse, & vous vouiez bian.

ORONTE

Que veux tu Lucas ! j'aime ma femme ; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction là.

LUCAS

Vou ly laisserais donc itou la petite satisfaction de . . . si c'étoit son plaisir da : mais gnia rien à craindre, son himeur est tro revêche pour ça. Tant-y a Monsieu, qu'en cas de votre fille, si je n'étois pu cian, comment feriais-vous ? car gn'y a que moi qui'a assé d'entendement pour faire revirer l'esprit de vote fame ; vous n'y entendé rian, vous.

ORONTE

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, & plus de bon sens que bien des philosophes, qui n'en ont point.

LUCAS

Tené, Monsieu ; l'i a des païsans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent ; ma philosophie à moi, c'est de gouverner la vie du monde par mon mequié dé Jardinier. Vou vlé marié votre fille, par parentese ; vou ne sçavé ce qui en fera ; mais moi j'ai vû tout ça

dans mon jardinage ; car j'ai di, quand Madame vient dans mon jardin, & qu'al voit qu'eun arbre est d'humeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. O, si al voit que sa fille est d'humeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE

Tu me l'as fort bien dit ; si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS

Madame m'a voulu faire jafer là-dessus : Mais, Lucas, m'a-t-elle dit, qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là ? Je n'en sçai rian, Madame. Mais ma fille, parci ; néant. Mais mon mari, par-là ; motus. Et parce qu'al a vû, que je ne l'y baillois pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'a m'a chassé : mais ce ne fera rian ; car a me chasse comme ça tou les jours, & j'ai des finelles pour qu'a me reflète par contredition. La vla qui viant dans st'allée-ci ; laissés-moi me raccomoder tout seul.

ORONTE

Je vais t'attendre sous ce berceau.

LUCAS *seul*

Je ferois morgué bien fâché de quitter ce Bourgeois-ci ; sa bourgeoiserie est pu argenteuse, que ben des Gentilhomerics que l'i a.

SCENE II

LUCAS, MADAME ORONTE

MADAME ORONTE

VENEZ-VOUS de vous mettre sous la protection de mon mari ? il peut m'ordonner de vous garder ceans ; mais à coup sûr, je ne lui obéirai pas. Allons, vite ; venez me rendre les clefs, & que je vous paye vos gages.

LUCAS *d'un ton pleureur*

Je suis bien fâché de vous quitter. (*il se retourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha !

MADAME ORONTE

Vous riez, je crois.

LUCAS

(*Il pleure.*) Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*) Ha, ha, ha !

MADAME ORONTE

Qu'est-ce à dire donc ?

LUCAS

Rien, rien. (*il rit*) Ha, ha, ha ! . . . (*tristement*) ça Madame, je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE

Je veux sçavoir de quoi vous riez.

LUCAS *ne se cachant plus pour rire*

Ha, ha, ha, ha ! je ne peu pu me retenir ; aussi ben me vla tou chassé, je ne vou crain pu. Ha, ha ! je riois d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha, ha ! tou franc, c'est que comme Fi a lon-temps que je fis las de vote himeur acariâte, & que je veux vous planté là j'ai di à par moi, si Madame voit que je veux mon congé, a ne fera pas de st'avis-là : si je veux être payé de mes gages, a me les requinra pour n'être pas de mon opinion : oh faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chaffe par elle-même.

MADAME ORONTE

Quoi ! afin que je vous chaffe !

LUCAS

Je vous ai fait une querelle ; ha, ha ! . . .
mais je vais vous bailler vos clefs.

MADAME ORONTE

Oui, pour me faire pièce, vous avez résolu
de me laisser tout d'un coup sans jardinier ?

LUCAS

C'est pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE

Vous vous en irez quand j'en aurai un
autre.

LUCAS

Ce sera très tout-à-l'heure.

MADAME ORONTE

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS

Demain vous ne ferez pas en train de me
chasser, je veux vous quitter.

MADAME ORONTE

Oh ! il ne fera pas dit que je ferai votre

dupe. Vous voulez me quitter, & moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS

On ne requint poin les gens malgré eux ;
& vous êtes d'eune himeur. . .

MADAME ORONTE

Oùais ! mon humeur est donc bien terrible ?

LUCAS

Tanquia que j'en souffre tro.

MADAME ORONTE

Suis-je si méchante dans le fond ?

LUCAS

Morgué nani, je sçai bian que ce n'est pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde : mais c'est que vote volonté est du naturel des hiboux ; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE

C'est une étrange chose que la prévention ! car il n'y a guères de femme qui contredise moins que moi.

LUCAS

Gn'en a guere c'est vrai.

MADAME ORONTE

Je ne contredis jamais, à le bien prendre ; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir ? Ne sçai-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari ? Il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angelique ?

LUCAS

Hé ! il m'en a dit queuque petite chose.

MADAME ORONTE

Ha ! voilà parler cela !

LUCAS

Je me doute bien itou de la pensée de Mademoiselle Angelique.

MADAME ORONTE

Oui ?

LUCAS

Je sçai ben encore mon avis à moi, su tou ça.

MADAME ORONTE

Hé bien, Lucas ?

LUCAS

Mais ni de ma pensée, ni de celle de Monsieur, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai, non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS

Vous n'en sçaurais rien, vous dis-je ; car je vous vois venir. Vous êtes tantôt fu le oui, tantôt fu le non. Je la marierai, je ne la marierai pas ; qu'en dit-il ? qu'en dit-elle ? & toucha, jusqu'à ce qu'on voyais tous les chemins que les autres enfileroient, pour en prendre un tout de guinguois, qui ne ravienne à pas un de ceux-là.

MADAME ORONTE

Au contraire, je suis toujours dans le bon chemin, & chacun se détourne de moi par malice. En un mot, je sçais qu'on a ceans quelque dessein contraire au mien. Mais j'aperçois ma fille, il faut que je lui reparle encore. Hola, Angélique, hola ; venez un peu ici.

LUCAS à part

Allons retrouvé Monsieur sous le berciau.

SCENE III

MADAME ORONTE, ANGELIQUE

ANGELIQUE

QUE souhaitez-vous de moi, ma mere?

MADAME ORONTE

Vous parler encore, ma fille.

ANGELIQUE

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée ; mais je suis bonne, raisonnable ; & avant que de disposer de vous de manière ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie : voulez-vous être mariée, ou non ?

ANGELIQUE

Je vous ai déjà dit, ma mère, que je ne dois point avoir de volonté.

MADAME ORONTE

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi; je n'ai en vue que votre satisfaction, ouvrez-moi votre cœur; parlez naturellement. Vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse?

ANGELIQUE

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

MADAME ORONTE

Ah! je commence à comprendre.

ANGELIQUE

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE

Je ne vous entens plus. Dites-moi un peu; vous avez vu cette nouvelle mariée, qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait; écoutez-vous ses discours avec plaisir?

ANGELIQUE

Oui vraiment, ma mere,

MADAME ORONTE

Vous fouhaitez donc d'être mariée?

ANGELIQUE

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger par ses plaintes la même assemblée qu'elle avoit fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari?

ANGELIQUE

Je ne dis pas cela, ma mere.

MADAME ORONTE

Que dites-vous donc ? Car enfin vous envisagez le mariage, ou comme un bien ou comme un mal ; ou vous le fouhaitez, ou vous le craignez.

ANGELIQUE

Je ne le fouhaite ni ne le crains ; je n'ai fait là-dessus que de simples reflexions, sur

lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour & contre me paroissent à peu près égales ; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

MADAME ORONTE

Oh ! cette suspension commence à m'impatienter ; & vous avez trop d'esprit, pour rester dans une situation si indolente.

ANGELIQUE

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mere puisse la déterminer sans peine.

MADAME ORONTE

Mais si je vous déterminois au mariage ?

ANGELIQUE

Mes raisons pour le mariage deviendroient les plus fortes ; car la raison du devoir me feroit oublier toutes les raisons contraires

MADAME ORONTE

Et si je vous détermine à rester fille ?

ANGELIQUE

Pour lors les raisons contre le mariage me paroîtront les meilleures.

MADAME ORONTE

Quels discours ! quels travers d'esprit ! je n'y puis plus tenir. Quoi ! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination ?

ANGELIQUE

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE

Elle n'en démordra pas, non.

ANGELIQUE

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

MADAME ORONTE

Quelle obstination ! quel acharnement !

ANGELIQUE

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE

Quoi ! vous me contredirez sans cesse ?

ANGELIQUE

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire

MADAME ORONTE

Oui, oui, oui ; car je veux que vous ayez une volonté, & vous n'en voulez point avoir.

ANGELIQUE

Mais, ma mere. . .

MADAME ORONTE

Vous me poussez à bout, taisez-vous. On dira encore que j'ai tort ! Cependant c'est vous ; oui c'est votre esprit, qu'on peut appeler vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous ; une fille comme cela est un vrai fléau domestique, je veux m'en défaire absolument. Oui, Mademoiselle, je vous marierai dès-aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent, Valere d'un côté, Monsieur Thibaudois de l'autre : je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix, vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre pere ; si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains ; si elles ne le sont pas, non !

SCENE IV

ANGELIQUE

QUELLE violence il faut que je me fasse, sincère comme je la suis naturellement d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde ! Cependant je n'ose me confier à personne, dans la situation où je vois les choses.

SCENE V

ANGELIQUE, VALERE

VALERE

ME voici encore, Mademoiselle, & j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous foyez expliquée avec moi. Je vous l'avouë, vos manieres ont mis ma patience à bout : je suis outré, non, je ne me possède plus, quand je pense que depuis le temps que je viens ceans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prieres, ni mes reproches, n'ont encore pu vous arracher une seule parole, sur quoi je puisse tabler . . .

Quand je vous parle de la plus violente passion qui fut jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible : car enfin on témoigne aux gens, ou de la reconnaissance ou du mépris ; ou de la pitié, ou de la colère. Juste ciel ! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné ?

ANGELIQUE

Vous devez juger que je suis prudente, & rien de plus.

VALERE

Mais enfin approuvez-vous mon amour ou le condamnez-vous ?

ANGELIQUE

Je n'en sçais rien.

VALERE

Quoi toujours sur le même ton

ANGELIQUE

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas ?

VALERE

C'est ce qui me desole.

ANGELIQUE

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aye de l'aversion. . .

VALERE

Non vraiment; mais cela ne suffit pas.

ANGELIQUE

Cela suffit pour moi; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déjà, que j'ai formé certain projet pour mon établissement, & que suivant ce projet, il ne faut pas que ma mere sçache, si je vous aime, ou si j'en aime un autre. Il faut que mon pere l'ignore aussi; & par conséquent que vous l'ignoriez vous-même: car si vous le sçaviez, mon pere, ma mere & tous ceux qui vous voyent en feroient bientôt instruits.

VALERE

Vous me croyez donc bien indiscret?

ANGELIQUE

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALERE

Je sçai moderer cette vivacité. Par exemple,

au moment que je vous parle, je me possède plus que vous ne pensez ; & je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGELIQUE

Mais si ce mot étoit que je n'ai nul dessein de vous épouser ?

VALERE

Ah ! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entends-je ? juste ciel !

ANGELIQUE

Vous n'êtes pas tranquille ; le seriez-vous davantage, si je vous promettois de n'être jamais à d'autre qu'à vous ?

VALERE

Si vous me le promettiez, ah ! j'en mourrois de plaisir ; oui, mon bonheur seroit si grand . . .

ANGELIQUE

Que vous iriez le publier aussi-tôt. Voilà comment vos transports de joie, ou vos desespoirs outrez, pourroient divulguer mon

secret ; & dès que ma mere sçauroit le choix que je veux faire, elle en feroit un contraire à coup sûr : ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALERE

Je ne les ignore plus, ingrate ; & puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre ceans que vous épousez aujourd'hui Monsieur Thibaudois.

ANGELIQUE

Cela pourroit être.

VALERE

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas. . . .

ANGELIQUE

Hé bien, retournez-vous-en.

VALERE

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez menagé jusqu'à présent, parce que je suis ami de votre mere. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage . . .

ANGELIQUE

Empêcher ce mariage ! Je vous crois trop galant homme, pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALERE

Non, cruelle, non ; ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGELIQUE

Vous pourriez traverser mes desseins ; mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon pere ni ma mere ; je vous ai défendu de paroître ici, retirez-vous, je vous prie.

VALERE

J'obéis aveuglement : mais si vous me trompez . . .

ANGELIQUE

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALERE

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus . . .

ANGELIQUE

Oh ! pour me dire des injures, attendez que je les aie méritées. Je les mériterai peut-être bien-tôt, ne vous impatiencez point.

VALERE

Quoi ! vous pourriez . . .

ANGELIQUE

Voilà mon pere, partez vite.

SCENE VI

ANGELIQUE, ORONTE

ORONTE

RÉJOUIS-TOI, ma fille, réjouis-toi ; tu feras mariée selon mes desirs. Je triomphe, & je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGELIQUE

Ah, mon pere ! je crains bien . . .

ORONTE

Je l'emporterai, te dis-je ; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux : & je n'ai pas fait mine de le fouhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGELIQUE

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE

Oui, ma fille ; les gros biens de Monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la vérité Monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier ; mais il est franc.

ANGELIQUE

Je pardonne la grossiereté, en faveur de la franchise.

ORONTE

On trouve qu'il n'a point d'esprit ; je trouve qu'il en auroit beaucoup, s'il pouvoit seulement se desaccoutumer de dire à tort & à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison.

Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutayer tout le monde; il tutaye jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vûës.

SCENE VII

ANGELIQUE, ORONTE
MONSIEUR THIBAUDOIS

THIBAUDOIS *étalant une grande veste dorée, parements larges, gros ventre, & les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

HE ben, voisin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que . . . mais que dit-elle donc cette femme ? Ha ! te voilà, toi fille ! hé ben, hé ben, quand épouserons-nous ?

ANGELIQUE

Je ne sçai.

ORONTE

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS

Si fait, si fait, c'est fait ; oui, oui, va Angélique, je te baille ma foi. Quin vla des bagues à mes doigts, prends la plus grosse.

ANGELIQUE

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE

Il faut que nous déliberions.

THIBAUDOIS

Délibérons, délibérons.

ANGELIQUE

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS *prenant les mains d'Angelique*

Prenons, prenons.

ANGELIQUE

Pendant que vous délibererez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mere.

ORONTE

Va vite, nous n'avons point de tems à perdre.

THIBAUDOIS

Cela presse, oui. Attens, attens, je veux te voir, encore, cela m'égaye; parlons de chose & d'autre; conte moi un peu . . .

ANGELIQUE

Que voulez-vous que je vous conte?

THIBAUDOIS

Mais conte-moi, conte . . tu es bien gentille dea, conte-moi un peu ça . . .

ANGELIQUE

Il est tems que j'aille. . .

THIBAUDOIS *la tenant toujours par le bras*

Ho, je veux que tu me contes. . . Hé ben je t'aime de tout mon cœur dea, conte-moi un peu ça.

ANGELIQUE

Vous m'aimez, je vous en fais obligée, voilà le conte fini.

THIBAUDOIS

Voilà le conte fini ; hé ben, comment fais-tu ce conte-là ? conte-moi donc. . .

ORONTE *ôtant la main de Thibaudois de celle d'Angelique.*

Oh, laissez-là aller, il ne faut pas que sa mere la voye avec vous.

THIBAUDOIS

Va donc, va ma fille, dépêche-toi d'être ma femme.

SCENE VIII

ORONTE, THIBAUDOIS

ORONTE

CA raisonnons un peu sur la maniere dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme, car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse ?

ORONTE

Non vraiment ; car. . .

THIBAUDOIS

Cela ne m'embarrasse point moi.

ORONTE

Avez-vous quelque expedient pour faire que. . .

THIBAUDOIS

Oui, oui, va je ferai cela ; dis-moi, comment vas-tu faire ?

ORONTE

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS

Tu, tu, tu es un pauvre génie, il n'y a rien de si aisé.

ORONTE

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS

Rien de si aisé ; car enfin. . . comment t'y prendras-tu ?

ORONTE

Je n'en sçais rien.

THIBAUDOIS

Mais, mais, mais, ni moi non plus ; car c'est une terrible femme, que l'esprit de ta femme.

ORONTE

Je vois bien que nous sommes aussi ha-

biles l'un que l'autre pour imaginer. Mais par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde, c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS

J'ai de la tête aussi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE

Le voici.

SCENE IX

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS

ORONTE

Hé bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LUCAS

Chut.

ORONTE

Chut.

THIBAUDOIS

Chut.

LUCAS

Monfieu que vla, veut ben de Mademoifelle Angelique, al veut ben de li, Madame le veu ben, vou le voulé ben, & moi itou, vla qu'est don fait.

THIBAUDOIS

Vla qu'est donc fait.

LUCAS

Je di que ça n'est pas fait ; car drès qu'a vera que je le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE

Voilà le mal.

THIBAUDOIS

Voilà le mal.

LUCAS

O ! je vous demande, fi. . .

ORONTE

Affûrément.

THIBAUDOIS

Belle demande !

LUCAS

Je vous demande don, si ne faurait pas que
je fissions là. . . comme si. . .

THIBAUDOIS

C'est bien penser cela.

ORONTE

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS

C'est mon avis.

LUCAS

Vla de biaux avis qu'ous avé-là ! Fau vous
faire conseillé de village, vous opinerais par
écho. Je dis don moi, que la volonté de vote
fame est comme eune giroite, qui voudroit
toujou se torner à l'encontre du vent. Fau
donc faire semblant que le vent vient d'aval,
pour qu'a tourne d'amon. Oh ! l'y a deux vents
qui souffont su Mademoiselle Angelique :
Monfieu d'un côté, & ce Valere de l'autre ;
gna don qu'a dire à vote fame, que c'est Va-
lere que nou voulons, & a nou baillera sti-
ci par oppofite ; vla ma sentence.

ORONTE

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS

Faut faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimoni, pour mettre Madame ben en humeur de s'obstiner à ça.

ORONTE

Nous prendrons le moment, notre Notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

LUCAS

Oui, mais pour qu'a le fine ben vite, fau qu'a le fine de rage ; & j'ai le secet pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin ; je fais semblant de ne dire mot, je ratiffe ma bêche : a s'obstine su ma contenance ; je secouë la tête, a pren ça pour des parolles, & a dispute contre : le feu s'y boute ; & quand sa contredition est allumée, si vou l'y ailiais soutenir qu'elle est honnête fame, a vou dirait qu'ous en avé menti. Mais la vla. Je vas l'obstiner, et pi vou viendrais tou d'un coup ly demander Valere.

SCENE X

MADAME ORONTE, LUCAS

MADAME ORONTE

TU étois là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valere, ou de Monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

LUCAS *tournant son chapeau.*

Hom !

MADAME ORONTE

Tu tournes ton chapeau ; c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS *secouant la tête.*

Prr.

MADAME ORONTE

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari ; & il aimeroit mieux Valere?

LUCAS

Hé, hé, hé.

MADAME ORONTE

Parce qu'il est plus jeune ? n'est-ce pas, qu'il plairoit davantage à ma fille ?

LUCAS

Hé ! mais. . .

MADAME ORONTE

Quoi ! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de Monsieur Thibaudois ne sont pas préférables ?

LUCAS

Baon !

MADAME ORONTE

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS

Mais, mais, mais. . .

MADAME ORONTE

Faux raisonnemens que tout cela.

LUCAS *frappant du pied.*

Mergué

MADAME ORONTE

Et tout ce que tu me dis-là, c'est mon mari
qui te le fait dire.

LUCAS

Palfangoy !

MADAME ORONTE

Ne voilà t'il pas mot pour mot tous les
discours ! O bien, je lui déclare que malgré
lui. . .

LUCAS

Han. . .

MADAME ORONTE

Oui, malgré lui, à sa barbe. . .

LUCAS

Pao !

MADAME ORONTE

Oui... Il le prend sur ce ton là ! je lui fera
bien voir...

LUCAS

Pa ta ta !

MADAME ORONTE

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS

Prrr...

MADAME ORONTE

O c'en est trop, mon mari; vous me contre-
carrez, vous m'insultez, vous m'outragez.

*Lucas fait signe à Oronte d'avancer, & il
le met à sa place à côté de Madame Oronte,
pendant qu'elle parle seule.*

SCENE XI

ORONTE, MADAME ORONTE,
LUCAS

MADAME ORONTE, à Oronte qu'elle voit à la
place où étoit Lucas.

CONTINUEZ, Monsieur, continuez. Je voudrois
bien sçavoir, où vous prenez toutes les
extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE

Je n'ai encore rien dit.

MADAME ORONTE

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir...

ORONTE

Il est vrai que je venois pour vous parler.

MADAME ORONTE

Me soutenir sans raison, sans jugement, que Monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille.

ORONTE

Valere pourtant...

MADAME ORONTE

Ne parlez pas davantage.

ORONTE

Je vous demande Valere; &...

MADAME ORONTE

Non Monsieur; Valere n'a que faire de se présenter à moi.

ORONTE

Hé! je vous prie par complaisance pour moi.

MADAME ORONTE

Dès demain, je donne ma fille à Monsieur Thibaudois.

ORONTE

Mais la raison ?

MADAME ORONTE

La raison est pour moi ; & pour preuve que j'ai raison, c'est que cela fera comme je le veux, & dès aujourd'hui... Monsieur Thibaudois est ici ; tenez-vous prêt pour signer.

SCENE XII

LUCAS, ORONTE

ORONTE

Hé bien ! n'ai-je pas tenu bon ?

LUCAS

O parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté ; & fera la première fois de sa vie.

ORONTE

Ç'a, le Notaire est-il arrivé ?

LUCAS

Je m'en vas voir; & pi je revienrons encore crier que je voulons Valere, afin qu'a fine vîtement pour l'autre.

SCENE XIII

ORONTE, ANGELIQUE

ORONTE

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGELIQUE

J'ai tout entendu, j'étois là sous ce berceau avec le Notaire; il vient d'arriver, il est tems qu'il paroisse.

ORONTE

Je vais lui parler, va vite rejoindre ta mère.

ANGELIQUE *seule*

Voilà les choses au point où je les souhai-tois; & les mesures que je prens pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCENE XIV

MADAME ORONTE, LE LAQUAIS

MADAME ORONTE

D^{IS-MOI} donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? A qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS

On m'a défendu de vous dire tout cela; & afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vite. (*Il s'en va.*)

MADAME ORONTE

Que veut dire ce mystère? (*elle lit bas*) hon, hon, hon... *Je vous donne avis que votre fille est d'intelligence avec Monsieur Thibaudois, qu'elle veut épouser; & pour vous faire signer leur contrat, ils ont un Notaire en main, qui se doit trouver chez vous comme par hazard. Justement, c'est ce Notaire que j'ai vu là avec Angelique; l'avis est bon. En un mot, votre mari doit feindre de ne vouloir point de Monsieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui. Oui! Monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari.*

SCENE XV

MADAME ORONTE, ORONTE,
LUCAS

LUCAS *bas à Oronte.*

COURAGE, Monsieur, crions bien fort que je ne voulons point Monsieur Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vîte.

ORONTE

Ecoutez ma femme...

LUCAS

Je vous difons donc que...

ORONTE

Je veux que vous scachiez que...

LUCAS

Que je sommes vote mari.

ORONTE

Vous dites que vous voulez Monsieur Thibaudois pour gendre, n'est pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS

Al en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne, qui doit décider; c'est la vôtre, mon mari; & là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maître.

LUCAS

C'est moi itou qui trouve à propos que...

MADAME ORONTE

Tu es homme de bon conseil, Lucas, j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé Monsieur Thibaudois, & moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE

Parlons avec douceur. J'aime la paix, & l'union, je ferai ce qui vous fera le plus agréable.

ORONTE

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

MADAME ORONTE

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime, & que je respecte.

ORONTE

Vous plaifantez; & je vous dis très-férieusement, que Monsieur Thibaudois n'est point de mon goût.

MADAME ORONTE

Votre goût détermine le mien, & je ne pense plus à Monsieur Thibaudois.

ORONTE *bas à Lucas.*

Lucas?

LUCAS *bas à Oronte.*

Pouffons farme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE

Parlez donc, Madame, est-ce que vous vous mocquez de moi?

MADAME ORONTE

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole?

LUCAS

Bon ! vote parole, a va & vient comme l'air du tems.

MADAME ORONTE

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE

Pour vous prouver ma sincérité & ma soumission, je vais de ce pas deffendre à Monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCENE XVI

ORONTE, LUCAS

ORONTE

JE crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui ?

LUCAS

Ouais ! l'i a de la leune là-dedans.

ORONTE

Il faut être bien malheureux ! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

LUCAS

Al' vous obéît, ça n'est pas naturel.

ORONTE

Je vais voir si c'est tout de bon, je ne sçau-rois le croire.

LUCAS *seul.*

Hon ! faut que l'i ait là queuque chose ; je me doute quasiment...

SCENE XVII

LUCAS, THIBAUDOIS

THIBAUDOIS

HÉ bien, hé bien, Lucas ; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS

On vous va bailler vot' congé, à vous; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS *seul.*

J'aime pourtant bien cette petite Angelique, mais je me mocque de cela; si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCÈNE XVIII

THIBAUDOIS, ANGELIQUE,
VALERE, *qui suit Angelique, pour examiner
ses démarches.*

THIBAUDOIS

HÉ bien, hé bien, pauvre fille, te voilà mal,
tu ne feras point mariée.

ANGELIQUE

Voilà un fâcheux contre-tems.

THIBAUDOIS

Cela te fâche donc, j'en suis bien aise; c'est que tu m'aimes, & c'est bien fait; ne pleure point, va, ne pleure point, tu m'auras.

ANGELIQUE

Allez donc vous joindre à mon pere, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mere, priez-la, pressez-la.

THIBAUDOIS

Quin, quin, voilà ton autre amant qui nous écoute.

ANGELIQUE

Ha! vous êtes-là, Valere.

VALERE

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer; le Notaire que j'ai vu, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne meritez pas que j'en sois assez touché, pour vous la reprocher. Je prends le parti du

mepris et du silence. (*Il élève tout d'un coup sa voix.*) N'attendez pas de moi, ni des emportemens, ni des reproches, ingrate : non, perfide ; non, traîtresse...

THIBAUDOIS

Appelles-tu cela des douceurs ?

VALERE

Juste ciel !

THIBAUDOIS

De quoi se plaint-il donc ? est-ce que tu lui as promis quelque chose ?

ANGELIQUE

Rien du tout, Monsieur Thibaudois. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, de quel droit vous venez m'injurier ? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos esperances ? Premièrement, mon pere peut-il balancer entre les richesses de Monsieur, & le peu de bien que vous avez ?

THIBAUDOIS, *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille ? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

ANGELIQUE

Pour moi, je prefere la bonne humeur de Monsieur, à ce serieux passionné dont vous ne fortiez jamais.

THIBAUDOIS

Fi ! il est amoureux comme un roman.

ANGELIQUE

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de desespéré.

THIBAUDOIS

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligez. Il me fait pitié, pourtant. Va, mon capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent.

VALERE

Hé, morbleu, Monsieur...

ANGELIQUE, *prenant Valere par le bras.*

Vous allez vous emporter ; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportez.

THIBAUDOIS

Hé, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton pere. (*Bas à Angelique.*) Défais-toi de cet

homme-là, baille-lui son congé, & viens me retrouver.

SCENE XIX

ANGELIQUE, VALERE

VALERE

VOTRE procédé me paroît si outré, que je pourrois vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas; mais enfin, s'il étoit vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en présence de Monsieur Thibaudois... Le voilà parti, justifiez-vous.

SCENE XX

ANGELIQUE, VALERE,

MADAME ORONTE

MADAME ORONTE, *à part.*

MA fille seule avec Valere!

VALERE

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGELIQUE

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la presence de Monsieur Thibaudois. Mon pere veut que je l'épouse; & je vous déclare que j'en suis ravie.

VALERE

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagemens, je vais trouver votre mere.

ANGELIQUE

Allez, Monsieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALERE, *apercevant Madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je suis trahi, Madame; car enfin, il n'est plus tems de vous cacher mon amour pour une ingrate... vous voyez comme elle me traite.

MADAME ORONTE

Vous me faites compassion, Monsieur. Voir la fille & le pere acharnez contre vous et contre moi! J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentimens des autres.

VALERE

Non, après le procédé d'Angelique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE

Je vous l'avoüerai, je n'avois nulle envie de vous proposer ma fille.

VALERE

Vous me la proposeriez en vain.

MADAME ORONTE

Mais pour vous prouver à vous, qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine, il me prendroit envie de vous offrir...

VALERE

Je refuse vos offres, Madame ; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE

Que j'aurois de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin ! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, Monsieur...

VALERE

Il n'en fera rien.

MADAME ORONTE

Quoi! vous me contredites aussi! Oh! je vous ferai de si gros avantages, que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGELIQUE

Quoi ma mere, vous voudriez m'engager malgré moi?

MADAME ORONTE

Malgré vous, ma fille! Ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté?

ANGELIQUE

Hélas! quand je vous parlois ainsi, je ne parlois pas sincèrement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec Monsieur Thibaudois?

MADAME ORONTE

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGELIQUE

Hé! ma mere, je vous en conjure.

MADAME ORONTE

Taisez-vous, je sçai toutes vos menées ; le Notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir ! m'exposer à faire la volonté d'un mari ! pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi ; je vais le faire remplir du nom de Valere.

SCENE XXI

ANGELIQUE, VALERE

VALERE

NON, Madame, non, je ne signerai point ; j'aimerois mieux mourir que d'epouser votre fille.

ANGELIQUE, *imitant Valere.*

J'aimerois mieux mourir, que d'epouser votre fille ! vous prononcez cela bien naturellement.

VALERE

Comme je le fens, ingrate.

ANGELIQUE

Et comme je le souhaitois. Car pour vous

le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mere, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée si je ne vous avois trompé vous-même.

VALERE

Expliquez-vous?

ANGELIQUE

Pour faire consentir ma mere à ce que je souhaitois, il a fallu laisser aussi mon pere dans l'erreur. Il a agi naturellement, & quand j'ai vu qu'ils étoient tous pour Monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mere, afin qu'elle fût contre; un billet inconnu l'a instruite du complot, & c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voiant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti, pour contredire tout le monde, & veut vous contraindre à m'épouser, pour vous contredire aussi.

VALERE

Ce que j'entens est-il bien vrai? Mon malheur m'accabloit, mon bonheur m'ébloût, je ne le vois pas encore.

ANGELIQUE

Je voudrois que vous ne le vissiez qu'après

la signature. Je crains quelque transport de joye indiscrete; non, Valere, ne foyez point encore convaincu que je vous aime.

VALERE, *avec transport.*

Ah! trop aimable Angelique!

ANGELIQUE

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCENE XXII

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS

ANGELIQUE

Non, Valere, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS

Non, morgué, ce ne feroit pas malgré vous, car feroit de bon cœur qu'ou l'épouseriais. Mais ça ne fera pas, pourtant; car je me fis douté qu'ou maniganciais l'amour ensemble, & que vous faisiais semblant de faire semblant. Votre mere aloit bailler là-dedan, oui; mais je l'ai avertie qu'ou la trompiais.

ANGELIQUE

Ah Ciel !

VALERE

Malheureux que tu es !

LUCAS

Ce fera pour vou, le malheur ; car Madame va revouloir ce qu'a vouloit devan qu'a sçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir ; tanquia que je li ai dit tout ça, moi ; car Monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALERE

Hé maraut, que ne m'en demandois-tu deux cens ?

LUCAS

Il n'est pu temps, Madame sçait tout. Stan-
pendant, si je vous voyois là votre argent, il
ne feroit pu vrai que Madame sçait tout, car
morgué a ne sçait rien.

ANGELIQUE

Ha, mon pauvre Lucas...

VALERE

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS

Et v'la Madame qui reviant, je vas vous épauler.

SCENE XXIII

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS,
MADAME ORONTE, THIBAUDOIS

LUCAS

VENÉ dont vîte, Madame, v'la des jeunes gens qui se querellent; vené vîte les separer : je les ai trouvez qui se disfont rage; ils se disputoient tant, que j'ai crû qu'ils étoient déjà mariez ensemble.

MADAME ORONTE

Revolter ma fille contre moi ! il faut être bien insolent ! Vous voilà encore ceans, Monsieur ? forttez tout à l'heure.

THIBAUDOIS

Va, va, je suis plus complaisant que toi, tu me chasses, je m'en vas.

MADAME ORONTE

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS

Adieu, femme.

MADAME ORONTE

Un benêt, un sot...

THIBAUDOIS

Je n'ai jamais contredit personne.

SCENE XXIV

ANGELIQUE, VALERE, LUCAS,
ORONTE, MADAME ORONTE,
LE NOTAIRE

ORONTE

EN vérité, ma femme...

MADAME ORONTE

Taisez-vous, mon mari.

LE NOTAIRE

Si j'osois, Madame, vous représenter...

MADAME ORONTE

Je suis ravie que vous foyez aussi contre

Valere ! il ne manquoit plus que vous. Donnez ce contrat, & que je commence par signer. *Elle signe.* Allons, Angelique, signez après moi ; obéissez.

ANGELIQUE, *en signant.*

Je ne ferai pas mariée pour cela ; car mon pere ne veut pas signer.

MADAME ORONTE

Pour vous y obliger, Monsieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALERE *se jette tout d'un coup sur le contrat & le signe.*

Hé ! je n'ai que faire de votre donation. Fuyez, Monsieur, emportez vite la minute, de peur que Madame ne se dedise.

LE NOTAIRE, *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCENE DERNIERE

VALERE, ANGELIQUE, LUCAS,
ORONTE, MADAME ORONTE

MADAME ORONTE

QUE veut dire cela ?

LUCAS

Je vous avois ben di, Madame, qui s'aimion
l'un l'autre.

ORONTE

Je ne voulois que la marier, n'importe
auquel.

MADAME ORONTE

Ah ! je suis trahie.

ANGELIQUE

Je me jette à vos pieds, ma mere.

VALERE

Mille pardons, Madame.

MADAME ORONTE

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE

Vous avez signé.

MADAME ORONTE

Oui, mais je desherite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sèpare d'avec mon mari, je ferai pendre le Notaire & Lucas..., je suis desesperée. (*Elle s'enfuit.*)

VALERE

Nous la ferons revenir à force de soumissions.

ORONTE

Voilà qui s'appelle l'Esprit de Contradiction.

FIN.

LE
DOUBLE VEUVAGE

COMÉDIE

*Représentée pour la première fois
le 9 mars 1702*

ACTEURS DU PROLOGUE

Le MARQUIS.

Le CHEVALIER.



PROLOGUE

LE MARQUIS, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER, *courant embrasser le Marquis sur le Théâtre.*

HÉ, bon jour, mon cher Marquis. (*Autre embrassade.*) Mon cher ami, je me suis bien affligé pour toi ; on m'a dit que tu as perdu un procès qui te ruine, que ton fils unique est mort, que tu as encore des affaires affligeantes ; tu sçais comme je partage tes chagrins, & avec quelle tendresse... (*Il l'embrasse encore.*) Peut-on te rendre quelque service ? Contes-moi tes malheurs.

LE MARQUIS

Je n'aime point à fatiguer un ami de mes chagrins, n'en parlons point.

LE CHEVALIER

Ah ! je t'en conjure ; pour me fatiguer, dis-moi quelques particularités.

LE MARQUIS

Pour contenter ton amitié, puisque tu l'exiges de moi, je te dirai que mon affliction...

LE CHEVALIER

Dis-moi un peu, Marquis, qu'est-ce que c'est que cette comédie nouvelle qu'on va jouer?

LE MARQUIS

Puisque ce n'est qu'à la comédie que tu t'intéresses, je te dirai premièrement qu'elle a pour titre *le double Veuvage*.

LE CHEVALIER

Le double Veuvage, quel titre est-ce là? Je n'y comprends rien. Il faut que la pièce ne vaille pas le diable.

LE MARQUIS

Il ne faut pas condamner une pièce sur le titre, mais tu pourras condamner le titre quand tu auras vu la pièce entière.

LE CHEVALIER

Moi, me donner la patience d'écouter toute une pièce : Hé! que sçai-je si elle en vaut la peine?

LE MARQUIS

C'est pour le sçavoir qu'il faut l'écouter : le silence, qui regne à present dans le parterre, t'apprend que les gens de bon esprit écoutent avant que de juger.

LE CHEVALIER

Ce silence sera bientôt troublé.

LE MARQUIS

Si le trouble est universel, cela prouvera que la piece est mauvaise : car les mouvemens passionnés du particulier ne determinent point le general, & le public conserve toujours certaine équité dominante, qui sçait maintenir une attention proportionnée au merite des pieces.

LE CHEVALIER

Tu me fatigues avec tes idées d'attention ; je soutiens, moi, qu'une piece ne vaut rien, quand il faut de l'attention pour la trouver bonne : je veux pouvoir causer, badiner, prendre du tabac à droite & à gauche, sortir au milieu d'une scene, rentrer à la fin d'une autre, & toutes les fois que je rentre, je pretens trouver quelque pointe d'esprit qui me réjouisse.

LE MARQUIS

Un homme sensé ne se réjouit que des plaisanteries qui naissent du sujet.

LE CHEVALIER

Que me fait le sujet, à moi, il n'y a que cela qui m'ennuye.

LE MARQUIS

Le sujet n'ennuye point, quand il est intéressant. On aime à voir des caractères soutenus, une intrigue nette & suivie, des situations qui surprennent, quoi qu'elles soient bien préparées, & de tems en tems quelque plaisanterie sans grossièreté.

LE CHEVALIER

Oh ! je veux un peu de gros sel, la... de ces équivoques claires.

LE MARQUIS

Tu n'en trouveras point dans cette Pièce-ci.

LE CHEVALIER

Est-ce que tu l'as lue ?

LE MARQUIS

Oui : l'auteur est de mes amis.

LE CHEVALIER

Il est de tes amis : Ah ! parbleu je protégerai sa pièce, j'y viendrai tous les jours. Est-elle longue ?

LE MARQUIS

Elle est longue comme une pièce en cinq actes, quoi qu'elle n'en ait que trois.

LE CHEVALIER

Il n'y a que trois actes, dis-tu ?

LE MARQUIS

Non, & quelques accompagnemens qui font la longueur d'un spectacle ordinaire.

LE CHEVALIER

Ordinaire tant qu'il te plaira ; mais enfin ce ne sont que trois actes, & il m'en faut cinq, je ne suis pas dupe. L'auteur se moque-t-il de moi de rogner ainsi mes plaisirs ?

LE MARQUIS

C'est la même longueur, te dis-je.

LE CHEVALIER

N'importe, ces trois actes me blessent l'imagination, je vais ressortir. Adieu, Marquis,

adieu : je pars pour Versailles; mais à Versailles on va demander mon sentiment sur la piece nouvelle; je veux avoir le mérite de la décrier le premier. Dis-moi les défauts que tu y as trouvés : tu me regardes, est-ce qu'il n'y a pas de défauts à cette comédie ?

LE MARQUIS

Il y en a mille; mais ce n'est point aux défauts que je m'attache d'abord.

LE CHEVALIER

Tu n'es donc pas connoisseur ?

LE MARQUIS

Je ne m'en pique point; mais toi qui t'en piques, crois-tu être capable de...

LE CHEVALIER

Qu'appelles-tu capable ? Sçais-tu que quand je veux me donner la peine de m'appliquer au solide, j'en suis plus capable que toi.

LE MARQUIS

Je le crois.

LE CHEVALIER

Et que pour examiner à fond une comédie, & pour en faire ce que l'on appelle l'ana-

lyse... l'analyse, tu vois que j'ai de l'érudition ; car enfin nous sçavons : poëme epique, poëme dramatique.

LE MARQUIS

Je crois que tu sçais comme Aristote, la protase, l'epitase & la peripetie.

LE CHEVALIER

De quoi s'agit-il dans ce poëme ?

LE MARQUIS

Je vais te le dire : premierement, la scene est dans le château d'une dame de grande qualité, d'une comtesse.

LE CHEVALIER *à part, sans écouter le Marquis.*

La protase !

LE MARQUIS

Cette comtesse s'ennuye fort à la campagne.

LE CHEVALIER

L'epitase ! cet Aristote avait de plaifans mots.

LE MARQUIS

Pour se desennuyer, & pour faire un mariage où elle s'interesse.

LE CHEVALIER

La peripetie !

LE MARQUIS

Cette comtesse, entens-tu ? Cette comtesse...

LE CHEVALIER

La comtesse... j'entends bien.

LE MARQUIS

Veut avoir le consentement d'une tante.

LE CHEVALIER

Peripetie, la comtesse...

LE MARQUIS

A qui l'on fait croire qu'elle est veuve.

LE CHEVALIER

Peripetie, la comtesse, peripetie... peripetie... Adieu, marquis, je vais expliquer tout cela à la Cour.

LE MARQUIS

Et moi, je vais demander au musicien des chanfons.

LE CHEVALIER

Des chanfons ! est-ce qu'il y a des chanfons dans la piece ?

LE MARQUIS

Oui.

LE CHEVALIER

Je la verrai donc, je ne pars plus ; que ne me disois-tu cela d'abord ?

LE MARQUIS

J'ai commencé par l'essentiel.

LE CHEVALIER

Qu'entends-tu donc par l'essentiel ? Quoi, un verbiage, qui ne fait que passer par les oreilles ? Des chanfons demeurent dans la tête, on emporte cela. En sçais-tu quelque-une ? Chante-la moi.

LE MARQUIS

Tu es fou ; moi chanter sur un théâtre !

LE CHEVALIER

Pourquoi non ; j'y danse bien, moi, derriere les acteurs.

LE MARQUIS

J'entens les violons, on commencera dans peu : où vas-tu te placer ? sur le theatre ?

LE CHEVALIER

Non.

LE MARQUIS

Dans les loges ?

LE CHEVALIER

Non.

LE MARQUIS

Dans le parterre ?

LE CHEVALIER

Non, parbleu.

LE MARQUIS

Où te placer donc, pour bien entendre ?

LE CHEVALIER

Où je me place d'ordinaire, dans les foyers.

LE MARQUIS

Dans les foyers, pour bien entendre !

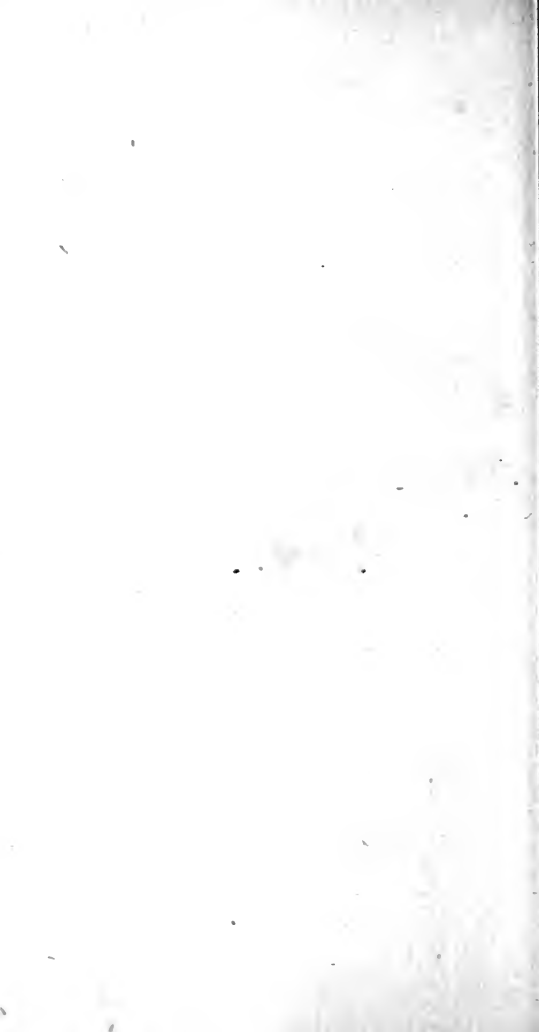
LE CHEVALIER

Ce n'est pas pour cela ; mais on y est à son aise, & on s'avance, quand on entend rire : je m'y en vais, tu m'appelleras aux chansons.

LE MARQUIS

On ne laisse pas d'avoir souvent dans les foyers des scènes aussi comiques que sur le théâtre.

FIN DU PROLOGUE



LE
DOUBLE VEUVAGE

ACTEURS

La COMTESSE.

L'INTENDANT *de la comtesse.*

La VEUVE, *qui croit l'être de l'intendant.*

GUSMAND, *maître d'hôtel de la comtesse.*

DORANTE, *neveu de l'intendant.*

THERESE, *nièce de l'intendant.*

Une SUIVANTE *de la comtesse.*

FROSINE, *servante de la veuve.*

Le SUISSE *de la comtesse.*

La SUISSESSE, *femme du suisse.*

Deux LAQUAIS.

*La scène est dans un château de campagne
qui est à la comtesse.*



LE
DOUBLE VEUVAGE
ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

DORANTE, FROSINE

FROSINE

JE suis ravie de vous voir de retour, monsieur; il y a une heure que je vous cherche dans le château, dans les jardins; partout enfin.

DORANTE

Bon jour, Frosine, bon jour.

FROSINE

Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la comtesse, toute sa maison & moi, monsieur, nous vous attendons avec impatience ; mais dites-moi vite des nouvelles de votre oncle ; est-il mort ou en vie ?

DORANTE

Je n'en sçai rien.

FROSINE

Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma maîtresse qui en soit certaine ; nous lui avons confirmé cette mort, pour la faire tomber dans le panneau que nous lui tendons ; elle se croit veuve, & c'est là-dessus que nous fondons le projet de votre mariage... m'entendez-vous, monsieur ?

DORANTE

Hé ! plaît-il ?

FROSINE

Je vous dis, que pour faciliter votre mariage avec Thérèse, Madame la comtesse, qui vous protège tous deux, a fait jouer mille ressorts pour certifier à ma maîtresse, que votre oncle est mort elle est si sûre d'être

veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier... Monsieur !

DORANTE

Que me contes-tu donc là ?

FROSINE

Je vous conte vos affaires & les miennes ; car les trente louis d'or que vous m'avez promis, ont autant d'appas pour moi, que Therese en a pour vous : Ecoutez-moi donc. Pour nous seconder, vous devez cacher à la veuve l'amour que vous avez pour sa nièce ; car si...

DORANTE

Hé ! je sçai tout cela, je viens d'entretenir Madame la comtesse.

FROSINE

Pardon, Monsieur, de mes discours inutiles, je devois m'étendre d'abord sur les appas de cette jeune beauté, qui...

DORANTE

Qu'elle a de charmes, Frosine, qu'elle a de charmes !

FROSINE

Ce sont les plus jolis petits charmes ; ils n'ont que quinze ans, ces charmes-là : il lui en vient de nouveaux tous les jours, & vous épouserez bientôt tout cela.

DORANTE

C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver.

FROSINE

Un malheur, de posséder ce que vous aimez tant ? Voici quelques-unes de vos délicatesses bizarres : Vous êtes le gentilhomme de France le plus raisonnable, mais votre amour n'a pas le sens commun. Parlez-moi raisonnablement, souhaitez-vous d'épouser?...

DORANTE

Si je le souhaite !

FROSINE

Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert, & j'espère que Thérèse fera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE

Hélas ! c'est ce que je crains.

FROSINE

Encore ! ô vous extravaguez : de grace, Monsieur, est-ce folie amoureuse, ou folie folle ?

DORANTE

Non, Frosine, non ; ce n'est ni caprice ni extravagance ; je crains avec raison ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Thérèse, mais je prévois que nous serons malheureux ensemble ; en un mot, nous ne nous convenons point.

FROSINE

Est-ce qu'il faut se convenir pour s'épouser ?

DORANTE

Si tu sçavois la réception qu'elle vient de me faire !

FROSINE

Elle a tort.

DORANTE

Elle m'a reçu d'un air...

FROSINE

Est-il possible !

DORANTE

Après huit jours d'absence...

FROSINE

Elle vous reçoit froidement ?

DORANTE

Elle me reçoit en sautant, dansant, je la vois accourir d'une gayeté...

FROSINE

Par ma foi, vous n'êtes pas sage ; quoi ! vous vous désespérez de ce qu'elle est ravie de vous voir ?

DORANTE

Ravie de me voir ! Ah ! je ne confonds point cette gayeté dissipée, avec le plaisir sensible & passionné que doit causer la vûe de ce qu'on aime ; moi, par exemple, que son abord a pénétré, je suis resté immobile ; un saisissement... une langueur... mon cœur palpite... ma vûe se trouble... Ah ! c'est ainsi que devoit s'exprimer la passion ; mais elle est incapable de cet amour solide & sensible, qui peut seul contenter le mien.

FROSINE

Si j'étois homme, je choisirois pour mon

repos une femme qui fût toujours gaye,
& jamais fenfible.

DORANTE

Je veux de la fenfibilité.

FROSINE

J'en voudrois dans une maîtrefle, mais dans
une époufe... hon!

DORANTE

C'en eft tout l'agrément.

FROSINE

C'est un agrément bien dangereux pour le
mari.

DORANTE

On peut être fenfible, & avoir de la vertu.

FROSINE

La vertu ne rend pas toujours une époufe
vertueufe. Et j'aimerois mieux une femme
qui n'eût point de paffions, qu'une femme
qui les fçût vaincre.

SCENE II

DORANTE, FROSINE, THERESE

THERESE *derrière le théâtre chante.*

Là là, là. Là, là. Là, là, là, là, là.

DORANTE

Entends-tu, Frosine, entends-tu ?

FROSINE

Elle a la voix jolie, n'est-ce pas ?

DORANTE

Après m'avoir vu contre elle dans un chagrin...

THERESE

Là, là, là, Là, là. Là, là, là.

DORANTE *se tient à côté du théâtre.*

Je suis outré d'entendre cela.

THERESE

Hé ! vous voilà aussi vous, on ne vous voit

quasi pas là ; vous êtes enveloppé dans votre humeur sombre.

DORANTE

Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THERESE

Vous êtes fâché de me voir rire, & moi je ris de vous voir fâché.

DORANTE

Est-ce ainsi que parle l'amour ?

THERESE

A propos d'amour, le vôtre fera-t-il toujours affligé ?

DORANTE

Si j'avois moins de délicatesse...

THERESE

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE

Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes ?

THERESE

Oh ! vos extravagances sont toujours pleines

de raison, mais elles ne font pas rejouissantes.

DORANTE

Quels discours, hélas ! que votre caractère est éloigné du mien !

THERESE

Le mariage r'approchera tout cela.

DORANTE

Ça, Frofine, je te fais juge.

FROSINE

Je n'ai pas le loisir de juger ; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma maîtresse.

THERESE

Presse-la de s'habiller, car Madame la comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE

Votre tante n'est encore qu'éveillée, & entre le réveil & la sortie d'une demi-vieille, il y a bien des cérémonies de toilette.

SCENE III

DORANTE, THERESE

THERESE

IL faut tirer de l'argent de ma tante, c'est l'essentiel.

DORANTE

L'essentiel est de sçavoir si nous nous convenons l'un à l'autre.

THERESE

Belle demande ! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, & je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE

Je ne suis point bizarre, lorsqu'après des raisonnements solides, je conclus que votre gayeté...

THERESE

Oh ! ma gayeté, ma gayeté ; je conclus, moi, que ma gayeté vous doit prouver ma tendresse ; & voici comme je raisonne, car vous

m'avez appris à faire des raisonnements ; vous sçavez avec quelle frayeur j'ai toujours envisagé le mariage, parce qu'il est triste ; je crains donc le mariage naturellement ; je vois qu'on me veut marier avec vous, & je n'en suis pas plus chagrine. Hé bien ! être gaye en cette occasion-là, n'est-ce pas vous aimer ?

DORANTE

C'est ne me pas haïr.

THERESE

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là ; il me semble que c'est vous aimer assez passablement !

DORANTE

Passablement est une expression bien touchante. . . passablement.

THERESE

O je veux que vous me teniez compte de la joie que j'ai.

DORANTE

Cette joie seroit à sa place, si vous étiez sûre que notre mariage réussît ; mais dans la situation où nous sommes, vous devriez trembler ; & si vous aimiez, on vous verroit,

comme moi, inquiète, agitée, &, dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gemir...

SCENE IV

THERESE, DORANTE, LA COMTESSE,
LA SUIVANTE

LA COMTESSE

HÉ bien! Therese, je travaille à vous marier; n'êtes-vous pas ravie?

THERESE, *contrefaisant Dorante.*

Au contraire, Madame, je suis inquiète, agitée; & dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire. (*A Dorante.*) Est-ce comme cela que l'on aime, Monsieur?

LA COMTESSE

Fort bien, Therese, fort bien; c'est moi, Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup, l'intérêt que je prens à votre mariage vous le prouve assez; mais j'ai résolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont ici autour de moi;

je n'ai plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma campagne, je veux me defennuyer de tout ce qui se presentera : notre veuve fera le principal fujet de mon divertissement ; & la maniere dont je m'y prens pour tirer de l'argent d'elle, est une espece de comedie que je veux me donner.

T H E R E S E

Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma tante, & ne vous gueres moquer d'elle : il faut avoir pitié des affligées.

L A C O M T E S S E

Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'aperçus que cette mort n'affligoit que son visage.

D O R A N T E

Quoi qu'il en soit, je vous prie de l'épargner ; car enfin, si son affliction est fausse, la mort de mon oncle est peut-être veritable, & mon oncle avoit l'honneur d'être votre intendant.

L A C O M T E S S E

Oh ! s'il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa veuve ; après tout, c'est

une extravagance, elle veut desheriter sa nièce, qui est ma filleule ; en un mot, elle hayt celle que vous aimez ; pourquoi la ménager, feroit-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous ?

DORANTE

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE

Un ridicule moins excusable, c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deuil. Mademoiselle, dites-moi un peu comment elle a pû trouver ici à la campagne tout le crêpe dont elle s'est chargée ?

LA SUIVANTE

J'ai sçû ce matin de Froline, qu'elle gardoit dans sa cassette un habit de deuil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme réguliere doit en user ainsi, pour pouvoir célébrer sa douleur dès le premier moment du veuvage.

LA COMTESSE

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision ? Ça, Dorante, allez prendre

le deuil aussi, pour lui prouver que vous êtes fûr de la mort de votre oncle.

THERESE

Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.

SCENE V

LA COMTESSE, LA SUIVANTE

LA COMTESSE

MADemoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'opéra que Gufmand me prépare. Il est juste que mon domestique contribuë aujourd'hui à me réjouir.

LA SUIVANTE

Je voudrois que votre sœur fût ici, car il chante plaisamment : sa femme est d'assez bonne humeur, & danse assez bien pour une sœur.

LA COMTESSE

La voici : que vient-elle m'annoncer ?

SCENE VI

LA COMTESSE, LA SUIVANTE,
LA SUISSESSE

LA SUISSESSE

REJOUISEZ-VOUS, Madame, mon mari vient d'arriver des eaux.

LA COMTESSE

J'en suis ravie; il va nous apprendre si mon intendant est mort ou en vie : ne te l'a-t-il point déjà dit ?

LA SUISSESSE

Mon mari ne me dit jamais ses secrets; il a raison, car je suis trop babillarde, & je n'aime point non plus qu'il me conte rien, car il est si landore, il a la parole si longue, si longue, que j'aurois plutôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE

Que ne paroît-il donc ?



LA SUISESSE

Madame, pour paroître devant vous en courier poli, il est allé se friser, se poudrer.

LA SUIVANTE

Il se fardera aussi; car il étoit allé aux eaux pour s'éclaircir le tein.

LA SUISESSE

Ne vous moquez point de lui, Madame, il étoit allé aux eaux pour se bien porter & pour me plaire; car comme il m'aime beaucoup, j'aime sa santé.

LA COMTESSE

Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISESSE

J'y suis, parce que mon mari est revenu, & aussi parce que vous avez commandé à votre officier de nous faire boire tous à discrétion; les femmes de mon pays sont nées pour le vin, comme les Françaises pour l'amour; chacune a son usage, & souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE

Voici votre fuisse, Madame. Il vous va faire un beau discours; car il a de l'érudition, votre fuisse.

SCENE VII

LA COMTESSE, LE SUISSE,
LA SUIVANTE

LE SUISSE, *frisé, poudré, paré, fait plusieurs révérences.*

MONDEME, Mondeme.

LA COMTESSE

Ne perdons point de tems en reverence, dites-moi si mon intendant est mort ?

LE SUISSE

Je sçavoir tous ces choufes-la dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE

Toutes ces choses-là consistent en un mot : est-il mort ou ne l'est-il pas ?

LE SUISSE

Fau que moi conte ça par ordonnance, car quand je vous quitta... vous m'ordonnâtes... que je vous aporta... toutes les circonvenances de notre voyage en arangement par écriture.

LA COMTESSE *riant.*

Fort bien, ce que je veux sçavoir est écrit sur votre journal.

LE SUISSE

Ma jornale, c'est de la parole sans papier, car je l'écriva dans mon jugement, par trois petites chapitres; ce que nous partâmes, ce que nous sejourâmes, & ce que nous revînâmes.

LA COMTESSE

Voilà une relation dans un bel ordre !

LE SUISSE

A l'égard de, premierement, Monsieur notre intendant, l'être fort ridicule, fort ridicule; il dit qu'il y a dix ans que sa femme a du mariage, & qu'elle n'a point de generation; & que c'est pour cela qu'il alloit querir

des enfans aux eaux, vla de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE

Si ce recit ne me rejouissoit pas, il m'impatienteroit beaucoup.

LE SUISSE

A l'égard de secondement, Monfieur l'intendant est encor pu ridicule, car j'aime le bon vin, moi, & lui fut aux eaux pour boire de l'eau, & dans cette eau-là, au lieu d'enfans, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en étoit mort quand il en refufcetit.

LA COMTESSE

Nous voilà au fait. Il a pensé mourir, & n'en est pas mort. Ecoutez, fuisse, il faut dire à la veuve que, quand son mari fut mort, il en mourut tout-à-fait.

LE SUISSE

Ha, ha, ha, quand a ne se trouvera veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE

Quand arrivera mon intendant? où l'avez-vous laissé?

LE SUISSE

Je passimes hier par trente lieuës d'ici, & tou contre-là son petit caleche romput; va-t'en donc devant, me dit-il, car j'ai envie d'être malade ici tant qui fera dimanche, pour qu'on refasse mon caleche lundi, & je m'en vas mardi tout bellement.

LA COMTESSE

A ce compte-là il n'arrivera que demain & ne viendra point troubler aujourd'hui notre projet. C'a, Mademoiselle, que celles de mes femmes qui sçavent danfer se preparent pour la nôce que je pretens faire.

LA SUIVANTE

Nous ferons de notre mieux pour vous plaire; & moi, qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelqu'airs sur le veuvage.

LA COMTESSE

C'est mon maître d'hôtel qui les a faits : il se pique d'être maître de musique, mon maître d'hôtel.

LA SUIVANTE

C'est encore un autre original. Le voici : je

crois qu'il compose, car il marche de mesure ; tenez, tenez, Madame, de la force dont il se tourmente, il est possédé du démon de la musique.

LA COMTESSE

Chut, il ne vous voit pas : je veux m'en donner le plaisir.

SCENE VIII

LA COMTESSE, LA SUIVANTE,
GUSMAND

GUSMAND *composant & ne voyant pas la comtesse, entre en marchant de mesure & la bat avec ses mains.*

La, la, la, la, cela ne vaut rien, morbleu ; ne trouverai-je point quelque idée toute neuve... (*Lentement*) : la, la, la, la, la ; non, ce debut-là est dans Lulli... La, la, la, la, la, la... Lulli encore... La, la, la, la... encore Lulli, quoi, Lulli partout ; de quelque côté que je me tourne... Je suis bien malheureux de n'être venu qu'après lui ; car, par ce que j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille... La, la, la, la. la. Fort

bien cela. La, la, la, la, la, la. Admirable. La, la, la merveilleux. (*Il chante ces derniers mots.*) Et le second dessus : la, la, & la basse : ton, ton ; quelle fécondité ! (*L'octave de haut en bas très-vîte*) : la, la, la, la, la, la, la ; quel reflux de génie ! (*L'octave de bas en haut*) : la, la, la, la, la, la, la. (*Sur le même ton.*) Les notes me gagnent, notons vite.

(*Il tire des lignes, & ne dit plus rien, mais notte sur son genou, un genou en terre ; il jette les yeux du côté de la comtesse & l'apercevant, met son chapeau par terre & continue toujours.*

(*Il chante.*) Pardon, Madame, pardon... hon, hon, hon, (*Il notte toujours.*) Je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon... dont vous serez enchantée. Hon, hon, hon... Je notte le dernier ton. (*Il se relève & salue la comtesse.*) C'est un duo, pour un air de veuvage, que vous m'avez commandé. (*Il donne à la suivante le papier sur lequel il a écrit*) : Tenez, Mademoiselle, vous sçavez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE

J'aperçois la veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAND

Chantons toujours, cela nous servira de repetition.

SCENE IX

GUSMAND, LA SUIVANTE

GUSMAND

C'EST vous qui representez la veuve, imitez bien l'affliction des veuves : pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la veuve.*

*Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage,
Sur un lugubre habit un crêpe à triple étage
Efarouchera les amans :
L'horreur d'un linge uni qui me bat le visage !
Ni pretentailles, ni rubans,
Pendant deux ans !*

Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.

GUSMAND *chante.*

*Chantons, chantons les douceurs du veuvage.
Une fille craint le couroux
D'une mere un peu trop sage ;
Une femme craint son epoux ;*

*Mais la veuve hors d'esclavage
Ne craint ni mere ni jaloux.
Chantons, les douceurs du veuvage.*

LA SUIVANTE

*Je pers un cher epoux qui m'aima constamment.
Jusques au jour charmant
De notre mariage.
Il me tenoit sans cesse un si tendre langage,
Sa complaisance, sa douceur,*

GUSMAND

*Cachoit toujours quelque infidèle ardeur
A votre jalouse fureur.*

LA SUIVANTE

Ah ! qu'il étoit d'une agréable humeur,

GUSMAND

Quand il soupoit chez sa voisine.

LA SUIVANTE

*Quelle union fut pareille à la nôtre,
Nous n'avions entre nous que le oui & le non.*

GUSMAND

Mais quand vous disiez l'un, il disoit toujours l'autre.

LA SUIVANTE

Il étoit bien-faisant,

GUSMAND

En ville liberal,

LA SUIVANTE

Et de tous les maris enfin

GUSMAND

Le plus brutal.

ENSEMBLE

*Que de vertus il avoit en }
Que de défauts il avoit en } partage.*

ENSEMBLE

*Pleurons les malheurs }
Chantons les malheurs } du veurage.*

SCENE X

LA SUIVANTE, FROSINE,
GUSMAND

FROSINE à la suivante.

RETIREZ-VOUS, ma maîtresse s'approche. (*A Gusmand.*) Elle vient pleurer ici chemin faisant.

GUSMAND

On en tirera plutôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE

Ne plaisantes point : je crains bien que tout ceci ne soit perilleux pour elle.

GUSMAND

Comment donc ?

FROSINE

Elle m'a fait pitié : quand Madame la comtesse lui a certifié son veuvage, c'est un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAND

Quoi ! elle a senti le coup !

FROSINE

Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup : car ce moment, qui la détrompera d'un veuvage si doux, la fera mourir de douleur.

GUSMAND

Venons au fait ; dis-moi : est-il bien vrai

qu'elle soit amoureuse de Dorante, & qu'elle pense à l'épouser, aussi-tôt qu'elle croit son mari mort ?

FROSINE

Elle y pensoit bien dès son vivant, & je me suis toujours doutée qu'elle destinoit au neveu la survivance de son oncle.

GUSMAND

Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il destinoit aussi à la nièce le poste de la tante ; il me dit souvent que Thérèse n'est nièce de sa femme qu'au troisième degré.

FROSINE

Ma maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas neveu de son oncle.

GUSMAND

Ces sentimens m'étonnent dans une femme qui se pique d'une régularité de mœurs...

FROSINE

Elle est régulière dans ses mœurs de parade ; mais chez certaines femmes les mœurs de parade & les mœurs négligées sont aussi différentes que coiffure de jour & coiffure de nuit.

GUSMAND

Tout bien considéré, je conclus que le mari & la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils espèrent l'un de l'autre.

GUSMAND

Oui, l'intérêt, lui seul, produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses que l'amour & l'amitié en produisent de sincères dans tout Paris.

FROSINE

La tendresse affectée de ces deux époux me réjouit; car, en certains momens, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre caresse la succession qu'il en espère.

GUSMAND

J'admire la sagesse des loix de notre province, qui permet aux époux de s'entre-donner leurs biens; car l'espérance d'hériter l'un de l'autre, est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE

Retire-toi, voici ma maîtresse. Pour gagner sa confiance, je vais lui aider à contre-faire l'affligée.

*SCENE XI*LA COMTESSE, LA VEUVE,
FROSINE

LA COMTESSE

MÉNAGEZ votre poitrine, madame, ménagez votre poitrine : gemir, soupirer, sangloter, toutes ces démonstrations de douleur vous feroient plus de mal, que la douleur même.

LA VEUVE

Helas !

LA COMTESSE

C'a, madame, n'éludez point la proposition que je vous fais ; répondez-moi précisément : vous n'aimez point à voir votre nièce, je veux l'éloigner de vous, & la marier en province : ne voulez-vous pas bien lui faire quelque présent ?

LA VEUVE

Voici le quatrième jour de mon veuvage : le quatrième, n'est-ce pas Frosine ?

FROSINE, *sur le même ton.*

Le quatrième, oui.

LA VEUVE *à la comtesse.*

Hé bien ! madame, depuis ce temps-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE

Nous ne nous nourrissons que d'affliction & d'orge mondée.

LA VEUVE

Tout ce que je mange me reste sur l'estomach comme un plomb.

FROSINE

Nous ne mangeons point, & ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE

Répondez-moi donc, madame, consentez-vous...

LA VEUVE, *pleurant.*

Non, je ne ferai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE

Vivez & ne pleurez plus.

LA VEUVE

Ah ! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE

Mourir bien-tôt & pleurer long-temps, c'est notre dernière résolution.

LA VEUVE

Je ne sçais ce que je dis, Frosine.

FROSINE

Je le vois bien.

LA VEUVE

J'ai l'esprit troublé, madame, je ne suis pas en état de parler d'affaires, je suis si foible.

FROSINE

Nous n'avons pas la force de marier Thérèse.

LA COMTESSE

Tant que votre mari a vécu, vous m'alleguiez pour excuse, que vous esperiez avoir des enfans; mais vos espérances & vos excuses font mortes avec votre époux, vous êtes maîtresse de vos volontez, il faut ou marier Therese, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE

Je ne puis me résoudre à marier ma nièce. Helas! je ne lui veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE

A vous entendre parler ainsi du mariage, on croiroit que vous vous en feriez mal trouvée.

LA VEUVE

Au contraire, c'est parce que mon bonheur étoit parfait, que je ne veux pas marier ma nièce.

LA COMTESSE

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE

J'ai eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE

Elle feroit trop affligée de le perdre ; la marier, ce feroit l'exposer à être veuve & malheureuse comme moi : Ah ! madame, dans l'abîme d'affliction où je me vois, la retraite & la solitude... c'est le parti que ma nièce doit prendre.

LA COMTESSE

Ce n'est pas à votre nièce que la retraite convient.

LA VEUVE

Ne m'en parlez plus, je suis trop affligée.

LA COMTESSE

En un mot, votre nièce...

LA VEUVE

Non, non, je suis trop affligée ; je veux qu'elle passe sa vie dans un couvent.

LA COMTESSE

Par les mauvaises raisons que vous me dites, je comprends les bonnes que vous ne me dites pas : vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE

Moi ! me remarier ?

LA COMTESSE

Ecoutez, pour parvenir à un second mariage, vous avez besoin des grands biens que votre époux vous laisse, & ces grands biens ayant été gagnés d'une certaine façon dans mes affaires... je pourrois... (car je n'avois pas encore signé les comptes de votre mari)... c'est pourquoi je vous prie de ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans votre cassette ; je vous en prie au moins, je vous en prie.

SCENE XII

LA VEUVE, FROSINE

LA VEUVE, *d'un air acariâtre.*

JE vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE

Elle vous prie d'un air...

LA VEUVE

Ces gens de qualité...

FROSINE

Le prennent sur un ton...

LA VEUVE

Croyent que leurs prières...

FROSINE

Sont des commandemens. Un grand seigneur qui prie un bourgeois de lui faire une grâce, c'est comme un sergent qui prie de payer une lettre de change.

LA VEUVE

Elle parle comme si on la craignoit beaucoup.

FROSINE

Vous la craindriez moins si votre mari vivoit ; car il étoit aussi habile à défendre sa proie, qu'il étoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE

Helas ! j'ai bien perdu.

FROSINE

Madame la comtesse pourroit bien vous chicaner, ouï... vous me direz, qu'elle ne peut faire que de mauvaises chicanes à la veuve d'un honnête intendant, qui s'est enrichi comme les autres à embroûiller des affaires ; mais enfin, si elle alloit vous faire rendre par injustice ce que votre mari a gagné équitablement.

LA VEUVE

C'est ce que je crains, Frosine.

FROSINE

On opprime les veuves, parce qu'elles ont perdu leur appui.

LA VEUVE

Leur appui, c'est bien dit. Hélas ! je suis sans appui.

FROSINE

Sans appui ! c'est pourquoi vous devez contenter madame la comtesse, afin que, possédant paisiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui soit votre appui.

LA VEUVE

Ah ! Frofine, si je pense à m'accommoder avec madame la comtesse, ce n'est que pour avoir du repos : mais avant que de lui rien donner, je veux consulter quelque homme d'esprit.

FROSINE

(*Bas.*) Comme Dorante. (*Haut.*) Quelque homme d'esprit, oui...

LA VEUVE

Quelque homme de bon conseil.

FROSINE

Fort bien.

LA VEUVE

Quelque homme de tête.

FROSINE

A propos, madame, Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE

Dorante est arrivé?

FROSINE

Oui, madame, il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE

Affurément.

FROSINE

Homme de bon conseil.

LA VEUVE

Sans doute.

FROSINE

Homme de tête; si vous lui communiquiez vos petites inquiétudes.

LA VEUVE

Il sçavoit les affaires de mon mari.

FROSINE

Les vôtres feront bien entre ses mains.

LA VEUVE

Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE

Tout à l'heure, madame.

LA VEUVE

Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE

Vous suivrez celui de Dorante. Quelle sagesse, quelle sagesse !

FIN DU PREMIER ACTE



ACTE II

SCENE PREMIERE

DORANTE, THERESE

THERESE

DITES-MOI donc vite ce qu'a produit votre conversation avec ma tante.

DORANTE

J'ai tourné son esprit de façon qu'elle me laisse arbitre entre elle & madame la comtesse !

THERESE

La plaisante chose !

DORANTE

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos ; en un mot, elle facilitera notre union sans le sçavoir.

THERESE

Sans le sçavoir ! c'est ce qui me réjouit.

DORANTE

Comprenez-vous quel est notre bonheur ?

THERESE

Vous prendre pour juge contre elle-même ! rien n'est plus plaissant, cela me charme.

DORANTE

Vous êtes charmée du plaissant, c'est le plaissant seul qui vous touche d'abord. Hé ! votre premier mouvement ne devrait-il pas être un sentiment vif & passionné du bonheur...

THERESE

Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE

Aussi, aussi ! non elle a des expressions...

THERESE

Oh ! ne me chicanez point ! je vais bien faire rire madame la comtesse.

DORANTE

Quoi ! me quitter sans me témoigner...

THERESE

Je vous témoignerai des merveilles.

SCENE II

THERESE, DORANTE, FROSINE

THERESE

Ah ! Frosine, tout va le mieux du monde, tu me vois dans une joie... mais, en récompense, Dorante est bien chagrin ; je crois qu'il souhaiteroit quasi que notre mariage ne se fit point, & qu'il survînt quelque obstacle.

FROSINE

Il peut se réjouir, car l'obstacle est survenu ; votre oncle est arrivé, monsieur.

DORANTE

Mon oncle ! Ah ! ciel ! je suis au desespoir.

THERESE

Voilà tous nos projets renversez. Ah ! Dorante ! pourquoi m'aimez-vous tant ? Que vous allez être malheureux. Hélas ! j'aurai autant de chagrin que vous : plus d'espérance, je suis désolée.

DORANTE

Défolée, dites-vous ?

THERESE

Défolée, désespérée.

DORANTE

Quoi ! vous ressentez ?...

THERESE

Que je suis malheureuse !

DORANTE

Ah ! quelle joie pour moi ! Vous êtes sensible, je suis aimé, je ne souhaite plus rien au monde, je ne voulois que votre cœur.

FROSINE

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE

Mais, Frosine, est-il bien vrai que mon oncle soit ici ? Quoi ! dans le moment que je suis convaincu, que je serois heureux ! Ah ciel ! est-il un malheur égal au mien :

SCENE III

FROSINE, DORANTE, THERESE,
GUSMAND

GUSMAND

L'INTENDANT de retour ! Quel contre-temps !
Prendre la poste pour venir nous desoler !
La rage de sa femme va retomber sur nous.
Fût-elle déjà où elle croit son mari.

FROSINE

Pour moi, je leur fouhaite à tous deux ce
qu'ils desirent : à la femme, la mort du mari,
& au mari, la mort de la femme. A moins
que leurs desirs ne s'accomplissent subitement,
vous ne ferez jamais marié.

DORANTE

Voici mon oncle.

THERESE

Que lui dirons-nous ?

FROSINE

Quel parti prendre ?

GUSMAND

Je n'en sçai rien.

SCENE IV

L'INTENDANT, FROSINE, DORANTE,
THERESE, GUSMAND

L'INTENDANT

Ouais ! que signifie donc tout ceci ? J'ai beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me répondre... Que vois-je, tous trois en deuil ! Mon neveu, de qui portez-vous ce deuil-là ?

DORANTE

Monsieur... (*Il fait une révérence & s'en va.*)

L'INTENDANT

Autre muet qui me fuit ; & vous, Therese, me direz-vous ?...

THERESE, *autre révérence.*

Je n'en sçai rien, monsieur.*

L'INTENDANT

Encore. Hé, je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude ! pourquoi ce grand deuil ?

FROSINE *s'en allant aussi.*

C'est pour courir le bal.

SCENE V

L'INTENDANT, GUSMAND

L'INTENDANT

ET vous, Gusmand, m'expliquerez-vous ce que je commence à soupçonner ? car enfin ce n'est pas madame la comtesse qui est morte, tous les gens feroient aussi en deuil ? Mon cher Gusmand, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAND

Eh mais... (*A part.*) que diantre lui dirai-je ?

L'INTENDANT

Que dois-je penser en voyant cela ?

GUSMAND

En voyant... leurs habits... noirs... vous devez penser... qu'ils sont en deuil.

L'INTENDANT

Hom, je me doute...

GUSMAND

Dites-moi de quoi vous vous doutez; je verrai bien si c'est la vérité.

L'INTENDANT

C'est assurément... mais je n'ose le croire.

GUSMAND

Ni moi le dire.

L'INTENDANT

Mon cœur me le dit assez... (*Il met ses mains sur ses yeux.*) Ma femme est morte.

GUSMAND, à part.

Il me vient une idée : laissons-lui croire... ; il est amoureux de Thérèse, & cela fera que... cela est bon. (*Haut.*) Oui ma foi, monsieur, on devine toujours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on souhaite le plus ; vous l'avez deviné, votre femme est morte.

L'INTENDANT

J'ai bien vû que perfonne n'osoit m'apprendre la nouvelle...

GUSMAND

Cela faute aux yeux; je n'osois vous le dire non plus, moi; je me fuis reffouvenu que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAND

Vous foutenez cela comme un Cefar.

L'INTENDANT

Je gagerois qu'elle eft morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAND

Juftement.

L'INTENDANT

Car je me réveillai en fursaut.

GUSMAND

Voyez la fimpathie quand on s'aime.

.

L'INTENDANT

Je sentis une main froide.

GUSMAND

Elle vous disoit adieu.

L'INTENDANT

Je vis un fantôme invuible... là... qui disparoissoit : mais comment cette mort est-elle arrivée ?

GUSMAND

Je vais vous le dire, monsieur. Vous sçau-
rez que... la nuit du lundi au mardi...

L'INTENDANT

Oui.

GUSMAND

Dans le moment qu'elle vous apparut... il
lui prit... mais le fantôme vous aura dit
tout cela.

L'INTENDANT

Mais encore ?

GUSMAND

Il lui prit... Je n'aime point à faire des
recits douloureux.

L'INTENDANT

Dites-moi quelque circonstance.

GUSMAND

Si vous voulez absolument sçavoir les circonstances de sa maladie, je vous dirai que d'abord elle est morte subitement.

L'INTENDANT

D'apoplexie ?

GUSMAND

Non, monsieur, de chagrin. On vint lui dire chez elle que vous étiez mort aux eaux ; tout d'un coup un saisissement la saisit... elle tombe évanouie, l'évanouissement prit racine & vous voilà veuf.

L'INTENDANT, *tirant son mouchoir.*

S'il est vrai qu'elle soit morte de douleur, je suis bien obligé de la pleurer... hon...

GUSMAND

Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT

Helas ! j'ai fait une perte irréparable... hon.

GUSMAND

Cela se reparera, monsieur, car...

L'INTENDANT

C'étoit la meilleure femme... hon, hon...

GUSMAND

Ecoutez-moi, de grace.

L'INTENDANT

Une complaisance, une douceur... hon...

GUSMAND

Ecoutez-moi donc !

L'INTENDANT

Une tendresse... hon... sincere... desintéressée... hon... c'étoit le meilleur cœur, le meilleur cœur... hon, hon, hon...

GUSMAND

Il va pleurer ici une heure, cela romproit mes mesures. (*Il le tire par le bras.*) Monsieur, vous me faites compassion, & je fais conscience de vous laisser pleurer une femme qui n'est point morte de douleur ; je vous ai dit cela d'abord pour vous consoler ; mais la

verité, c'est que tous les medecins convinrent que... on a vû des femmes mourir de joye.

L'INTENDANT

Je ne puis croire qu'elle fouhaitât ma mort.

GUSMAND

Pour fouhaïter votre mort, non ; mais elle craignoit que vous ne vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT

Oh ! pour cela, je le croirois bien.

GUSMAND

Elle vouloit heriter de vous.

L'INTENDANT

Oui... l'interêt ..

GUSMAND

L'interêt la rendoit careffante; mais dans le fond elle avoit une dureté pour vous.

L'INTENDANT

Ah ! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAND

Vous souvient-il qu'un jour, enragée contre

vous, elle se contraignit tant pour vous aller embrasser, qu'elle en eût crevé; mais elle s'avisa de dire à son petit laquais toutes les injures qu'elle n'osoit vous dire, & pensa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT

C'étoit une méchante femme.

GUSMAND

Une malice...

L'INTENDANT

Cachée.

GUSMAND

Noire.

L'INTENDANT

J'en étois si indigné...

GUSMAND

Une malignité...

L'INTENDANT

Si outrée...

GUSMAND

De demon.

L'INTENDANT

Si excédé...

GUSMAND

C'étoit un diable.

L'INTENDANT

Que si elle n'étoit morte, j'en ferois mort.

GUSMAND

A present que vous ne pleurez plus, souvenez-vous de la tendresse que vous aviez pour Therese, lorsque vous me fites confidence que vous vivriez plus long-temps que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Therese, je vous plains, car madame la comtesse la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT

Aujourd'hui !

GUSMAND

C'est de quoi j'ai voulu vous avertir en ami ; mais avant que d'entrer en matiere, il est essentiel que vous évitiez madame la comtesse jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures avec Therese ; mais cachez-vous vite

au fond de cet appartement, pendant que j'irai avertir Therese.

L'INTENDANT

Tu m'inquiètes, &...

GUSMAND

Entrez vite, & pour cause, je vous amenerai Therese à l'instant : entrez vite.

SCENE VI

GUSMAND

Mon idée est bonne ; il donnera dans le panneau ; c'est un petit genie foible, habile dans les affaires, & sot partout ailleurs. On en voit tant comme cela. Courons avertir... Mais si quelqu'un venoit le détromper. (*Il va.*) Il faut pourtant que j'aille. (*Il revient.*) Il faut que je reste. Aussi par où commencer ? Appelons quelqu'un de nos gens.

SCENE VII

GUSMAND, LE SUISSE, LA SUISESSE,
DEUX LAQUAIS

LA SUISESSE

A H ! monfieur le maître, notre intendant est
revenu, quel malheur !

LE SUISSE

Y revenir en poſte, & vlà le malheur.

LA SUISESSE ET UN LAQUAIS

Vlà le malheur !

LE SUISSE

Drès que lon femme l'aura vû, a ſe doutera
bien qu'il n'eſt plus mort.

LA SUISESSE

Plus de mariage.

LE SUISSE

On ne boira point; pû de nôce. Nous ne
boirons plus.

LA SUISSESSE ET LES LAQUAIS.

Plus.

GUSMAND

Ecoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSE

Ho, ho, les voilà donc mort tous deux !

LA SUISSESSE

Et les voilà tous deux veufs !

GUSMAND

S'il vous questionne, ne repondez autre chose que : Elle est morte. Mais quand cela : mais comment ? mais pourquoi ?

LE SUISSE

Elle est morte.

GUSMAND

Fort bien, mais ce n'est pas le tour, il faut l'empêcher de fortir de ces deux salles-ci ; & pour cela, il faut contrefaire les yvrognes.

LA SUISSESSE

Je conduirai tout cela ; nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAND

Oui, gardez-le moi jusqu'à ce que je revienne.

SCENE VIII

LE SUISSE, LA SUISESSE,
DEUX LAQUAIS

LE SUISSE

FAUT ly dire pour toute guialogue : Votre femme est morte & buvons.

LA SUISESSE

A propos de la femme morte, il nous écoute. Chante-lui cette chanfon que tu sçais.

LE SUISSE

Ah ! ah ! ce chanfon de consolation à boire : la vlà... hem...

CHANSON

*Chagrin, chagrin contre ta noir fîsage,
Moi sçavoir prendre un joyeux trinquement;
Poire un pti coup, pour un pti chagrinage.
Pour un pu grand. poire pu grandement.*

*Mais si ché nou mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout, avalir tout. (Il boit.
Moi craindre point sli rage.*

*Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moi consolir par un pti trinquement,
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moi ne voir goulle.
Par tremblement avalir tout, avalir tout
Sans ly perdre un pti gouie.*

SCENE IX

LE SUISSE, LA SUISSESSE,
DEUX LAQUAIS, L'INTENDANT

L'INTENDANT

Q'EST-CE à dire donc, se réjouir ainti de
mon affliction ?

LE SUISSE *faisant l'yvrogne.*

Votre femme est morte, & buvons.

LA SUISSESSE ET CHAMPAGNE

Et buvons.

L'INTENDANT

Ces marauts-là sont yvres.

LE SUISSSE *l'arrêtant.*

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut passer.*

Qu'est-ce à dire donc ?

CHAMPAGNE *apporte un banc.*

Consolez-vous dans ce fauteuil.

L'INTENDANT

Morbleu.

LA SUISSESSE *l'arrêtant.*

Votre femme est partie ; il faut boire jusqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSSE

Quand ma fame... fera morte je m'enyvrerai sur l'épitaphe.

L'INTENDANT

Je ne gagnerai rien avec ces yvrognes-ci ; rentrons pour attendre Gusmand.

LA SUISSESSE

En attendant que Gusmand vienne, chantons une petite chanson à boire.

*Ma voisine est très-jolie,
Mais ce qui me déplait fort,
Elle est toujours endormie,
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin
Qui réveille la voisine
Et fait dormir le voisin.*

LE SUISSE

*Mon voisin me dit sans cesse
Qu'il me veut fournir de vin.
Je connois bien sa finesse,
Mais moi l'être encore pu fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien,
Pendant qu'il fera le gile,
Je lui boirai tout son bien.*

LA SUISSESSE

*Mon mari, je suis très-sage,
Mais mon cœur simple & benin
N'aura jamais le courage
De tromper un bon voisin.
Et s'il faisoit la dépense
D'apporter du vin chez nous,
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.*

SCENE X

L'INTENDANT, GUSMAND,
THERESEGUSMAND *faisant retirer les yvrognes.*

C

HUT ! retirez-vous tous. C'a, mademoiselle, entrez là dedans.

THERESE

Le voici : je vais jouer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT

Ah ! les voilà partis, allons joindre Gusmand.

THERESE

Je viens implorer votre bonté, monsieur, je suis défolée.

L'INTENDANT

Consolez-vous, ma chère enfant, j'empêcherai bien que madame la comtesse ne vous marie.

THERESE

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un fol, c'est ce qui me désole.

GUSMAND

Pas un fol ! Monsieur, vous sçavez qu'elle n'a rien, & quand rien se marie avec rien, cela fait des enfants si tristes... Madame la comtesse dit que cet homme-là fera fortune.

THERESE

Je ne me connois en fortunes que quand je les vois toutes faites.

GUSMAND

Elle dit qu'il est jeune.

THERESE

Il en fera plus inconstant.

GUSMAND

Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THERESE

J'ai toujours souhaité un mari dont l'humeur fut éprouvée.

GUSMAND

Qui eût déjà été marié.

THERESE

Qui ait toujours eû pour sa femme mille complaisances.

GUSMAND

Comme vous, par exemple.

THERESE

Helas ! je ne ferai jamais si heureuse que ma tante l'étoit.

L'INTENDANT

J'admire la prudence, la sagesse & le bon goût de cette petite personne-là.

THERESE

C'est mon goût naturel ; vous sçavez, monsieur, que je suis incapable de ces amours de jeunesse ; mais, en recompense, je suis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT

Les beaux sentimens ! les beaux sentimens... J'en suis charmé, si transporté, que

je vais de ce pas trouver madame la comtesse. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais lui parler de bonne force.

SCENE XI

THERESE, GUSMAND

THERESE

C'ELA ne va pas mal; mais si ma tante alloit rentrer.

GUSMAND

Ne craignez rien, nos deux défunts ne sçauroient se rencontrer si-tôt, car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin, & nous tenons ici le mari; madame la comtesse a le mot, & elle va le ramener dans son appartement.

THERESE

Tâchons donc de faire aussi bien de notre côté que Dorante a fait du sien.

GUSMAND

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fait consigner sa vieille veuve.

SCENE XII

GUSMAND, THERESE, LA COMTESSE,
FROSINE, L'INTENDANT

LA COMTESSE

L'AMOUR ne se cache point, monsieur, & vous m'avez abordé d'une manière à me persuader que vous en avez beaucoup pour Therese.

L'INTENDANT

Point du tout, madame, mais enfin...

LA COMTESSE

Je n'ai qu'un mot à vous dire là-dessus ; si vous voulez que je ne marie point Therese, & que je vous la garde, pour vous consoler de votre veuvage, dans quelque temps d'ici, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu. Vous sçavez que je l'estime ; je vous ai parlé cent fois inutilement pour lui, je me fers de l'occasion, le notaire est là-dedans, je vais marier Therese à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT

Je suis raisonnable, madame.

LA COMTESSE

Nous allons voir : mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement ; suivez-nous, Therese, votre presence facilitera cet accommodement-ci.

SCENE XIII

FROSINE, DORANTE

DORANTE

HÉ bien, Frosine !

FROSINE

Ils sont après à taxer votre oncle, qu'avez-vous fait pour hâter la libéralité de la veuve ?

DORANTE

Je la presse vivement ; mais elle me presse vivement aussi.

FROSINE

C'est que son amour la presse de même.

DORANTE

Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnez ; mais moins je lui parois intelligent, plus elle se rend intelligible, je n'y pouvois plus tenir ; je l'ai laissée seule dans le jardin, où elle est restée pour cacher son trouble : elle soupire, elle s'agite.

FROSINE

C'est la declaration qui opere, cela veut sortir, elle en aura le cœur net. . . La voici, voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident. Elle médite quelque declaration, qui soit obscure & intelligible.

SCENE XIV

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE *un peu éloigné.*

LA VEUVE

A^H, Frosine, que j'ai de honte de t'avoir avoué là-bas, les vûes éloignées que j'ai pour Dorante.

FROSINE

Pourvû que ces vûës éloignées ne s'approchent point trop-tôt, je les approuve.

LA VEUVE

Serai-je donc moins vertueuse que ces femmes anciennes, qui n'envifageoient d'autre consolation que d'avalier les cendres de leurs époux.

FROSINE

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de son oncle : une prise de ces cendres-là vous guérira de vos scrupules.

LA VEUVE

Frosine, dis-moi, Dorante ne se doute-t-il point de mes sentimens ?

FROSINE

Non vraiment ; mais foyez discrète, car un homme entend les veuves à demi-mot.

LA VEUVE

Je viens de l'entretenir avec une indifférence, une froideur...

FROSINE

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE

J'ai éloigné toutes les idées de tendresse avec une circonspection, mais finement, délicatement. Hélas ! avec toutes ces précautions, je ne laisse pas d'avoir des remords continuels ; je m'imagine sans cesse que l'âme du défunt me reproche... oui, dans ce moment même, j'entens ses plaintes, le son de sa voix est actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Frosine a fait signe de s'approcher.*

Madame.

LA VEUVE, *ayant peur.*

Ah ! ciel ! ah ! c'est vous Dorante ? vous m'avez fait une peur... j'ai cru entendre la voix de mon mari.

DORANTE

J'ai en effet le son de la voix tout semblable à celui qu'avoit mon oncle, tout le monde s'y méprenoit.

LA VEUVE

Il avoit le son de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manières de votre oncle ; & ses manières me charmoient.

DORANTE

Suivant les conseils que je vous ai donnez...

LA VEUVE

Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage ; j'aimois tant votre air de visage.

DORANTE

Penfons à terminer...

LA VEUVE

Ce qui me charmoit encore dans mon époux, c'est votre douceur, votre esprit, toute votre personne enfin.

DORANTE

Madame, je vous ai dit de quelle conséquence il est pour vous de contenter au plus

vîte madame la comtesse ; vous ne m'honorez point de votre attention.

LA VEUVE

De l'attention ! c'est vous qui n'en avez gueres. Vous me pressez de donner tout mon bien, vous ne sçavez pas que plus j'en aurai... mieux ce sera pour vous... n'est-ce pas Frofine... car dans la fuite... vous entendez bien, monsieur... je pourrois bien vous... n'est-ce pas Frofine... je ne m'explique point... vous entendez bien, monsieur .. car la bienfiance me défend de vous dire...

FROSINE

Tout ce que vous lui avez déjà dit.

LA VEUVE

Je vous dirai seulement, qu'ayant fait réflexion sur ce que madame la comtesse ne veut point me dire quel est le mari qu'elle destine à ma nièce, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE

Moi, madame !

FROSINE

Monsieur est trop sage pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE

Je le crois ; mais de peur que madame la comtesse ne vous donne malgré vous à ma nièce, j'ai résolu de ne donner mon argent qu'en signant le contrat de ma nièce avec un autre mari que vous, avec un autre... & j'ai mille bonnes raisons à vous communiquer là-dessus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE

Frosine.

FROSINE

Monsieur.

SCENE XV

FROSINE, DORANTE, GUSMAND

FROSINE

AH ! Gusmand, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAND

Ah ! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE

Elle veut bien donner à la vérité.

GUSMAND

A la vérité, il veut bien donner aussi.

FROSINE

Mais Gusmand.

GUSMAND

Mais Frosine.

FROSINE

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAND

Il veut être nanti de Thérèse ; il donnera en signant le contrat, dit-il.

FROSINE

En signant le contrat, dit-elle.

DORANTE

C'est-à-dire que mon malheur est sans ressource.

GUSMAND

Je n'y en vois nulle.

FROSINE

Mon genie est épuisé.

GUSMAND

Notre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE

Juste ciel, que deviendrai-je ! (*Il s'en va.*)

GUSMAND

Frosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double veuvage.

FROSINE

Que veux-tu que je voye, nous n'en pouvons tirer nulle utilité, & je n'ai pas le courage d'en rire. (*Elle s'en va.*)

GUSMAND, *seul.*

Moi, j'ai toujours le courage de me réjouir. Voyons ce que deviendra tout ceci : le mari est resté seul dans cet appartement-là, la femme est seule dans celui-ci, ils ont tous deux la bride sur le col. Voyons qui sortira le premier. Bon, voici le mari ; j'aperçois aussi la

femme : éteignons les lumières, pour faire durer plus long-temps le double veuvage.

SCENE XVI

GUSMAND, L'INTENDANT

L'INTENDANT

MADAME la comtesse croyoit avoir trouvé sa dupe & tirer de l'argent de moi sans me donner Thérèse : elle veut la marier de force à un autre ; mais Thérèse feroit au désespoir de ne me pas épouser. Elle m'a promis qu'elle ne feroit jamais à d'autre qu'à moi ; je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des mesures ; elle y viendra ; attendons-la ici.

SCENE XVII

GUSMAND *caché*, L'INTENDANT,
LA VEUVE

LA VEUVE, *bas à part*.

DORANTE ne m'a point suivie, il est resté ici, & on a éteint les lumières : ne feroit-ce

point un rendez-vous qu'il auroit donné à Thérèse ?

L'INTENDANT, *bas à part.*

Si Thérèse y consent, je l'épouserai malgré la comtesse... Je n'ai qu'à l'emmener secrètement, qu'en arrivera-t-il ?

LA VEUVE, *bas à part.*

J'attens quelqu'un, c'est Dorante qui attend Thérèse.

L'INTENDANT, *bas à part.*

Oui, Thérèse me suivra ; car elle m'a promis de m'épouser : que je ferai aise !

Ah ! (*Il élève sa voix.*)

LA VEUVE, *bas.*

Comme il soupire... (*Elevant aussi sa voix.*)
le petit traître.

L'INTENDANT

C'est Thérèse qui me cherche : me voici.

LA VEUVE

Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT

Est-ce moi que vous venez chercher ici ?

LA VEUVE

Ce son de voix me fait fremir... mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son-là. Pour découvrir ses sentimens, contre-faisons la voix de Therese... Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT

Dorante... Quoi, c'est Dorante que vous cherchez, après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi.

LA VEUVE

Ah ! c'est la vraie voix de feu mon mari.

L'INTENDANT

Ingrate, perfide.

LA VEUVE

Son ame... me reproche...

L'INTENDANT

Me trahir ainsi.

LA VEUVE

C'est son ame qui revient. Fuyons... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Les jambes me manquent, crions!... ma voix s'éteint.

L'INTENDANT

Vouloir épouser Dorante!

LA VEUVE

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT

Quoi, j'ai mal entendu, ce n'est pas Dorante?

LA VEUVE

Eh non!... je ne ferai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT

Jamais à d'autre qu'à moi!

LA VEUVE

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT

Elle tremble en m'appelant son mari, elle

craint madame la comtesse. Il n'y a que moi ici, ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE

Ha... a, a, a.

L'INTENDANT

Où êtes-vous donc ? (*Il rencontre sa main qu'il prend.*)

LA VEUVE

Ah ! (*Elle s'évanoûit.*)

L'INTENDANT

N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens ! Oui, puisque vous m'appellez votre mari, vous ferez ma femme ; vous m'aimerez un peu, c'est-ce pas ? Hé plaît-il, la pudeur vous rend muette... Hon... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme : la sienne étoit rude, celle-ci est douce... Mais ne perdons point de temps, venez avec moi. (*Il la tire.*) Qu'est-ce donc, vous trouvez-vous mal ? Hé ! (*Il la tire.*)

LA VEUVE

Ah ! Dorante.

L'INTENDANT

Qu'entens-je?

GUSMAND, *accourant avec une bougie.*

L'INTENDANT, *fuyant.*

Ah!

LA VEUVE, *fuyant.*

Ah!

GUSMAND

Je tourne la chose en raillerie, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Frofine.

FIN DU SECOND ACTE



ACTE III

SCENE PREMIERE

FROSINE, THERESE

FROSINE

N^OTRE intendant est outré de n'être plus veuf : il peste contre madame la comtesse qui lui a donné cette fausse joye ; mais il n'ose rompre avec Gusmand, il craint qu'il n'apprenne à sa chere épouse son infidelité. Il vous aime, mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme : enfin, Gusmand fera de son mieux pour ramener cet esprit-là.

THERESE

Helas ! que pourra produire tout ceci ?

FROSINE

Cela pourroit peut-être... par hazard...

supposé que... mais franchement, je crois que cela ne produira pas grand'chose ; ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état est ma maîtresse.

SCENE II

GUSMAND, L'INTENDANT

GUSMAND

Oui, monsieur, c'est la dissimulation qui maintient parmi les hommes la société civile & matrimoniale.

L'INTENDANT

Ouf !

GUSMAND

A l'abri de la dissimulation, les courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent & les auteurs se saluent de loin ; la dissimulation farde les amities nouvelles & recrépît les vieilles haines.

L'INTENDANT

Ouf !

GUSMAND

Sans la dissimulation, que de séparations secrètes s'érigeroient en divorces publics ; mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, de bonté aux maris ; c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à présent.

L'INTENDANT

Ah ! mon cher Gusmand !

GUSMAND

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez de peur que je ne dise à votre femme... Ne craignez rien, je suis discret, & elle ne peut pas s'être apperçûë que vous la preniez pour Thérèse ; car vous parliez bas, & elle étoit évanouïe.

L'INTENDANT

Je suis outré quand je pense...

GUSMAND

Qu'elle n'étoit qu'évanouïe.

L'INTENDANT

La perfide !

GUSMAND

C'est avec cette perfide que vous avez intérêt de dissimuler.

L'INTENDANT

Quoi ! toutes les caresses qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'étoit que pour avoir mon bien ?

GUSMAND

C'est ce qui vous autorisoit à la caresser aussi pour avoir le sien.

L'INTENDANT

Une femme espérer vivre plus long-tems que son mari ! cela est bien dénaturé.

GUSMAND

Qu'un mari fouhaite vivre plus que sa femme, cela est dans la nature, cela.

L'INTENDANT

Avoir pour mon neveu un amour criminel !

GUSMAND

Vous n'avez pour sa nièce qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT

Le ciel la punira, & ceux qui souhaitent la mort des autres meurent toujours les premiers.

GUSMAND

Sur ce pied-là vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fouré.

L'INTENDANT

Enfin, je dissimulerai, pour conserver la paix chez moi & mon honneur dans le monde.

GUSMAND

Fort bien ; mais souvenez-vous de l'essentiel, c'est d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT

Aux Indes ; oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAND

Ça, commencez votre dissimulation par madame la comtesse : allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, & plaisantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT

C'est le parti que je vais prendre.

SCENE III

GUSMAND, FROSINE

FROSINE

HÉ bien, Gusmand !

GUSMAND

Je l'ai amené à notre but... il diffimulera... j'ai bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE

Les transports de ma maîtresse sont encore plus violens : pour les adoucir, elle s'est évanouie deux fois.

GUSMAND

C'est la force du sexe que d'avoir ces foiblesses à commandement ; car dans les grands accidens, quand l'attaque est trop forte, une femme se fauve dans l'évanouissement.

FROSINE

Elle se retranche là contre les reflexions, & quand la force lui revient, ce sont des tirades d'injures contre son mari; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAND

Finissons. Est-il temps de ménager l'entrevue ?

FROSINE

Oui. Voici la femme, fais venir le mari.

GUSMAND

Je vais te l'amener.

SCENE IV

FROSINE, LA VEUVE

LA VEUVE

Où es-tu donc, Frosine ? Tu m'abandonnes dans ma colere, je suis outrée... contre madame la comtesse.

FROSINE

C'est-à-dire contre votre mari.

LA VEUVE

Me tromper, me trahir ! Il fouhaite ma mort, le cruel, le traître !

FROSINE

Oui, c'est un traître que cette madame la comtesse ; mais votre mari merite aussi votre colere ; premierement, parce qu'il est en vie, & de plus parce qu'il est infidele ; mais de peur qu'il ne s'apperçoive que vous l'êtes aussi, feignez, comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE

Je tremble de peur qu'il ne me soupçonne ; j'aurai peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE

Innocemment, d'accord ; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin d'œil votre amour en estime ; &, dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez en un autre clin d'œil votre estime en amour.

LA VEUVE

Tes conseils sont si sages... je suivrai celui que tu m'as donné, d'envoyer ma nièce à cent lieues d'ici.

FROSINE

C'à, allons embrasser votre epoux comme si de rien n'étoit.

LA VEUVE

J'aurai bien de la peine à cacher mon regret.

SCENE V

FROSINE, LA VEUVE, GUSMAND,
L'INTENDANT

FROSINE

LE voici; rappelez toute la tendresse que vous aviez le jour de vos nœces.

LA VEUVE

Je frissonne... mon sang se glace.

FROSINE

C'est la tendresse conjugale qui rentre.

L'INTENDANT, à *Gusmand*.

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAND, *à l'intendant.*

Contraignez-vous. Point de rancune sur votre visage.

FROSINE, *à la veuve.*

Courage, madame.

GUSMAND, *à l'intendant.*

Faites un effort, monsieur.

FROSINE

Ferme.

GUSMAND

Allons donc. (*Ils s'aperçoivent l'un l'autre, & courent s'embrasser avec une grimace de joye outrée.*)

L'INTENDANT .

Je revois ma chere femme.

LA VEUVE

Voilà mon cher mari. (*Ils s'embrassent plusieurs fois, & se retournent tous deux de l'autre côté pour reprendre haleine.*)

L'INTENDANT

Aye.

LA VEUVE

Ouf.

L'INTENDANT *se retourne vers sa femme avec
une seconde grimace de joye.*

Ma joye est si grande que... aye.

LA VEUVE

Je suis si ravie que... ouf.

L'INTENDANT

Qu'est-ce donc, votre joye paroît troublée.

LA VEUVE

Cela est vrai, il me vient des mouvemens de colere... contre madame la comtesse... car enfin, en vous faisant croire que j'étois morte, elle vous exposoit à quelque faiblessement...

L'INTENDANT

Elle se jouoit à me faire mourir.

LA VEUVE

Dieu merci, vous avez bon visage, vous paroissez avoir une santé... je suis outrée... contre madame la comtesse.

L'INTENDANT

Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendresse.

LA VEUVE

Je sens aussi que mon amour... Hon que je hais madame la comtesse.

L'INTENDANT

Enfin, ceci est un renouvellement d'union.

LA VEUVE

Oui, une espece de second mariage.

GUSMAND

Un mariage posthume.

L'INTENDANT

En renouvelant mon amour, je veux renouveler aussi les petites précautions, qui vous assurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE

Je souhaite que vous me surviviez, pour jouir du mien.

L'INTENDANT

Afin de n'avoir plus autour de moi per-

sonne qui puisse esperer ma succession à votre préjudice, j'ai resolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE, *avec surprise & aigreur.*

Et moi, je marie ma niece à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur ! c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE

Moi je n'entens point finesse en eloignant Therese.

SCENE VI

GUSMAND, L'INTENDANT,
LA SUIVANTE, LA VEUVE, FROSINE

LA SUIVANTE

Voici madame la comtesse qui vient se réjouir, nous allons chanter & danser toute la nuit, & ce n'est pas trop pour trois mariages que je vois sur le tapis. Provisions de nôtres, comme vous voyez.

L'INTENDANT

Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages ?

LA SUIVANTE

Le vôtre premierement : car madame la comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE

Elle a raison.

L'INTENDANT

Et les deux autres ?

LA SUIVANTE

Ne les sçavez-vous pas ? la plaisanterie qu'on vous a faite, n'étoit-ce pas pour tirer de votre bourse de quoi marier votre neveu en Gascogne ? Et vous, madame, vous avez bien compris que l'argent qu'on vous demandoit c'étoit pour marier votre niece en basse-Normandie ; comme vous n'avez rien voulu donner, madame la comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE, *bas à Frofine.*

Dorante en Gascogne !

FROSINE

Faites bonne contenance ; la vertu...

L'INTENDANT, à *Gusmand*.

Therese en basse-Normandie !

GUSMAND

Taisez-vous, monsieur ; la dissimulation...

SCENE VII

L'INTENDANT, LA SUIVANTE, THERESE,
LA COMTESSE, DORANTE, LA SUIS-
SESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE

JE viens prendre part à la joye que vous
avez de vous revoir ; prenez part aussi aux
deux mariages que je fais. Allons, réjouif-
fons-nous.

On danse.

LA SUISSESSE

*Rien n'est si gai que la tristesse
Ou d'une fille, ou d'une nièce,
Qui, pour suivre un mari, va quitter ses parens ;
Son cœur sensible à la tendresse,
Le fait pleurer & rire en même temps.*

LA SUIVANTE à *Therese*.

*C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage ;
Car fille sage apparemment
Sera fidele en mariage,
Et femme si fidele avec mari Normand,
C'est grand dommage.*

LA COMTESSE

Suspendez vos chansons pour un moment.
Je crois m'appercevoir qu'au lieu de vous
réjoûir, ceci vous attriste, il y a quelque chose
là que je ne comprends point ; quand je marie
à mes dépens un neveu qui vous déplaît afin
de l'éloigner de vous...

L'INTENDANT

Eloignez-le, madame, c'est ce que je sou-
haite.

LA COMTESSE

Et quand je vous débarasse de votre nièce...

LA VEUVE

Vous me faites plaisir, madame.

LA COMTESSE

Votre nièce partira demain pour la basse-
Normandie.

LA VEUVE

J'y consens, mais...

LA COMTESSE

Et votre neveu pour la Gascogne...

L'INTENDANT

C'est ce que je souhaite, mais...

LA COMTESSE

Pourquoi donc êtes-vous fâchés tous deux de ce que je vous contente tous deux ?

FROSINE

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point... sa nièce unique.

GUSMAND

Monsieur voudroit bien voir toujours auprès de lui... son cher neveu.

LA COMTESSE

Je ne croyois pas que vous les aimassiez tant ; votre tendresse pour eux me feroit venir une idée, ce feroit de les garder dans ma maison & de les marier ensemble, si vous y consentez.

GUSMAND *bas à l'intendant.*

Ce mariage fera enrager votre femme,
& Therese restera auprès de vous.

FROSINE *bas à la veuve.*

Ce mariage punira votre mari, & vous verrez toujours Dorante.

LA COMTESSE

Vous hésitez encore à cette seconde proposition, cela me feroit soupçonner que...

LA VEUVE

Point du tout, madame.

L'INTENDANT

Vous vous trompez.

LA COMTESSE

Qui peut donc vous arrêter ?

LA VEUVE

Madame, c'est qu'ayant destiné mon bien à un époux que j'aime...

L'INTENDANT

Oùi, madame, & je veux garder aussi tout le mien à mon épouse.

LA COMTESSE

Ah ! je suis ravie de m'être trompée dans mes soupçons ; puisque je vois le seul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous hériteriez l'un de l'autre ; mais ils hériteront du dernier vivant, & vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THERESE

Monsieur, souffrirez-vous qu'on me marie en province ?

L'INTENDANT

Ce qui me détermine, c'est la peur de... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE

La crainte que j'ai de... de fâcher mon mari.

LA COMTESSE

C'est donc un mariage fait ; donnez-vous la main.

GUSMAND

Un si joli mariage meritoit un divertissement complet ; mais nous n'avons dans ce château ni musiciens, ni danseurs, & il nous est défendu d'en prendre en ville ; contentez-vous donc d'une petite danse, que je vous donnerai tantôt. Nous allons la repeter en votre présence.

On danse.

LA SUIVANTE à Thérèse.

L'excès de votre enjouement

Chagrine votre amant.

L'excès de sa tendresse

Vous blesse :

*L'hymen va vous guérir, l'hymen en moins d'un jour
Sçait corriger l'excès d'enjouement & d'amour.*

LA SUISSESSE

Quand un galand bien fait, de bonne mine,

Me conte steurette, croit-on

Que j'en sois chagrine ?

Non, non, non ; ma foi, non :

Je voudrois même en quelque sorte

Recompenser son joli jargon ;

Mais ma vertu n'entend non plus raison.

Qu'un Suisse qui garde sa porte.

GUSMAND

Puisque nous manquons de musiciens, je
vais chanter moi seul une espece d'Opera en
racourci.

*La la la la : je vais chanter, la la la la,
Mon Opera, la la la.*

*Donnez-moi le ton. Je n'y suis pas.
Trop haut, trop bas.*

Ha ! ha !

M'y voilà.

*D'abord une ouverture,
La, la, la, d'une beauté,
D'une gravité.*

Chant naturel, d'après nature.

La reprise est d'un goût

Fantafque & bizarre, ta ri ta tou.

Voici la piece ; écoutez jusqu'au bout.

*Une ritournelle tendre,
Vous prépare au recit que vous allez entendre.*

*La lire,
La, la ri ta ri ta tire,
La li ta ra,
Et cætera.
J'admire
La science
De mes chœurs
Et la magnificence*

*De mes clameurs.
Quelles horreurs !
Des fureurs !
Ce qui m'étonne,
C'est ma chaconne :
Où puis-je prendre un feu si beau !
Ma passacaille est encore un morceau ;
Hon, je m'égare
En becare,
Rentrons vite en bemol, pour chanter mon rondeau.
Duo, trio, fourdine, écho,
Echo, écho, écho.
Pour ma gigue, elle n'est pas si belle,
Mais elle est nouvelle.
Voici le beau ;
Mais il n'est pas nouveau,
C'est un tombeau.
Je descends aux enfers,
De là je monte aux cieux, & parcourant les airs.
Je dors ; & mon sommeil est un enchantement.
Je fais le tout en badinant ;
Mais la faillie
Et l'effort d'un grand génie.
C'est mon petit menuet & ma loure,
Loure,
Et mon rigodon,
Diguedon.
Dans mes chanfonnettes,
De tendres sornettes
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes si belles,
Des nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.*

*J'ai mis par tout des coulez, murmurez,
Des regnez,
Courez, volez,
Des triomphes, victoires & gloires immortelles.
Que vous dirais-je enfin; tous les traits les plus beaux
Des Opera nouveaux.*



LA COQUETTE

DE VILLAGE

OU

LE LOT SUPPOSÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois le 27 may 1715





PRÉFACE DE L'AUTEUR

DEPUIS que l'on joue le Lot Supposé, je me suis attaché à sçavoir au vrai les discours qu'on en tient dans le monde ; en voici quelques-uns des plus marquez.

Le premier, qui par bonheur est assez général, c'est celui-ci : *Cette comédie m'a plu, m'a réjoui* ; c'est ce témoignage qui prouve la réussite de ma piece ; il met la critique en défaut, il abrege la dissertation.

Par les autres discours qui sont plus varieez, j'ai connu le fort & le foible de mon ouvrage, & le caractère de mes juges. Une décision trop favorable me fera reconnoître un ami zélé, s'il dit : *La piece est bonne, mais il y a des défauts*. Au contraire, *la piece ne vaut rien*, dit un autre, *mais il y a d'assez jolies choses*.

Je vous entens ; vous faites ensuite l'éloge de *quelque saillie brillante*, je vous reconnois, vous êtes auteur, monsieur *Vadius*.

J'apperçois dans les Tuileries un docte cen-

feur ; il est de la clique d'*Aristophane*, il a l'air ennuyé & dégoûté, car il sort de ma comédie : il me voit, il prend un autre visage, & me dit gracieusement : *Je vous félicite, il y a de l'esprit dans tout ce que vous faites*. Je vous connois, masque ; vous me vendez cher cet esprit-là, quand vous faites mon éloge à d'autres qu'à moi.

Il y en a qui n'ont ni entêtement, ni fiel ; mais avant que de se déclarer, ils veulent sçavoir à qui ils ont à faire. Parmi ceux-là, voici la décision regnante : *J'ai vu la piece, il y a du bon & du mauvais*. Quelqu'un se déchaine-t-il contre tout l'ouvrage, celui-ci devient son écho, il blâme tout aussi ; le mauvais aneantit le bon, elle est toute détestable. Vient-il un homme qui en est charmé, le même écho se tourne à bien ; c'est ce que je vous disois, conclut-il, la piece est excellente !

Ces cameleons de critique ne hazardent pas beaucoup ; mais voici un juge important qui risque encore moins, c'est un censeur muet. Le somme-t-on de détailler son jugement sur le fond du poëme, sur l'action, les situations, les caractères ; un sourire dédaigneux condamne tout cela, mais à jeu sûr ; car dès qu'il a haussé les épaules, & qu'il vous a tourné le dos, sa censure est sans réplique.

Je garde pour une autre occasion la critique

des *Critiqueurs*, cela nous meneroit trop loin dans la petite préface d'une petite piece ; *car au fonds, une piece en trois actes n'est qu'une petite piece*, disent avec mépris quelques autres, qui, pour tout éloge d'une piece en cinq actes, m'en demanderoient une en huit.

On m'accusera peut-être d'avoir fait passer en revêue ces critiques suspectes, pour insinuer que les autres approuvent ma comedie. Je me défendrois mal de cette accusation, c'est plutôt fait d'avouer que je serois homme à dire moi-même de ma piece une partie du bien que mes amis en disent. C'est trop de vanité ! s'écriera quelqu'un. J'en conviens ; la vanité sied mal à un auteur, mais elle ne laisse pas de m'être utile dans un siècle où la malignité des censeurs iroit jusqu'à convenir avec moi que mon poëme ne vaut rien, si j'étois assez modeste pour le dire : à Dieu ne plaise, je n'outrerais point la modestie ; mais aussi je borne ma vanité à l'unique espece de louange qu'un auteur peut & doit même se donner, qui est de sçavoir les regles de son art. Il seroit ridicule, par exemple, à un architecte, de dire, par modestie, qu'il ne sçait pas les regles de l'architecture ; ce seroit dire qu'il est un sot, car il doit sçavoir son métier.

Plus sot encore seroit celui qui diroit : J'ai

du génie, j'ai du goût, j'ai le don des graces; ainsi, mon architecture doit vous plaire. On ne sçauroit prouver qu'on doit plaire, & se vanter de ce qu'on ne peut prouver, c'est sotise; mais à l'égard des regles, la dispute étant fondée entre l'architecte & le critique, le sot seroit celui des deux qui prouveroit mal la régularité ou l'irrégularité de l'édifice.

Ce que je dis-là de l'architecture se peut appliquer aux ouvrages de théâtre; ils ont cela de commun avec les grands édifices, que le plus parfait ne laisse pas d'avoir quantité de défauts; ainsi, la critique a toujours beau jeu contre un poëme comique, qui a des difficultez infinies, & dont la plûpart sont insurmontables; c'est ce que je ferai voir dans un traité de la comédie, que j'espère donner bien-tôt au public.

LA COQUETTE

DE VILLAGE

ou

LE LOT SUPPOSÉ

ACTEURS

LE BARON, *seigneur du château.*

LA VEUVE, *voisine du baron.*

ARGAN, *voisin du baron.*

GIRARD, *receveur du village.*

LUCAS, *fermier du baron.*

LISSETTE, *filie du fermier.*



LA COQUETTE
DE VILLAGE
OU
LE LOT SUPPOSÉ

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

GIRARD, LA VEUVE

GIRARD *tient deux lettres, & lit le dessus d'une des deux.*

DE Paris. A monsieur le baron du hameau.
Gardons-lui cette lettre; il n'est pas au château.
(*Il met dans sa poche la lettre du baron, & ouvre l'autre.*)

Et l'autre à moi, Girard. J'ose bien me promettre
Que la liste des lots me vient dans cette lettre.

Justement : mon cousin, imprimeur à Paris,
Favorise par-là le parti que j'ai pris.
L'amour qui m'a guidé dans cette fourberie,
Fera qu'à la faveur de cette loterie
Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE

J'attens monsieur Argan, pourquoi ne vient-il pas ?

GIRARD *lit la lettre.*

De Paris. Mon cher cousin, avant que d'avoir distribué les listes que j'imprime pour la grande loterie, je vous envoie deux listes fausses & faites exprès, où j'ai mis en gros caractères : le gros lot pour Lucas, cent mille francs, avec la devise & le numero; c'est ce que vous m'avez demandé pour plaisanter dans votre village, en faisant croire à votre émule, le fermier Lucas, qu'il a le gros lot de cent mille francs.

Avec ceci, j'espère obtenir ma Lifette.

Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,
Des fermes du pays me cèdera les baux :

Il est homme à donner dans de pareils panaux.

Au fond, c'est pour son bien; je vous ai fait comprendre

Que cela l'obligeant à me faire son gendre,

Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver ?

LA VEUVE

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD

Bientôt dans le château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE

J'ai de l'impatience.

GIRARD

Eh ! devez-vous en prendre ?

Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement ;
C'est un vieux époux qu'on attend froidement.

LA VEUVE

Tais-toi, Girard, tais-toi ; tu sçais que je l'estime.

GIRARD

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand crime ;
Je l'honore de plus, étant son receveur ;
La recette est petite, & pour vous, de bon cœur,
Je voudrois lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE

Ce feroit trop pour moi, demoiselle suivante,
Car c'étoit mon état quand j'étois à Paris,
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari, doyen de ce baillage.
C'est ainsi que je vins m'annoblir au village ;
Bonne noblesse au fond, & qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD

Reparlons de Lifette & reprenons querelle :
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,

Par droit de voisinage & droit de parenté,
Au lieu de *l'affagir* par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette ?

LA VEUVE

Langage de Paris ; c'est la rendre parfaite.

GIRARD

Belle perfection ! hélas ! bien mal lui prit
Quand vous vintes ici lui raffiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux & plus superbe.

LA VEUVE

A neuf ans, elle étoit déjà coquette en herbe ;
Je n'ai fait que tourner son naturel en bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien,
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Lifette ait le moyen d'être sage.
Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ses talens tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE

Eh ! c'est tant mieux, te dis-je.
C'est ce qui fait valoir l'esprit & la beauté ;
Nous avons là dessus tant de fois disputé.
Par coquette, j'entens une fille très sage,

Qui du foible d'autrui sçait tirer avantage,
Qui toujours de sang froid. au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a sçû ménager,
Et sauve sa raison, où nous perdons la nôtre.
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.
On ne le peut nier ; la plus forte vertu
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude :
Le beau droit, que celui de faire des heureux !
Une prude en sa vie épouse un homme, ou deux ;
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flate, fait espérer, promet, jamais ne donne,
Et laissant à chacun l'amour & ses desirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine ;
J'ai beau m'en plaindre au pere ; hélas ! ma plainte est vaine.
Il me méprise.

LA VEUVE

Oùï, car tu fors de ton état ;
Tu brigues ma parente, & tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD

Et très-plat, d'accord ; mais c'est sans se méconnoître.
Dois-je à Lucas respect ? il m'en devroit peut-être ;
Mais, non ; chacun de nous prime sur son palier.
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE

Bon ! c'est le vieux jeu, sans doute ?

Je vois avec regret ton projet en déroute ;
Lifette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards ;
Enfin, le pere fier, & la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle ;
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats :
Maltotier de village, encor dans les regrats :
Mais pendant quelque tems, agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plain pille & repille ;
A force d'enquaffer, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD

Mon amour aujourd'huy vous paroît temeraire ;
Vous blâmez mon projet, oùais quel est ce mystere ?
J'ai, depuis près d'un mois, rôdé, tourné, couru ;
En mon absence, hélas ! qu'est-il donc survenu ?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, madame.

LA VEUVE

Allons à ce qui presse.

SCENE II

LA VEUVE, LUCAS

LUCAS

O Forteune, ô forteune, est-c' baintôt que j't'aurai ?
Tu t'enfuis toûjours d'moi, quand est-c' que j't'atraperai ?

LA VEUVE

Toûjours fortune en tête ?

LUCAS

Oûi ; c'est qu'a m'fait envie.
Je fis si las, si las, de labourer ma vie !
Labourer pour stici, labourer pour stila !
J'ai labouré trente ans ; après trente ans, me vla.
Labourer pour autrui, c'est un ptit labourage.
Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn' courage.
Pour égaliser tout, faudroit-il pas, morgoi,
Que les autre' à leur tour labourissent pour moi ?

LA VEUVE

Lucas voudroit d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS

Tout d'un coup, oûi, m'trouver tout vnu comme un miracle.
J'ai l'principal pour ça, pisque j'fis hazardeux :
C'est pu d'à moiqué fait, il n'faut pu qu'être heureux.

A quite ou double aussi j'ai joué, car ça m'ennuye,
J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE

C'est placer de l'argent très-prudemment.

LUCAS

Où da.

Car j'aime les gros lots, j'frai ma fortune par-là.

LA VEUVE

Vous la ferez bientôt. Lucas, par votre fille,
Et l'amour du baron augmente.

LUCAS

Il en petille,

Mais ma fill' n'aura pas l'adresse de l'épouser.

LA VEUVE

Elle est maligne & fine.

LUCAS

A comence à s'éguifer.

LA VEUVE

Et le baron, qui n'est qu'un baron de village,
N'a pas, comme tu sçais, grand esprit en partage.

SCENE III

LA VEUVE, LUCAS, LISETTE

LUCAS

N'FAUT pas dir' c'est un sot, car tout l'mond' el'fçait bien :
Mais Lifett' nous écoute. Eh vien, ma fille, eh vien.
Madame m'disoit là, q'ton esprit la contente,
A dit q'tes si subtile, a dit q'tes si fçavante...

LISETTE

Mon pere, je ne fçais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS

Tant pis, ma fill', tant pis. Car quand la terr'ne rend
Pas pu que c'que j'y fmons ; ça n'vaut pas la culture.

LA VEUVE

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la simplicité de ce champêtre habit.

LISETTE

C'est pour plaire au baron comme vous m'avez dit.
Je m'en suis fait aimer, je suis obéissante,
Et je voudrois, afin que vous fussiez contente,
Qu'il m'épousât bien vite. Ainsi c'est pour cela,
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE

Vous l'avez fait aimer, c'est déjà quelque chose :
Mais pour faire épouser il faut doubler la doze
De regards, de soupirs, de petites façons ;
Mettez en œuvre enfin mes dernières leçons.
Par de simples appas, d'abord tâchons de plaire,
Peu d'affectation, baisser les yeux, se taire,
Paroitre embarrassée ; un homme de sang froid
Voyant trop minauder en croit moins qu'il n'en voit.
Il soupçonne, examine, & reconnoît la feinte ;
Mais quand la dupe est prise, affectez tout sans crainte ;
Les traits les plus grossiers de l'affectation
Loin de le rebuter charment sa passion,
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

LUCAS

Je n'comprends qu'à moitié vot' bell' prédicature ;
Faut que c' qu'on dit soit bau, car vous m'ébahissez.

LA VEUVE

Lifette m'entend bien.

LISETTE

Pas tant que vous pensez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font, sont des femmes bien fines ;
Mais moi, qui ne suis pas fine comme elles font,
Je ne pourrois jamais faire comme elles font.

LA VEUVE

Ah ! que vous irez loin ; vous sçavez plaire & feindre.

L I S E T T E

Vous vous trompez; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au baron, fans feindre je lui plais;
S'il le falloit le tromper, je ne pourrois jamais.
Quand je veux dire un mot, contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

L A V E U V E

Si le baron pouvoit, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promit l'autre jour;
Il est journalier, quanteux dans la tendresse,
On pensa profiter de son jour de foiblesse.
Vous a-t-il aujourd'huy repromis?

L I S E T T E

Helas ! non.

L A V E U V E

Il aura réfléchi ; c'est son jour de raison,
Son bon jour : mais l'accès pourra bien lui reprendre;
Pour le faire signer, c'est ce qu'il faut attendre.
Si quelque chose peut hâter cet heureux jour,
C'est la feinte ; feignez un violent amour.

L I S E T T E

Helas ! je feindrois mal.

L A V E U V E

C'a, je suis inquiète.

Je veux me marier aussi-bien que Lisette.

Monfieur Argan m'occupe, & je vais voir chez lui,
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCENE IV

LUCAS, LISETTE

LUCAS

Faut feindre, a dit la veuve, & toi t'as la fotife
De n'sçavoir pas encore ben feindre d'la feintife.
Tu dis trop c'que tu pense. & c'est un défaut qu'ça;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'las guer', ça m'fâche.

LISETTE

Oh! confolez-vous, mon pere.
Si je fuis fotte encor, je ne le fuis plus guere.
Je sçai feindre bien mieux que la veuve ne croît,
J'ai de la rufe encor, bien plus qu'elle n'en voit;
Si je lui dis toujours que je fuis innocente,
Que malgré ses leçons je fuis une ignorante,
C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

LUCAS

Oh! tu fais ben c' qu'a t' dit, & je ne m' plains pu d' toi.

LISETTE

Vous allez voir comment je veux faire fortune.

LUCAS

La fortuneur' c'est not' maître.

LISETTE

Il est vrai, c'en est une ;
Mais s'il m'alloit manquer.

LUCAS

Ha, ha, j'voi ben qu' tu veux,
Afin qu'un n' te manque pas, en avoir putôt deux.

LISETTE

Oûi, tout au moins, mon pere, & c'est à quoi je tâche :
Mais l'autre a moins de bien, c'est là ce qui me fâche.
Pour monsieur le baron, voici ce que je crains.
Quoique la veuve dise : ah ! j'ai bien des chagrins !
Des discours, qu'il me tient, je ne suis point contente ;
Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente...
Non, pour le mariage il n'entend point raison ;
Il dit qu'il veut rester encore dix ans garçon.

LUCAS

Rester garçon encor, garçon ! oh ! oh ! queux drille !
Il voudroit t'épouser ! q' tu restisse aussi fille !

LISETTE

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur,
Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS

Non, non, d' ces figneurs-là, l'amour fans époufaille
Ote aux filles toujours pu d'honneur qui n'en baille.

LISETTE

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera ;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'époufiera.

LUCAS

L'autre amoureux, c'est donc monfieur Girard peut-être

LISETTE

Fi !

LUCAS

Jel'y dirai donc : fi ! drès qu'j' le verrai paroître ?
Je l'chafferai.

LISETTE

Le chaffer ? ah ! gardez-vous en bien.
Laissez-le être amoureux, cela ne gête rien ;
Si les autres manquoient & lui qu'il fit fortune,
Que fçait-on ?

LUCAS

C'est ben dit ; en vla donc tras pour une ?
Mais qu'est donc c' nouveau-la q' tu dis qu'est l' pu certain

LISETTE

S'il m'époufe, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS

Diantre !

LISETTE

J'empêcherai par-là son avantage.

LUCAS

Morgué !

LISETTE

Car je romprai par-là son mariage.

LUCAS

Tatigué !

LISETTE

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par-là j'aurai les biens qu'on vouloit lui donner :
J'épouse son amant.

LUCAS, *s'écriant.*

Ah ! jarni ventre bille !

Tu la ruine, ell' qui t'aim' comme si t'étois sa fille.

LISETTE

Puis-je faire autrement ? j'avois dit non d'abord,
Et j'aurois bien voulu ne lui point faire tort ;
Mais elle m'a donné mes leçons de fortune,
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse ; & d'une.
L'autre leçon qu'encor hier elle me fit ;

C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.
J'aime la veuve, mais...

LUCAS

Mais, t'aim' plu c' qui profite.
Ces leçons-là, c'est fa faute, a n'a que c' qu'a mérite.

LISETTE

J'en suis au désespoir ; au fond, j'ai le cœur bon.
J'aimerois mieux pour elle épouser le baron.

LUCAS

Oùi, car il est pu riche, & tu gagerois au change ;
En cas des tras amans, v'la c'ment l'trio s'arrange.
L'baron vaut mieux qu'Argan, il a fix fois pu d' bien.
Argan vaut mieux qu'Girard ; Girard vaut mieux qu'

LISETTE

C'est comme rien, oùi ; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir secrets mes desseins & les vôtres.

LUCAS

Faut bien du s'gret, oùi, car d'ces deux bons époux,
Gni'en auroit pu pas un, s'ils sçavoient qu'ils sont deux.

LISETTE

Monfieur le baron rentre.

LUCAS

Oùi, ç'à j'm'en vas donc faire
C'que tu m'as dit.

L I S E T T E

Feignez d'être bien en colere.

Il faut voir s'il m'épouse.

SCENE V

LUCAS, LISETTE, LE BARON

LUCAS à *Lifette*.

O_H, c'est l' définitif.

Il t'époul'ra morgué, car le v'la tout pensif.

LE BARON, à *part*.

Lucas veut me quitter ! ouf, cela m'inquiete :
Pourrai-je me résoudre à ne plus voir Lifette ?

L I S E T T E, *bas à son pere*.

Criez bien fort, & puis fortez sans lui parler.

LUCAS

Oûi, j'veux quitter not'maitre, & j'm'en vas m'en aller.

L I S E T T E

Eh, ne le quittez pas.

LUCAS

J'y ai dit, je n'is point traître.
J'y ai dit tantôt, j'm'en vas.

LISETTE

Quitter un si bon maître

LUCAS

Aussi ben te v'la grande, & c'est eun' cruauté ;
Dans un villag' tu pars ton tems & ta biauté :
A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse ;
Oûi. j't'enmene à Paris, & drès demain, car ça presse.
Tanquia qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait,
Et j'n'entends pu raison, drès qu'j'ai là mon toupet.

(Enfonçant son chapeau dans sa tête & passant devant le baron.)

J'is fâché de l'quitter, mais morgué j'm'en console

SCENE VI

LISETTE, LE BARON

LE BARON

IL m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole ;
Est-il devenu fou ? que peut-il donc vouloir ?

LISETTE *tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, j'en suis au désespoir.

LE BARON

Toujours sur la fortune il a quelque chimere.

LISETTE

Il a tort... car, monsieur, je vois ce qu'il espere.

LE BARON

Il voudroit tout d'un coup devenir grand seigneur.

LISETTE *regardant tendrement le baron.*

Où!; me voir grande dame. & c'est là mon malheur.
Il s' imagine... mais... c'est ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON

Vous ferez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE

Oh! que ce n'est pas là, monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON

Il veut me payer moins de la ferme je pense?

LISETTE

Il veut bien autre chose.

LE BARON

Où! , quelque recompense?

LISETTE *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour ;
Là ce jour, que pour moi vous aviez tant d'amour :
Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse,
Vous ne m'aimez plus tant.

(Elle pleure.)

LE BARON

Ce jour-là ma tendresse
Étoit comme aujourd'hui, pour vous pleine d'égards,
Je vous aime, Lisette.

LISETTE

Et si pourtant je pars.

LE BARON

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage.
Un contrat...

LISETTE *suspendant ses pleurs.*

Aujourd'hui ?

LE BARON

Contrat de mariage.
Il est écrit déjà, j'ai fait le premier pas ;
Signer, c'est le second.

LISETTE

Vous ne signerez pas !

LE BARON

Je signerai.

LISETTE

Mais quand ? car mon pere m'emmenne.
Il est si méfiant !

LE BARON

Ma parole est certaine.

LISETTE

Je vous crois ; mais mon pere...

LE BARON

Oùi, je vous fais ferment.

LISETTE *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous croi bonnement :
Mais mon pere...

LE BARON

Je vais l'apaiser, je vous jure.

LISETTE *pleurant & l'arrêtant par le bras.*
Non, il va m'emmener, c'est de quoi je suis sûre.

LE BARON

Non, non. Je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE

C'est moi qui veut partir, car vous ne m'aimez pas

SCENE VII

LISETTE

NON, ce n'est qu'un trompeur, qui me croit innocente.
Il faut prendre au plutôt l'amant de ma parente ;
Il n'a guere de bien ; c'étoit mon pis aller :
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons ; j'ai fait la naïve & la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCENE VIII

LISETTE, ARGAN

ARGAN

OUI, Lifette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant ! que de charmes je voi !
Elle soupire !... Bon, je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous ?

LISETTE

Ah ! vous m'avez bien surprise.
Je rêvois... que je viens d'avoir trop de franchise,
Tout à l'heure au jardin...

ARGAN

C'est ce qui m'a charmé :
Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE

Je suis confuse
De ce que vous pensez, je vous demande excuse ;
Vous aimer, ce feroit vous manquer de respect.

ARGAN

Manquez-en, je le veux ; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE

Mais je n'ose en dire davantage ;
Encouragez-moi donc !

ARGAN

Pour vous donner courage,
Je fais un contrat, mais comblez donc mes desirs !

SCENE IX.

ARGAN, LISETTE, LA VEUVE, *qui*
écoute.

ARGAN

ACCOMPAGNEZ d'un mot, vos regards, vos soubpirs.
Ce mot, c'est le grand mot ; dites-moi : je vous aime

L I S E T T E

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

A R G A N

En vous-même ?

L I S E T T E

Hélas ! oui.

A R G A N

Quelle naïveté !

L I S E T T E

Pourquoi vous le cacher, si c'est la vérité ?

A R G A N

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure,
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature :
C'a Lifette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en secret à Paris,
Car d'abord en secret ici je vous épouse :
Cachons tout à la veuve, elle en feroit jalouse ;
Je vous épouserai sans qu'elle en sçache rien,
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

L I S E T T E

Ah ! je ne veux que vous, rien que votre personne ;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN

Mais si je le lui donne,
Nous deux & nos enfans, de quoi donc vivrons-nous ?

LISETTE

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN *lui prenant la main.*

C'a séparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE

Je demeure.

ARGAN

Allez & trouvez-vous vers le bois dans une heure.

(Il lui baise la main.)

Allez vite. Attendez, le mariage est fait.

LISETTE *apercevant la veuve.*

Ah ! tout est découvert.

(Elle sort.)

ARGAN

Je suis un indiscret.

SCENE X

LA VEUVE, ARGAN, *interdit.*

LA VEUVE

QU'AI-JE entendu ! j'en suis muette de surprise.

ARGAN

Et moi je suis muet de honte... par franchise,
Je vais vous avouer... ce que vous avez vû.
J'ai tort... mon mariage avec vous résolu
Devoit bien m'empêcher d'en contracter un autre :
Mais comme l'amitié seule faisoit le nôtre,
L'amour est le plus fort, il fera celui-ci :
Au fond j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi
Mais si vous compreniez combien Lifette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même :
Epousez-la, monsieur, de bon cœur j'y consens.
Quel plaisir, à mon âge, à cinquante & quatre ans,
D'être aimé pour moi-même ; oui, là, pour ma personne
Car elle refusoit mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi... Mais j'ai tort doublement
Vous trahir, vous fâcher ! Je devois prudemment
Ne vous jamais parler de Lifette : oui, madame,
J'ai tort, cent fois tort ; mais elle fera ma femme.
(*Il fort.*)

LA VEUVE

Je n'en puis revenir, ce coup est affommant :
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément ;
Moi, j'ai bien mérité que Lifette me trompe :
Mais, pour son mariage, il faut que je le rompe :
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié tâchons de le défabufer.

FIN DU PREMIER ACTE



ACTE II

SCENE PREMIERE

LA VEUVE, GIRARD

GIRARD *tenant à sa main un paquet de lettres pour le baron.*

SANS lever le cachet, & sans me compromettre,
De monsieur le baron, j'entr'ouvre ainsi la lettre ;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'est-là mon coup d'essai
En fausseté.

LA VEUVE

Argan épouserait Lifette ?

GIRARD

Il n'épousera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir... ce que je vous ai dit.

LA VEUVE

Fort bien : mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousoit, épouse la coquette ;
Étoit-ce donc pour lui que j'élevais Lifette ?
Lifette impunément m'aura joué ce tour ?
Lorsque je l'instruisois à feindre de l'amour,
J'étois donc le jouet de son apprentissage ?
J'ai cru qu'elle n'avoit de malice en partage,
Que ce que j'en ferois dans mon instruction,
Quelque grain seulement pour la perfection.
Je devois par moi-même être bien informée,
Qu'en un cœur féminin la malice semée,
Profite, multiplie, & croît comme chiendent.

GIRARD

En malice Lifette est fertile, & pourtant
Je l'aime, je l'adore, & j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je ? je dois me souvenir, madame,
Que vous ne donnez pas *Lifette à des Girards* ;
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *platpied, maltotier de village*,
Lui laisser épouser votre amant.

LA VEUVE

A son âge,

Ménager sous mes yeux à la fois trois amans !
Coquettes de Paris, & coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi tout est égal pour la coquetterie.

GIRARD

Vous vouliez la donner à quelque grand seigneur ?

LA VEUVE

Ah ! je la donnerois au diable de bon cœur.

GIRARD

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE

Soit : mais acheve-moi du moins la confidence ?

GIRARD

Vous sçavez tout : Il faut leurer par ce faut lot
Notre baron credule, avare, amoureux, sot,
Afin qu'à ma Lifette il offre mariage ;
Qu'elle accepte & qu'Argan voye qu'elle s'engage.

LA VEUVE

Lifette doit quitter Argan pour le baron.
Le baron est plus riche, ainsi le tout est bon.

GIRARD

Où ! mais il ne faut pas que j'y perde Lifette.

LA VEUVE

Qu'Argan soit détrompé je serai satisfaite.

GIRARD

Qu'il la voye à demi mariée au baron.

LA VEUVE

Tout-à-fait s'il le faut.

GIRARD

Tout-à-fait ! diable, non.

LA VEUVE

Il vient.

GIRARD

Ma feureté, je sçaurai bien la prendre.

SCENE II

LE BARON, LA VEUVE, GIRARD

GIRARD *présentant le paquet de lettres au baron.*

JE reviens de la poste, & j'ai l'honneur de rendre
A monsieur, ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCENE III

LA VEUVE, LE BARON

LE BARON *ouvrant la lettre.*

VOISINE, mon amour va me désespérer ;
Lifette veut partir.

LA VEUVE

Je lui tiens lieu de mere :
Je vous la garantis, tendre, sage & sincere,
Et vous ne connoissez que trop ce qu'elle vaut :
Elle veut un contrat, c'est-là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON

Je veux bien l'épouser, qui vous dit le contraire ?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'est le mieux.
Et je me marierai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE

Eh, vous l'êtes assez, monsieur, pour une femme.

LE BARON

Je suis irrésolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha ! bon, cette lettre est d'un de mes amis,
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE

Elle est donc tirée ?

LE BARON

Oùï, justement, c'est la liste.

LA VEUVE

Je suis sûre d'un lot : un phisionomiste
A vû. là, sur mon front, grosse somme d'argent,
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant.

C'est un lot, à coup sûr, que cet instant présage :
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON

Hon. hon... Je sçais par cœur les rébus de chacun.
Les numéros, les noms ; & je n'en vois pas un.
Lifons... Ah !

LA VEUVE

Qu'avez-vous ?

LE BARON

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE

Qu'est-ce donc ? d'où vous vient cette douleur subite ?

LE BARON

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE

Au fermier le gros lot !
Mais, voyons, relifons ; est-ce bien-là son mot ?
Lucas...

LE BARON

De mon dépôt je ne suis pas le maître.

LA VEUVE

Le gros lot à Lucas !... tu nous ruines, traître.

LE BARON

A Lucas le gros lot !

LA VEUVE

Ne te lasses-tu pas,
O fort, injuste fort, d'enrichir des Lucas ?

LE BARON

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole.

LA VEUVE

Mais... réjouissons-nous, rions.

LE BARON

Etes-vous folle ?

LA VEUVE

Non, nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché.
C'est la surprise.

LE BARON

Hé bien ?

LA VEUVE

Quoi, vous êtes fâché
De ce que le hasard vient d'enrichir Lifette ?
La fortune au contraire en favori vous traite ;
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON

Ha, ha !

LA VEUVE

Pour de l'argent, & fans être amoureux
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lifettes.

LE BARON

D'accord ; cent mille francs acquitteroient mes dettes :
Ce motif & l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE

Oùi, mais dans le moment il faudroit l'épouser
Avant qu'on fçût ce lot ; c'est la délicatesse
Qu'elle croye devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot :
Mais pendant qu'il l'ignore, il faut brider le lot :
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lifette.
Biens présens, à venir.

LE BARON

Oùi ; mais, foyez discrete.
Je dirai que je prens Lifette fans un fou.

LA VEUVE

Le plaissant de ceci. c'est qu'on vous croira fou.

SCENE IV

LA VEUVE, LE BARON, LISETTE

LE BARON

Ici, Lifette, ici.

LA VEUVE

Votre fortune est faite.

C'est moi qui la procure; embrassez-moi, Lifette.

LE BARON

Vos pleurs m'ont attendri, Lifette; je me rends;

Le parti du contrat est celui que je prends;

Au plus vite il faudroit avertir le notaire.

LISETTE *à part.*

Voudroient-ils me tromper, car je n'y comprend rien?

*SCENE V*LA VEUVE, LE BARON, LISETTE,
ARGANARGAN *à part.*

UN éclaircissement ici fera fort bien.

LISETTE *à part.*

Ah! les voilà tous deux. Tout est perdu... que faire?

ARGAN *au baron.*

Que m'apprend donc Girard; mais c'est votre ordinaire
Et souvent sur l'amour je vous ai vû gascon :
Vous croyez être aimé de Lisette, dit-on ?

LE BARON

La preuve de cela, c'est que j'en fais ma femme.

ARGAN

Girard, en le disant, ne m'a point troublé l'ame.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'ébloûir :
Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

LE BARON

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN

C'est vous qui vous flattez à tort, je vous assure.

LE BARON

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN

Je suis sûr de son cœur et de sa bonne foi.

(A Lisette.)

Décidez entre nous pour finir la dispute.

LE BARON

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE

Moi, vous dire cela ? je n'ai garde vraiment.
Monsieur, c'est par respect que je vous laissois dire.
Je croyois que d'abord vous vous vantiez pour rire :
Mais sans vous offenser, monsieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON

Quoi ? comment ?

LA VEUVE *à part.*

Que dit-elle ? ah, quelle est ma surprise !

LE BARON

Que dites-vous ?

ARGAN

Faut-il qu'elle vous le redise ?

LE BARON

Quoi, vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez ?

LISETTE

Moi ? non.

ARGAN

Quelle naïveté!

LA VEUVE

Qu'entens-je!

LE BARON

Quoi! vos pleurs, vos soupirs...

LISETTE

Quel menfonge!

ARGAN

Je connois mon voisin: fans doute c'est en fonge
Qu'il vous a vûë en pleurs & pouffer des soupirs.
A son âge, en dormant, on se fait des plaisirs.

LE BARON

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE

C'est mon pere, & madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE

J'enrage.

ARGAN

Je connois Lucas ambitieux.

Il préfere vos biens; pour lui vous valez mieux :
Mais d'ailleurs je la crois: au fond quelle apparence

Que Lifette qui dit toujours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime moi ?

L I S E T T E

Que dites-vous, monsieur ? J'ai crû de bonne foi
Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaisanterie
N'est pas vraie.

A R G A N

Eh ! comment ?

L A V E U V E *à part.*

Quel est donc son dessein ?
Rêve-t-elle ? est-ce moi qui rêve ?

A R G A N

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.
(*Au baron.*)
C'est que de notre amour nous faisons un mystère.
(*A Lifette.*)
Parlez ; je vous permets de parler librement.

L I S E T T E

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

L A V E U V E

Là-dessus elle est franche.

ARGAN

Que je suis indigné !

LE BARON

Parbleu, j'ai ma revanche.

ARGAN

Mais je n'y comprends rien ; parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE

Je n'en veux ménager aucun, je vous assure.
Et vous le voyez-bien.

LA VEUVE

C'est parler sans figure.

LISETTE

Car tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté
Que tous vos grands honneurs & votre qualité.
D'un mari grand seigneur je ferois la fervante !
De vos bontez pourtant je suis reconnoissante,
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.
En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser :
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON

Voilà votre congé.

ARGAN

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON

C'est bien dit : plus d'amour.

ARGAN

Où, méprisons Lifette.

LE BARON, à la veuve.

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN *bas.*

Madame...

LA VEUVE *bas.*

Eh bien, monsieur ?

ARGAN

Voudriez-vous aller
Faire venir chez-vous tout à l'heure un notaire ?
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LA VEUVE *au baron, bas.*

Il l'abandonne, & c'est pour vous le principal :
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE

Ni moi ; mais la prudence
Veut qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCENE VI

LISETTE, ARGAN *qui revient par l'autre
côté, regardant si la veuve ne le voit plus.*

LISETTE

JE pense...
Oùï, sur ce que j'ai vû, j'ai fort bien fait je croi ;
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi :
Pour les ravoïr tous deux, je sçai ce qu'il faut faire.

ARGAN *à part.*

La veuve est déjà loin, pénétrons ce mystere.
(*A Lisette.*)
Par mépris... j'ai banni toute animosité ;
Je reviens seulement par curiosité...
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.
Quoi vous n'avez pas vû quel étoit mon dessein ?

ARGAN

Je ne l'ai pas vû, non, & tout détour est vain.

LISETTE

A monsieur le baron, sans détour & sans ruse,
J'ai dit la verité de peur qu'il ne s'abuse.
Je ne veux point tromper.

ARGAN

J'entens bien ; mais pourquoi
Me parler comme à lui. me rebuter, moi, moi ?

LISETTE

Parlons de lui d'abord : vous me voyez ravie !
J'ai puni ce menteur, j'en avois bien envie.

ARGAN

Mais, moi, moi ?

LISETTE

Patience. Il vouloit aujourd'hui
M'épouser, & mon pere est contre vous, pour lui,
Et puis vous voudriez que la veuve jalouse
Eût vû que je vous aime, & que je vous épouse ?
S'ils sçavoient tous les deux que je vous pûsse aimer,
Ils diroient au baron de me faire enfermer.

ARGAN

Ha, ha

L I S E T T E

Vraiment j'aurois tout gâté le mystère.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

A R G A N

Vous avez fort bien fait : oûi, vous avez raison ;
C'est moi qui suis un fot. Pour tromper le baron,
Oûi, je voi que la feinte est utile & prudente.

L I S E T T E

J'ai cru bien faire au moins.

A R G A N

Que Lifette est charmante !

Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lifette me préfere à plus riche que moi.
Que d'amour ! que d'esprit !

L I S E T T E

D'esprit ? je n'en ai guere.

L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

A R G A N

Il faut secretement...

L I S E T T E

Oûi, mais séparons-nous ;

J'irai seule en secret dans un moment chez vous.

ARGAN

Sans votre pere...

LISETTE

Il vient ; laissez-moi, car je tremble,
Que le baron & lui ne nous voyent ensemble.

SCENE VII

LISETTE, LE BARON, LUCAS

LISETTE

ME voilà sûre d'un, mais c'est mon pis aller ;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS

Faut qu'a t'ai d'venu folle, & c'qu'on dit'là m'étonne
Vous dir' qu'a n'vous aime' pas, & r'fuser d'être baronne

LE BARON à *Lisette*.

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah ! que je devrois bien vaincre ma passion !
Comment donc à votre âge avoir déjà l'audace
De me démentir... moi, me foutenir en face
Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE

Oùï, je l'ai soutenu,
Car il est vrai.

LE BARON

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble & bon sens & memoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrois-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré?..

LISETTE

Je ne vous aime point.

LE BARON

Encor? je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois & devant votre pere...

LISETTE

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON

Elle me desesperé !

LISETTE

Non jamais... ou du moins...

LE BARON

Du moins ?

LISETTE

Si je l'ai dit,

Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire

Toujours, à tout le monde, à vous-même, à mon pere.
Quoi ! le monde sçauroit que je vous aimerois,
Et que lorsque tantôt par amour je pleurois,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage ?
Non, non, & contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerois ? j'aurois bien peu de cœur.
Mon amour feroit franc & le vôtre trompeur.

LUCAS, *tristement.*

J'ai vû qu'al'a raison.

LE BARON

C'étoit donc par colere,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincere,
Que vous m'avez dit, là, que vous ne m'aimiez pas ?

LISETTE

Oûi, vrayment ; ai-je tort ?

LE BARON

Vous m'aimez donc ?

LISETTE

Helas !

LE BARON

Oublions tout, Lisette ; allons, vite, un notaire.
Qu'un contrat soit le prix de votre amour sincere :
Hâtons-nous.

SCENE VIII

LUCAS, LISETTE

LUCAS

VITE, vite.

LISETTE

Allons tout doucement

LUCAS

Me v'la pere d'un' b'aronne !

LISETTE

Oh ! j'en doute.

LUCAS

Comment ?

Il t'fait fa femme, & l'dit.

LISETTE

Non, j'ai vû du mystere.

LUCAS

Il t'épouse, v'la qu'est fait.

LISETTE

Je n'en crois rien, mon pere.

LUCAS

A n'croira point la nôc', tant qu'l'lendemain fai v'nu.

LISETTE

On me trompe, je croi. Premièrement j'ai vû
La veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Pester avec Girard, mais, dans une colere...
Au defespoir ; & puis elle vient m'embrasser,
Sçait que je la trompois, & vient me careffer !

LUCAS

Oûi, c'est la trahison.

LISETTE

Le baron me refuse,
Puis tout d'un coup il change & me veut.

LUCAS

C'est la ruse.

LISETTE

Si la veuve & Girard, qui sçavent bien ruser,
Avoient dit au baron : feignez de l'épouser,
Afin qu'elle y consente, & qu'Argan s'en dégoûte ?

LUCAS

Oh, vla l'hic, j'y vois clair.

LISETTE

Pour moi, je n'y voi goutte :
Car, d'un autre côté, peut-être le baron

Voudroit-il par amour m'épouser tout de bon.
Tout cela m'embarraße : oûi, car plus j'examine...
Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez fine !

LUCAS

Ecout' mes bons conseils, j'ai l'promptus merveilleux
Pour dans les embarras où li a du périlleux.
T'as d'l'esprit, mais en cas d'affaire de famille,
Un pere a, comme on dit, pu d'âge que ta fille.
Vla donc mes tras conseils. Allons trouver l'baron.
C'est l'premier.

LISETTE

Non.

LUCAS

Non ?

LISETTE

Non.

LUCAS

C'est donc l'second qu'est l'bon.

Allons trouver Argan.

LISETTE

Non.

LUCAS

Je n'fis donc qu'un bête ?

Oh, mon troisiém' conseil, c'est qu't'en fasse à ta tête.

L I S E T T E

Allez trouver tout seul le baron.

L U C A S

Oùï, j'enten.

L I S E T T E

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

L U C A S

Tatigué! ça fra ben. J'épous'rons chacun l'nôtre.

L I S E T T E

Moi, quand les deux contrats seront faits, je verrai ;
Sur le premier signé, d'abord je signerai.

L U C A S

Tu prendras l'pu hâtif; c'est hazard à la blanque.
Signons les deux contrats pûtôt, peur qu'unn'nous man

L I S E T T E

Monsieur Argan m'attend; j'y cours.

L U C A S

Va vite, va.

(*Seul.*)

Mais, qu'ment d'un seul cerveau peut-ell' tirer tou-ça?
Je croi. moi, qu'al n'a deux, car, par la mornombille,
Ç'a m'ébahit toujours: oùï, quoiqu'a n'foit qu'ma fille,
Mornongoi son esprit s'roit déjà l'per' du mien.

SCENE IX

LUCAS, GIRARD

GIRARD à part.

EMPARONS-NOUS du pere & je ne risque rien ;
Car sans lui le baron ne sçauroit rien conclure.
De cette fausse liste, en faisant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, & jouons notre jeu.
(*Contrefaisant les gazetiers.*)
Liste, liste des lots.

LUCAS

Des lots ? voyons un peu.

Quêqu'tu dis là ?

GIRARD

Voyons, si cette loterie

Rendra bien.

LUCAS

Que j'voy' donc ? n'vois-j' pas là d'imprim'rie ?

GIRARD

D'ingenieux dictons êtes-vous curieux ?
(*Mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.*)
Lisez ceci.

LUCAS

Fort ben ! mais montrez-moi donc mieux.

GIRARD

Pour un lecteur avare, ô la belle pensée,
Qu'une fofise heureuse avec un lot placée !

LUCAS

Ha, ha ! c'est donc...

GIRARD

Oûi. c'est... hon, hon.

LUCAS

Voyons cela.

GIRARD tourne la liste de l'autre côté.

Très-volontiers, voyons.

LUCAS

Eh ! j'n'y voi rien par là.

GIRARD tourne de l'autre côté encore plus mal.

Lifons, lifons... je voi...

(Il s'écrie en baissant le papier en sorte que Lucas ne voit plus rien.)

LUCAS avec un peu de joye.

Qu'est-c' ? montrez donc compere ?

GIRARD

Non. Je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espère...

(Il lui fait voir le lot.)

Morbleu ! je ne vois rien.

LUCAS

Ah ! morgué j'aperçois,

Lisons vite ça Girard, j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD *cachant la liste.*

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS

Et moi j'ai vu paraître,

Mon nom y est.

GIRARD

Composons, vous n'avez rien peut-être.

Je vous donne cent francs, à tout hasard.

LUCAS

Non, non.

J'ai vu qu'ous avez vu Lucas, c'est mon dicton.

GIRARD

Si vous avez, du moins, je veux qu'on me rembourse.

Retirer mon argent c'est ma seule ressource.

LUCAS

Top'à ça, montrez vite.

GIRARD

Ah ! c'est un des bons lots ;
C'est au moins mille francs, j'ai vu plusieurs zeros.

LUCAS

Des zeros ? j'en voudrois voir là tant que d'grains d'fable

GIRARD

Vous êtes de zeros un homme insatiable,

LUCAS

Ah ! c'est dix mille francs.

GIRARD

Malpeste, ouï ; je voi...
Mais, si ce n'étoit pas le numero ?

LUCAS

Morgoi,

(Tirant le numéro.)

J'ai ben peur.

GIRARD

Confrontons.

LUCAS *transporté.*

Ouï, le vla, c'est l'quantième.

GIRARD *lui donnant la liste.*

Relifez donc l'article, & calculez vous-même.

LUCAS *prenant la liste.*

Le cœur me bat... me bat... je fis tout transporté;
J'ai peur d'avoir vû troublé, & d'avoir trop compté.
Un',.. deux... trois... quatre & cinq...

GIRARD

Difons, nombre, dixaine.

LUCAS

Un', deux... quatre... ai-j' dit trois ?

GIRARD

Oûi, dixaine, centaine.

LUCAS

Ah ! j'voi l'mot qu'est moulé.

GIRARD

Oûi, je voi le grand mot.

LUCAS

J'n'en peu d'joye.

GIRARD

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS

Ouf.

GIRARD *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS

Le gros lot !

GIRARD

A la marge.

Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS

Cent mille francs !

GIRARD

Comptans ; je ne vous les plains pas.

LUCAS

Cent mille francs !

GIRARD

Combien nous boirons chez Lucas !

LUCAS

Allons vite à Paris.

GIRARD

Je vous donne une chaise

Et des chevaux.

LUCAS

Girard, ah ! j'ai croi qu'j'en mourai d'aïse.
Voyons vit' la lotri : qu'on m'voy'là tout l'premier.

GIRARD

A propos, voulez-vous être encore fermier ?

LUCAS *d'un ton fâché.*

Moi, fermier !

GIRARD

Pardonnez si j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la question est folle.
Ainsi, de votre bail rendez-moi possesseur :
Il ne vous convient plus, vous serez grand seigneur,
Je suis un pauvre diable, & votre ami fidelle,
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS

Oùida. Fait'moi trouvé sur l'champ des chaïses, des ch'vaux,
Qu'aillent bian vît', bian vite.

GIRARD

Oûi. comme des oïseaux.
Mais d'abord en passant entrons chez le notaire
Pour me céder ce bail, entendez-vous compere ?

LUCAS

Oûi, j'n'en veux pu pour moi, j'vous laifrai tous mes baux,
J'm'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III

SCENE PREMIERE

LA VEUVE, ARGAN

LA VEUVE

JE vous prouverai tout, pouvez-vous en douter ?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN

Le tems presse ; j'ai là Lifette & le notaire.
Si Lucas paroïssoit, je conclurois l'affaire.
En amour les momens sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE

Quand vous vous marierez un quart d'heure plus tard,
Vous aurez tout le tems d'être las de Lifette,
Et de vous repentir d'une sottise faite :
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous ;
Mon zele n'est mêlé d'aucun transport jaloux ;
Puffiez-vous n'épouser ni moi, ni la coquette ;
Soyez désabusé, je serai satisfaite.

Eh ! pouvez-vous rester dans votre aveuglement.
Je vous prouve qu'ici tantôt en un moment
Au baron comme à vous elle a tendu le piège,
En se raccommodant, par le même manège.
Simplicité traîtresse, & mensonges naïfs ;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs ,
Elle a sçu lui donner de l'amour sans en prendre,
Elle fait de sang froid le discours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur. & qui n'en partent pas.
Elle abuse en un mot de son foible & du vôtre,
Vous offrant une main elle lui donne l'autre ;
Ainsi coquette franche & marquée au vrai coin,
Prise par les deux mains, la perfide au besoin
En trouveroit encore une pour un troisième.

ARGAN

Vous l'avez dit vingt fois, mais après la centième
Il vous faudroit encor les preuves...

LA VEUVE

Parlez bas ;

J'apperçois justement le baron & Lucas :
Tenez-vous à l'écart ; vous pourrez voir peut-être
Non seulement Lucas vous préférer son maître,
Mais Lisette...

ARGAN

Voyons ; je serois détrompé.

SCENE II

LA VEUVE, GIRARD

LA VEUVE

E_H bien ?

GIRARD

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE

Mais, le baron veut-il épouser ?

GIRARD

Patience.

Je me suis fait céder tous les baux par avance :
Car c'est pour moi, *primo*, que j'ai tout disposé.
Lucas en grand seigneur est métamorphosé.
Dès qu'il a vû le lot, sa subite richesse
Lui troublant le cerveau l'a fait changer d'espece.
Il n'a plus rien d'humain que la forme & l'orgueil ;
Grave, mystérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler ou parlant par sentence,
Il croit qu'on applaudit jusques à son silence ;
Saluant de la tête, enfin, bouffi, gonflé,
Lucas est devenu subitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa panse.

LA VEUVE

Ç'a, Girard, il faut... mais Lifette court là-bas :
Monsieur Argan la fuit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD

Non.

LA VEUVE

Je vais joindre Argan au plus vite.
Amusez ces deux-ci.

GIRARD

Tout ce que l'on médite
Ne réussit pas.

SCENE III

GIRARD, LUCAS *marchant à pas grave,*
LE BARON *le chapeau à la main suit Lucas,*
qui remet son chapeau le premier.

LE BARON

Où, j'apprends avec plaisir
Que fortune propice a comblé ton desir.

LUCAS

Quoyqu'ma forteune asteur soit bian pu haut qu'la vôt
J'frons pere à compaignon toûjours l'un avec l'autre ;

(Il lui frappe sur l'épaule.)

Car je n' fuis pas glorieux.

LE BARON

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD

Vous voyez que monfieur ne se méconnoît pas ;
Il mérite par-là d'occuper un grand poſte.

LUCAS

N'ma-t-on pas fait ret'nir eun' bonn' place à la poſte ?
Car faut qu'j'aïlle à Paris.

GIRARD

Je vous l'ai déjà dit ;
On vous cherche une chaise auffi douce qu'un lit.

LUCAS

Mais qu'a vien' donc, ſte chais', j'n'aim' point qu'on m'fa
attendre.

GIRARD

A vos ordres bien-tôt les chevaux vont ſe rendre.
Attendons-les ici. Hola, laquais, hola,
Des ſiéges.

LUCAS, *il fait des façons avec le baron & se met le premier dans le fauteuil.*

Allons donc sans façon pisqu'mi v'la

LE BARON

Parlons de notre affaire.

LUCAS

Il m'veient d'bel'chose en tête.

LE BARON

Raisonnons.

LUCAS

En m'voyant tout Paris va m'faire fête,
Vla stila qu'a l' gros lot.

LE BARON

Avant que de partir...

LUCAS

Tout l'mond' fra pugueux qu'moi, ça m'va bain divertir.
Pendant que j'frai dans l' grain, j'verai crier famine,
Queu plaisir!

LE BARON

Ça Lucas, voulez-vous qu'on termine ?
Car mon ardent amour...

LUCAS

On m'va v'nir proposer
D'bel' charges, d'bel' maifons, d'bel' fam' pour épouser,
D'affaire à bain gagner : j'ach'trai tout c'qu'est à vendre.

GIRARD

Mais pour vous anoblir, il faut monfieur pour gendre.

LE BARON

Lifette nous attend.

LUCAS

J'aurai d'tou ça très-bain,
Car quand on est bain riche, on atrap'tout pour rain.

LE BARON

Vous m'avez promis ?

LUCAS *d'un air important.*

Hain !

LE BARON

De finir.

LUCAS

Quoi !

LE BARON

L'affaire.

LUCAS

Quelle affaire?

LE BARON

La nôtre, & j'ai-là le notaire,
Pour régler un article il n'attendoit que vous,
Nous en sommes déjà convenus entre nous.

LUCAS

Ah ! j'croi que j'm'en souviens.

LE BARON

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS

Dame on a tant d'affair', qu'on songe à la meilleure :
Oùï, nous parlions d'mariag', mais c'est que c'n'est pu ça,
Ç'a n'est pu but à but.

LE BARON

Comment !

GIRARD

Qu'entens-je-là !

Quoi donc vous voudriez déjà nous méconnoître ?

LE BARON

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD

Lucas, souvenez-vous que c'est bien de l'honneur,
Belle alliance, avoir pour gendre son feigneur.

LUCAS

Oh! c'est l'argent qui fait les pu biaux aliages.

LE BARON

Quoi vous ne voulez pas?..

LUCAS

J'veux rien qu'vos héritages.

LE BARON

Quoi!..

LUCAS

Mais, faut m'écouter: j'fis natif du hamiau.
Ç'a fait q'j'aim' d'amitié... vot' terre & vot' châtaiu;
Ç'a n'ferai pas tout à moi, si vous étai mon gendre;
Métavis qu'vaudroit mieux, qu'ou voulissais mel'vendr

LE BARON

Vous vous moquez je croi! vous vendre mon château?

LUCAS

Il est tout délabré, j'en ferai faire un pu biau.

LE BARON

Il est devenu fol!

GIRARD *bas au baron.*

Ce maraut vous méprise.

LUCAS

La terr' m'ennoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vous... tandis qu'à Paris, j'frai grossir mon argent,
Vous frais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD

Vous ferez son fermier.

LE BARON *se lève.*

Ah! c'est trop d'insolence.

GIRARD

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS *à part s'étant levé aussi.*

Ce pti gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu,
Ç'a doit d'l'argent partout, & ça croit qu'tout l'est du;
Mais j'aurai son châtaiau, faudra qu'il déguerpisse;
Il a des créanciers, j'aurai ça par justice.

GIRARD *après avoir parlé bas au baron.*

Nous avons fait le tout, monsieur, pour votre bien.
Mais pour vous mieux venger ne dites encor rien.

SCENE IV

LUCAS, LE BARON, GIRARD,
LISETTE

LISETTE

JE vous cherche partout, ouf ! Je suis hors d'haleine.
A vous trouver mon pere, on a bien de la peine,
J'ai couru... car on dit... mais je ne le crois pas,
J'entens crier partout, le gros lot à Lucas ;
Ce sont des complimens que chacun me vient faire ;
On dit cent mille francs, feroit-il vrai, mon pere ?

LUCAS

Bain vrai.

LISETTE

Cent mille francs !

LUCAS

Comptans, ils sont moulez.

LISETTE

Cent mille francs !

SCENE V

LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE,
ARGAN, LA VEUVE

ARGAN

HE bien, me fuyez-vous ? parlez ?
Si tôt que du gros lot, vous sçavez la nouvelle,
Vous me méprisez.

LISETTE

Où !

ARGAN

Cette fortune est belle ;
Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits,
Voulez-vous m'épouser ?

LISETTE

J'obéis à mon pere,
Il m'a dit qu'il vouloit différer cette affaire.
(*Bas à Lucas.*)
Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS

Bon, bon.

L I S E T T E *bas à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

L U C A S

Non.

L I S E T T E *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

L U C A S

Eh ! tu t'fouci bain d'eux, laifs'-là ton clignotage ;
N'faut pu tant finasser, t'as de quoi t'marier tout franc.

L A V E U V E

Son pere la démasque, et le fot opulant
Aux fotifes qu'il fait, ne cherche point d'excuse.

A R G A N

Par sa faute elle-même, elle me défabuse ;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

L A V E U V E

L'amitié sans amour,
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage ;
L'amour est inquiet, & s'ennuye en ménage.

L E B A R O N

Vous auriez eu nos biens, vous ferez confondus.

LUCAS

Laiſs'-les dir', t'en auras trois fois pus, quat' fois pus.

LISETTE

Allons vîte à Paris être dans l'abondance.

LUCAS

D'leux terre à not'argent, tiens vla la différence ;
Leux terre & leux châtaux, ça n'fait qu'un pti ploton,
Ca n'grandira jamais, non pu qu'un avorton ;
Mais mon argent bouté dans la grande aventure,
Ca renflera d'abord, & pi comme un enflure
Ca va gagner.

LISETTE

Gagner.

LUCAS

Gagner... ça gagnera.

LISETTE

Ah ! que j'aurai d'amans, qu'on me reſpectera !
Quel plaisir ! Je verrai des fortunes brillantes ;
Quel train je vais avoir ! des laquais, des ſuivantes.

GIRARD

Et des valets de chambre, un page, & c'eſt Girard.

LUCAS

Qu'on m'amen' donc mes ch'vaux ?

LA VEUVE

On vous atelle un char.

GIRARD

Allez à pied de peur que votre char ne rompe ;
De votre train, ceci va réformer la pompe.
(*Donnant la liste à Lisette.*)
C'est la véritable.

LA VEUVE

Oùi. Retour très-affligeant :
Mais vous avez assez brillé pour votre argent ;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON

Cent mille francs pour rire.

LISETTE

Que disent-ils ? comment !

LUCAS *cherchant l'endroit où le lot étoit dans
l'autre liste.*

Eh ! va, va, lais'-les dire.
Tien, tien, lis... c'est ici... pour Lucas le gros lot.

LE BARON

Vous n'acheterez pas mon château, maître fot.

LUCAS

C'étoit-là.

GIRARD

Les zeros font restez.

LISETTE

Ah ! mon pere,

On s'est moqué de vous.

ARGAN

Oùï, voilà le mystere.

LA VEUVE

Vous n'avez rien.

GIRARD

Mais rien, ce qui s'appelle rien.

J'ai fait la fausse liste, & je m'en trouve bien ;

J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,

Mon amour vous en fait les offres héroïques :

Je vous rens tout Lifette.

ARGAN

Allons souper chez moi.

LE BARON

Allons.

GIRARD

Oùi, j'ai pitié du trouble où je vous voi,
Ces messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;
Ils ont fortune faite, & moi fortune à faire :
Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux,
Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.
Ils n'auroient pû sans doute acquérir la jeunesse.

LISSETTE à la veuve.

Que je vous veux de mal, madame ! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sans dessus dessous,
En me disant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie,
J'en conviens, j'avois tort.

LISSETTE à Girard.

J'écoutois ses discours :
Il vous faut un baron, disoit-elle toujours.
Non, je n'aurois jamais pensé qu'à vous sans elle ;
Et si j'avois suivi ma pente naturelle
Par tendresse d'abord, je vous aurois choisi.

GIRARD

Eh ! choisissez-moi donc ? Lucas consentez-y.

LUCAS s'en allant.

Ouf.

GIRARD

Parlez.

LUCAS

Ouf.

GIRARD

Deux fois... ouf, en langue muette,
Valent un oûi.

LA VEUVE

Voilà le fort d'une coquette.
Après de haut projets, on la voit tôt ou tard,
Confuse, confonduë, & réduite à Girard.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER ACTE



LE MARIAGE

FAIT ET ROMPU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois
le 14 février 1721*

ACTEURS

LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE, *sa femme.*

LA TANTE, *sœur du président.*

LA VEUVE, *niece de la tante.*

VALERE, *amant de la veuve.*

LIGOURNOIS, *frere de la présidente.*

L'HOTESSE.

LE FAUX DAMIS.

GLACIGNAC.

UN NOTAIRE.

*La scene est dans une hôtellerie de
Marseille.*



LE MARIAGE

FAIT ET ROMPU

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

VALERE

QUELLE nouvelle, ô ciel ! quel affreux contretems !
Quand mon amour se flatte, en arrivant j'apprens
Que l'adorable veuve ici se remarie,
Que ses noces se font dans cette hôtellerie !
Que deviendrai-je ?.. où vais-je ! j'ai l'esprit troublé.
Mon mariage à moi, dont j'étois accablé,
Se rompt ; j'accours ; je crois qu'il fera tems encore ;
Je viens me déclarer à celle que j'adore.
J'eusse fait consentir la tante & son tuteur ;
Mais ce contrat signé m'accable de douleur.

*SCENE II**L'HOTESSE à la cantonade.*

A TTENDEZ-MOI tous là, je vous donne audience,
Après quelqu'un par où je veux qu'elle commence.
(*A Valere.*)

Ah! c'est vous que je cherche, aimable cavalier,
Et c'est vous que je veux servir tout le premier ;
Venez, monsieur, venez, je vous traite à merveille ;
Par excellence on dit l'hôtesse de Marseille,
Hôtesse jeune & sage ; oiseau rare ma foi :
Où, par mer & par terre on vient loger chez moi :
J'y regale par tête, & l'Asie, & l'Afrique ;
L'Europe y vient aussi boire avec l'Amérique.
Mon vin a la vertu d'assortir les humeurs,
D'accorder les esprits, de rapprocher les mœurs ;
De trente nations il n'en fait qu'une à table.
Je vous donne d'abord une chambre agréable,
Monsieur, & d'où l'on voit les rochers & la mer,
Très-bonne pour rêver ; & vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce & tendre rêverie ;
C'est la plus belle, enfin, de mon hôtellerie.
La voulez-vous ?

VALERE en rêvant.

Est-il rien plus cruel ? non...

L'HÔTESSE

Non ?

Il faut vous en donner une, dont le balcon
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne...

VALERE

Non jamais...

L'HÔTESSE

Non encor ? que faut-il qu'on vous donne ?
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger,
Viendrait sur son balcon se plaindre, s'affliger ;
Vous la consoleriez. C'est une jeune veuve.

VALERE

Veuve ?

L'HÔTESSE

Oùï, mais veuve jeune, & comme toute neuve,
Veuve, qui va mourir aujourd'huy de chagrin.
Un sot époux pourtant l'embarquera demain ;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALERE

L'hôtesse,

A quoy tend ce discours ?

L'HÔTESSE

Mais s'il vous interesse,
Je le continuerai. De loin je vous ai vû
Vous désoler avec la tante, & j'ai connu

Par l'air, dont vous fuyoit la nièce effarouchée,
Qu'en vous fuyant, de fuir elle étoit bien fâchée.
Et vous, qui l'autre jour vintes loger ici,
De repartir pour Aix vous fûtes triste aussi.
Troubles, soupirs, mettons ces indices ensemble;
Aimeriez-vous un peu cette veuve ? j'en tremble.
Elle est remariée à si peu que rien près.
Si l'on pouvoit, monsieur, adoucir vos regrets ;
Car enfin, que sçait-on ? du moins je suis discrète.
Puisque j'ai deviné, la confidence est faite.
N'hésitez plus, monsieur, car pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié son secret.

VALERE

Elle t'a confié...

L'HÔTESSE

Non pas qu'elle vous aime ;
Je vois qu'elle le cache avec un soin extrême :
Mais par l'excez d'horreur qu'elle a pour son époux,
J'ai conclu qu'elle avoit un amant. Est-ce vous ?

VALERE

Cette veuve, dis-tu, t'a confié sa haine ?

L'HÔTESSE

Pour ce sot époux. oui ; je la vis à la gêne,
Trembler, pâlir, fremir, en signant le contrat,
Je la surpris après dans un cruel état,
Maudissant son mari tout haut (cela soulage) ;
De lui, plus qu'elle encor, aussi-tôt je dis rage,

C'étoit le seul moyen d'adoucir ses douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs,
Moitié par intérêt (car elle est liberale),
Je fis d'abord une offre étonnante & brutale :
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je ?

VALERE

Quoi tu peux ? Je suis dans un état,
Où l'indiscrétion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable
Du mariage affreux qui fait mon desespoir,
Je n'épargnerai rien.

L'HÔTESSE

J'espère que ce soir...

VALERE

Ce soir qu'esperes-tu ?

L'HÔTESSE

Du secours que j'elpere.
Et que je leur promets, je leur ai fait mystere.

VALERE

Que leur as-tu promis ?

L'HÔTESSE

Point d'explication.
Elles ont cependant de la discrétion

Beaucoup toutes deux; mais à deux femmes discrètes:
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALERE

Tu me vas dire à moi?...

L'HÔTESSE

Non. Vif, impetueux,
Vous seriez indiscret, vous seul, plus qu'elles deux.

VALERE

Mais, l'hôteffe?...

L'HÔTESSE

Non.

VALERE

Mais...

L'HÔTESSE

Curiosité vaine!

De me questionner ne prenez pas la peine.
Quand ce secret pourroit vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié;
Un homme comme vous en s'intriguant déroge:
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

VALERE

Tu me ferme la bouche; apprens-moi seulement
Qui peut avoir conclu ceci si promptement;
Car je n'en sçais encor aucune circonstance.

L'HÔTESSE

Celui qui regle tout, est homme d'importance,
Homme d'un grand credit : c'est un president d'Aix :
Mais un président fait comme ils ne sont plus faits.
Morgue de magistrat, rebarbatif, severe,
Qui ne dément jamais son grave caractère,
Et régulier... Je fus bien étonnée un soir,
De le voir arriver en poste en manteau noir.
Le fat ! pardon du mot, mais je suis en colere
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,
Comme en tout autre : un air, un ton d'autorité,
Avec une foiblesse, une timidité ;
Lorsque voulant sur tout présider, il décide,
Sa prude presidente en secret le préside.
C'est par elle qu'il fait ce mariage-cy.
Il domine par tout, hors chez lui. C'est ainsi
Que, tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un sot monsieur, gouverné par madame.

VALERE

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd'huy ;
Comme il l'a sur sa sœur, sa femme l'a sur lui.

L'HÔTESSE

Justement. Pour finir hier ce mariage,
Ce président tenoit à sa femme un langage
Martial, mais pourtant poliment absolu ;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle, de son côté, veut avec politesse ;
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse,

Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'est lui qui croit vouloir.

VALERE

Ah! je vois à present le nœud de cette affaire :
La présidente aura ménagé pour son frere
La pupile & les biens.

L'HÔTESSE

D'accord; c'est là-dessus
Que je ferai trembler... Je n'en dirai pas plus,
Sur un seul point fondant le projet que je tente,
Je ferai déguerpir, morbleu, la présidente.
Le président revêre en elle la vertu,
A quarante ans, dit-il, en avoir toujours eû !
Sa vertu cependant est bien plus jeune qu'elle.

SCENE III

LA TANTE, L'HOTESSE, VALERE

LA TANTE

Vous caufez à ma nièce une peine cruelle,
Valere, éloignez-vous. Je vous l'ai déjà dit,
Ni la discrétion, ni la force d'esprit
Ne pourroient empêcher votre amour de paroître.

VALERE

D'accord. De ma douleur je ne suis pas le maître,
Et dans mon désespoir, je les brusquerois tous.
Que je vous veux de mal, à vous, madame, à vous
D'avoir consenti...

LA TANTE

Mais vous sçavez bien, Valere,
L'ascendant, qu'a sur moi le président mon frere.

L'HÔTESSE

Inutiles regrets ! comptez sur mon projet.

LA TANTE

Oùï, mais explique-toi. Mets nous la chose au net.

L'HÔTESSE

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrainte,
Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.
Ç'a jusqu'à nouvel ordre, il faut premièrement
(A Valere.)
Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALERE

Je vais m'y désoler.

SCENE IV

LA TANTE, L'HOTESSE

LA TANTE

QUE je ferai contente,
Si tu peux me vanger de notre présidente !
Quelle feroit confuse en cette occasion !
Sans blâme on peut jouir de sa confusion.
Elle est vindicative, injuste, méprisante,
Hypocrite, sans foy.

L'HÔTESSE

Fiére, prude & pédante ;
J'acheve le portrait, joignons-y la fadeur ;
C'est elle-même.

(Elle s'en va.)

LA TANTE

Et c'est ma bête, mon horreur.
Voir ma nièce à son frere et par force liée,
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée.
Que je la plains !

SCENE V

LA TANTE, LA VEUVE

LA VEUVE *accourant.*

QU'ENTENS-JE? ah! je suis hors de moi,
Quel bonheur!

LA TANTE

Qu'est-ce donc?

LA VEUVE

Ma tante...

LA TANTE

Explique-toi.

LA VEUVE

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE

Tu te flatte trop tôt.

LA VEUVE

Non, non.

LA TANTE`

Tu n'es pas sage,
Car l'hôteffe elle-même...

LA VEUVE

Eh ! ce n'est pas cela ;
C'est d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE

Tu rêves ! ton amour & ta douleur te troublent.

LA VEUVE

Non ; ma joye est sensée, & mes transports redoublent :
Car c'est un homme sage & sensé qui le dit.
Monsieur de Glacignac.

LA TANTE

Oùi, c'est un bon esprit.

LA VEUVE

Ce parent au notaire a dit en ma présence,
Mais d'un sang froid qui marque une pleine assurance,
Le notaire lui-même a parû confondu :
Oùi, disoit Glacignac, mariage rompu.

LA TANTÈ

Tu te flatte, ma nièce, & Glacignac se trompe.
Non, il ne se peut pas qu'un tel contrat se rompe.
Mon frere & le notaire habiles gens tous deux...

LA VEUVE

Monsieur de Glacignac est plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE

Tu dis une chimere.

LA VEUVE

Non, je n'ai plus d'époux, je puis revoir Valere.

LA TANTE

Mais, si ce qu'on te dit enfin se trouve faux ?

LA VEUVE

J'en frémis. Ce fera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je suis à la gêne,
Mon amour pour Valere augmente cette haine :
Et cette haine, hélas ! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valere augmenter mon amour.

LA TANTE

Dans cette extrêmité l'effort que je puis faire,
C'est de te retenir icy malgré mon frere.

LA VEUVE

Je ne m'embarque point ma tante assurément.

LA TANTE

Ils viennent tous ; je vais leur parler fortement.
Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête, je n'ose ;
C'est un foible que j'ai, leur présence m'impose.

SCENE VI

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA TANTE, LA VEUVE

LA PRESIDENTE *à la cantonnade.*

Monsieur le président me cherche, attendez tous.
(*Au président.*)
Icy, président.

LE PRESIDENT

Ah ! présidente, c'est vous ?

LA PRESIDENTE

J'ai dit que vous vouliez qu'on dinât chez sa tante ;
Ai-je tort. président ?

LE PRESIDENT

Non, jamais, présidente.

LA PRESIDENTE

L'on a toujours raison quand on pense après vous.
On doit étudier les desirs d'un époux.
Jeune épouse, aprenés que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toujours guidée.
Mon exemple en cela vous est d'un grand secours.

LE PRESIDENT

En cela comme en tout.

LA PRESIDENTE

Pour monsieur, j'eus toujours
Déférence, respect. soumission entiere.

LE PRESIDENT

La femme à son mari doit respect la première
Comme au chef; mais respect qui doit être rendu.
Où, je respecte en vous & prudence & vertu.

LA PRESIDENTE

Respecter, c'est trop dire. Aimez-la.

LE PRESIDENT

Je l'honore;
C'est le mot.

LA PRESIDENTE

C'est le mot. Je le répète encore,
Jeune épouse, il faut vivre avecque votre époux,
Comme monsieur & moi nous vivons entre-nous:
Ne le jamais quitter il vous mene à Ligourne.

LA VEUVE

Non, je reste à Marseille où ma tante séjourne;
C'est une complaisance au moins que je lui dois
Pour toutes les bontez qu'elle eut toujours pour moi.
J'y reste quelques jours.

LA TANTE

Quelques jours rien ne presse,
Encore faut-il bien qu'elle se reconnoisse.
A peine est-elle encor mariée.

LA PRESIDENTE *au président.*

Est-il vrai ?

Croirai-je qu'on propose un blâmable délai,
Quand le devoir... au fond je ne suis point gênante ;
Mais pour suivre un mari l'on doit quitter sa tante.
Je ne l'exige point... & monsieur sçait fort bien
Que je n'ai ni desir, ni volonté sur rien.

LE PRESIDENT *d'un ton d'autorité.*

Il est vrai ; mais c'est moi, moi, qui veux qu'elle suive...

LA PRESIDENTE

Monsieur veut.

LE PRESIDENT

Oùi, je veux.

LA PRESIDENTE

Volonté décisive.

LA TANTE

Mais il faut voir...

LE PRESIDENT

Ma sœur, l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE

Il faut attendre.

LA PRESIDENTE

Au fond j'ai toujours bien pensé,
Que vous n'auriez jamais une vive tendresse
Pour mon frere. Il n'est pas d'une extrême jeunesse ;
Mais c'est ce qui convient. Il est d'âge à former
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer :
Car il faut qu'une veuve épouse un homme d'âge ;
Homme, qui justifie un second mariage ;
En ôtant tout soupçon qu'un amour excessif
D'un second mariage ait été le motif.

SCENE VII

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA TANTE,
LA VEUVE, LIGOURNOIS

LIGOURNOIS

Où ! je viens d'inventer un souper de genie,
Un repas pour la noce, où la cérémonie
Soit joyeuse malgré le cérémonial :
Ma sœur la présidente en veut ; cela fait mal
Dans un bon repas ; mais comme j'ai de la tête,
J'ai mêlé tout ensemble, au festin qu'on apprête,
Et du grave & du gai.

LA TANTE *bas.*

Le sot !

LA PRESIDENTE

C'est un repas

Superbe, mais modeste.

LIGOURNOIS

Oh ! ne voilà-t-il pas ?

Vous allez tout gâter par votre modestie.

J'y voulois du galant, c'est votre antipathie,

Ma sœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRESIDENTE

Mon frere, vous avez moins d'esprit aujourd'huy
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS

Oh ! point, c'est toujours tout de même.

Mais c'est que le transport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRESIDENTE

Paix donc, ou parlez bas ;

Car de si vifs transports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS

Quand on est possesseur...

LA PRESIDENTE

Mais foyez donc plus sage ;

Ces folâtres discours ne font plus de votre âge.

Mêlez à votre joye un peu plus de raison ;

Sous le nom d'amitié, fruit d'arriere saison,

Il faut masquer l'amour, en jouir, & se taire.

LIGOURNOIS

Je fais l'amour tout haut.

LE PRESIDENT

Que nous veut le notaire ?

SCENE VIII

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA TANTE, LA VEUVE,
LIGOURNOIS, LE NOTAIRE

LE NOTAIRE *en colere.*

ON vient de m'exceder, je n'y puis plus tenir,
Ces manques de respect se devoient bien punir.
On en manque pour vous, pour votre caractère,
Monfieur, & pour le mien, corriger un notaire,
Et vouloir reformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme sçait regler, fixer la loi !
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRESIDENT

Qui dit cela ?

LA PRESIDENTE

Quoi ?

LIGOURNOIS

Qu'est-ce ?

LE NOTAIRE

Un homme qui décide,
Qui croit qu'un oûi, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu, suffit pour être bien sensé :
Qui croit en dédaignant ma feconde science,
Arrêter d'un seul mot un torrent d'éloquence :
C'est un galcon nommé Glacignac.

LA VEUVE *à part.*

Ecoutons.

LA TANTE *à la veuve.*

C'est donc là la rupture ?

LA VEUVE *à la tante.*

Oûi, sur quoi nous comptons.

LE PRESIDENT

Ce Glacignac toujours zélé pour sa parente,
Disputoit l'autre jour pour la clause importante,

Pour la dot: mais nous tous l'emportâmes sur lui.
(*Il tire un portefeuille.*)

Je l'ai mise en billets que je livre aujourd'hui,
Même dès à présent la voilà toute prête.

LA PRESIDENTE

Eh ! ce n'est pas cela, monsieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS

Mais qu'il avance donc, il marche à pas comptez.

SCENE IX

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA TANTE, LA VEUVE, LIGOUR-
NOIS, LE NOTAIRE. GLACIGNAC
vient les saluer tous froidement sans rien dire.

LE NOTAIRE

Ah ! nous allons donc voir ici ces nullitez ;
S'il en connoît quelqu'une au moins qu'il la désigne.

LA PRESIDENTE

C'est que comme parent il veut signer.

LE PRESIDENT

Qu'il signe :

Mais l'on a pas besoin ici de ses avis.

LA PRESIDENTE

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne soient pas fuivis.

LE PRESIDENT

Qu'est-ce à dire, monfieur, j'apprens par le notaire,
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire ?

GLACIGNAC *froidement.*

Peu dé chose.

LE PRESIDENT

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC

Très-peu dé chose.

LE NOTAIRE

Mais qu'avez-vous remarqué ?
Montrez le nous, voyez.

GLACIGNAC

C'est uné minutie
Sur les qualitez.

LIGOURNOIS

Oh, chacun se qualifie
Comme il veut.

LE PRESIDENT

Si ce n'est que cela...

GLACIGNAC

Cette erreur

Du contrat cépendant altéré la valeur.
Vous qualifiez là cette épousé dé veuve,
Dé veuve ! & vous n'avez nullé certainé preuve
Que son mari soit mort. Eh donc ! c'est sans raison,
Faussément, qué dé veuve on lui donne lé nom.
C'est uné bagatelle, un rien, uné vetille,
On pourroit corriger ce mot par apostille,
Mettre ici, veuvé, dont lé mari n'est pas mort.

LE PRESIDENT

Qu'est-ce à dire ?

GLACIGNAC

Qu'il vit ; eh donc ? l'épouse a tort...

LIGOURNOIS

Est-il ivre ?

LE PRESIDENT

Est-il fou ?

LA VEUVE

Que dit-il donc, ma tante ?

LA TANTE

Je n'y comprends rien.

LA PRESIDENTE

Mais je croirois qu'il plaifante,
Si je ne connoiffois qu'il eft très-serieux.

GLACIGNAC

Veridique dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voir au port Damis en vie.

LIGOURNOIS

(Il rit.)

De rire fon fang froid, ha, ha, me donne envie.
Croire vivant un mort au recit d'un Gascon!

LA VEUVE

Ma tante, parle-t-il ferieusement?

LA TANTE

Non.

Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC

Jé parle vrai.

LA VEUVE

Qu'entens-je?

GLACIGNAC

Damis eft débarqué.

LE NOTAIRE

Le cas feroit étrange.

LA TANTE

C'est donc là la rupture ? ah ! quel événement !

LE PRESIDENT

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC

Et pourquoi voulez-vous que jé mé passionne ?
Sçai-je pour ces époux si la nouvelle est bonne,
Mauvaise, indifférente, & s'ils s'aiment, ou non ?
Eh donc ! temperature est ici de faison ;
Or je débarquois, moi, j'étois sur lé rivage,
Jé venois pour signer à votré mariage ;
A l'oreille jé sens murmurer un bruit fourd,
Bruit qui dévient bruiant à méfuré qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on, dé bouche en bouche,
Damis réjoindra donc sa compagné dé couche ?
Dans Marseillé Damis étoit connu très-fort,
Pour lé voir débarquer chacun court sur lé port.

LA PRESIDENTE

Quoi Damis est ici ?

GLACIGNAC

Révivant en personne.
En lé voyant révivre, on s'émeut, on s'étonne.
Moi qui crois tout possible, & né m'émeus dé rien.
J'ai dit, c'est lé coufis, il vit, jé lé veux bien.

LE PRESIDENT

Mais il faut s'affurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

LE PRESIDENT

Allez, mais en tout cas, donnez-moi le contrat :
Nous pourrons s'il le faut l'annuler sans éclat.
Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,
Afin que le mari n'en puisse rien connoître.

SCENE X

LA PRESIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE,
LIGOURNOIS, GLACIGNAC

LA VEUVE

JE ne puis revenir du coup.

LA TANTE

Coup malheureux !
Deux maris ! je voudrois qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.

SCENE XI

LA PRESIDENTE, LIGOURNOIS,
GLACIGNAC

LIGOURNOIS

C E maudit revenant ainsi revivre en traître !
Ainsi venir m'ôter une veuve, & son bien !

GLACIGNAC

Il faut bien lui céder le pas, c'est votre ancien.

LA PRESIDENTE

Monsieur, comme Damis sçaura ce qui se passe,
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC

Oùi.

LA PRESIDENTE

Voyez-le de grace ;
Vous étiez, m'a-t-on dit, de ses meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis ;
Faites-lui pour nous tous excuse.

GLACIGNAC

Oùi dà, madame.

LIGOURNOIS

Et ne lui dites pas que j'époulois sa femme.

GLACIGNAC

Il né lé sçaura point, lé public est discret.

SCENE XII

LA PRESIDENTE *seule.*

Pour ne rien laisser voir de mon trouble secret,
Que je me suis contrainte ! étrange conjoncture !
Mon scelerat amant, mon traître, mon parjure,
Ce Damis n'est pas mort ! Fuyons-le promptement,
Je serois exposée à son ressentiment.
Il sçauroit que c'est moi qui livrois à mon frere,
Et sa femme, & ses biens. O ciel ! dans sa colere
Ce brutal me perdrait d'honneur : du moins je puis,
En ne le voyant pas, lui cacher qui je suis.
Il ne peut pas sçavoir que je suis présidente.
Helas ! quand je l'aimai j'étois bien différente
De ce que je suis : mais au plus vite partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris par fois de faux noms !
Mon histoire ne peut avoir été suivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de sa vie,
Pour se faire par l'autre un renom de vertu !
C'est dans tout âge avoir très-sensément vécu.

FIN DU PREMIER ACTE



ACTE II

SCENE PREMIERE

VALERE, L'HOTESSE

VALERE

Du mariage on vient m'annoncer la rupture,
Et le mari crû mort revient; quelle aventure!

L'HÔTESSE

Où, la rupture c'est l'autre mari crû mort,
Qui revient.

VALERE

Ah! quel coup!

L'HÔTESSE

Je viens rire d'abord;
Car j'ai le tems de rire un peu de votre trouble.
Et dans ce salon-ci j'attends ce mari double,
J'entens qui vient doubler ce Ligournois fâcheux :

Un mari c'étoit peu pour vous, en voilà deux ;
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALERE

Toi dans mes intérêts plaifanter !

L'HÔTESSE

Je plaifante.

VALERE

Vient-il ?

L'HÔTESSE

Non pas encor, monsieur, fans plaifanter,
A ce mari d'abord je vais vous présenter.
Je lui dirai, voilà l'amant de votre femme :
De votre main, monsieur, présentez-le à madame.
C'est la regle à présent.

VALERE

La tête t'a tourné !

L'HÔTESSE

C'est le meilleur mari, docile & façonné
Au manège qui rend nos maris adorables.

VALERE

Rêve-tu ? Quels discours !

L'HÔTESSE

Discours très-raisonnables.

Je vous explique ici très-sérieusement,
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon espoir se fonde :
Il revit, il revient exprès de l'autre monde,
Pour ôter à sa femme un sot mari qu'elle a,
Et pour vous la donner ensuite il remourra.
N'est-il pas bien honnête ?

VALERE

A cette énigme obscure
Je ne comprends rien ; mais par ta gayeté j'augure...
J'augure bien, je croi ; mais que croire ? On me dit
Qu'en public ce Damis...

L'HÔTESSE

C'est par moi qu'il revit.

VALERE

Quoi ? Comment...

L'HÔTESSE

Ce mari n'est qu'un mari postiche.
L'image du defunt, qu'en public, moi j'affiche ;
Un faux Damis enfin. Voilà ce grand secret.
La veuve est scrupuleuse, & vous vif, indiscret ;
Je vous avois caché l'époux que je suppose.

VALERE

Ce n'est qu'un faux mari ?

L'HÔTESSE

Non, qu'à l'autre j'oppose.
L'énigme est éclaircie. Ce n'est qu'un frere à moi.
Voyons ; j'entens qu'il fait merveille, je le voi.

VALERE

Je ne sçai où j'en suis ; en ceci tout m'étonne.

L'HÔTESSE

Damis étoit bouffon, & mon frere bouffonne,
Fait le mauvais plaissant, pour lui mieux ressembler,

VALERE

L'entreprise est hardie, elle me fait trembler.

SCENE II

VALERE, L'HOTESSE, LE FAUX
DAMIS

DAMIS, *une bourse à la main qui donne de
l'argent.*

Vous m'étouffez, messieurs, & votre accueil affable,
Votre zele, morbleu, me ruïne & m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis,
Mon nom me coûte cher, tenez mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon histoire,
Et laissez-moi du moins me reposer & boire.

Vous me regrettiez mort, je l'avois mérité.
Que c'est un grand plaisir de mourir regretté !
Mais pour le bien goûter, il faut ma foi revivre ;
M'imité qui pourra, l'exemple est bon à suivre.

VALERE

Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HÔTESSE

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant ?
C'est un amant secret de la charmante veuve,
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS

J'en accepte la preuve.

VALERE

Prends ces cens loûis, mais vite, rassure-moi,
Comment te prennent-ils pour Damis ? Et pourquoi...

DAMIS

Je suspens les transports de ma reconnoissance.
Apprenez qu'il ne fut jamais de ressemblance.
Telle qu'entre Damis & moi : Caille jamais,
Ni Martin Guerre n'ont vû leurs vivans portraits
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'avanture ;
Et là-dessus ma sœur a formé son projet :
Par sa lettre de tout, elle m'a mis au fait.
A Toulon je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis ; sous son nom avec eux je m'embarque :

Le vaisseau s'est trouvé plein de ces faineans,
De ces marins oisifs, que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conséquent de croire ;
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.
La pitié se saisit de leurs affections :
Et par le merveilleux de mes narrations,
Leur faisant admirer mes fausses aventures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin & je fors le dernier
Du vaisseau, dont chacun veut sortir le premier
Pour conter au public mes fables sans pareilles
Mon Journal augmenté de cent & cent merveilles.
Ces zélez narrateurs ont déjà tant conté,
Raconté, rajusté, corrigé, commenté,
Qu'étant tous à présent auteurs de mon histoire,
Ils vont avoir aussi tous à la faire croire
Presqu'autant d'intérêt & de plaisir que moi.

VALERE

J'écoute, & j'admire.

L'HÔTESSE

Oh ! c'est mon frere, ma foi,
Pour l'esprit.

DAMIS

Ecoutez jusqu'au bout.

VALERE

Par avance,
Je te promets, mon cher, une ample récompense,
Agis toujours.

L' HÔTESSE

Au port te voilà donc rendu ?

DAMIS

Où ; pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
 Voyant tout disposé pour ma brillante entrée,
 Car les gens du vaisseau l'avoient bien préparée,
 Je descends & je cours vers les plus empressés,
 Car ordinairement ce sont les moins seneés.
 Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
 Au bourgeois caressé, je fais croire ma fable ;
 Certain cabaretier ne me reconnoît pas.
Ce n'est point lui, dit-il, parlant à demi-bas,
Et chez moi très-souvent le défunt venoit boire.
 Je cours à lui craignant l'effet de sa mémoire.
 Ah ! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bû !
 Je croi t'en redevoir encore quelqu'écu.
 L'espoir d'un peu d'argent joint à la ressemblance.
 S'est emparé d'abord de sa réminiscence.
 Un autre devenu creancier à l'instant,
 Me reconnoît aussi pour en avoir autant.
 Certain Gascon m'observe & me tient en braillière,
 Je le voyois tout prêt à me rompre en visière ;
Venez diner chez moi, mon cher, n'y manquez pas.
Où Coufis, m'a-t-il dit, *j'accepté le repas.*
 Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
 Je l'avois vû, morbleu, plus craint que le tonnerre
 Ainsi pour peu qu'on soit libéral & flateur,
 Du crédule public on sçait gagner le cœur.

L' HÔTESSE

Où ; mais je vois qu'icy ce public entre en foule.

Ton apparition sur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but ;
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnût,
Te soupçonnât, ceci pourroit changer de face,
Ne t'expose donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer,
Allons adroitement les faire retirer.

(A Valere, à Damis.)

Venez. Toi, reste-là, je reviendrai te joindre.

VALERE

Nulle difficulté, n'est-ce pas ?

DAMIS

Pas la moindre.

L'HÔTESSE

Tu fais ton rôle ?

DAMIS

Oùï ; mais rejoins-moi promptement.

L'HÔTESSE

(A Valere.)

Vous, je vais vous instruire un peu plus amplement.

DAMIS

Vas par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HÔTESSE

Eh ! ne crains rien.

DAMIS

Va donc dissiper la cohorte.

VALERE

Je n'en puis revenir ! un projet si hardi
Me fait trembler, j'en suis encor tout étourdi,
Le moindre contre-tems perdrait tout.

DAMIS *seul*

Bon courage.

Valere est libéral, couronnons notre ouvrage.

SCENE III

FAUX DAMIS, GLACIGNAC

GLACIGNAC *à part.*

CE Damis est un fourbe à coup sûr.

DAMIS

Qui vient là

GLACIGNAC

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Lé portrait du défunt calqué sur son visage.

DAMIS à part.

Ah ! ah, c'est ce Gascon qui crioit du rivage,
J'accepte le repas. Je tremble cependant,
Car on m'a dit qu'il est parent du président.

GLACIGNAC à Damis.

Un Cousin qué j'avois en trépassant jé pense,
Vous a par testament légué sa ressemblance.

DAMIS

Je croyois être lui.

GLACIGNAC

Qué mé dîtes-vous-là ?
Il est mort. Jé né sçai si vous sçavez cela.

DAMIS

Je devrois l'être au moins, les périlleux voyages,
Les corsaires. la mer, les écûeils, les naufrages...
Mais je suis débarqué sain & fauf, c'est le bon.

GLACIGNAC

Vous débarqué ! c'est donc de la barque à Caron ?

DAMIS

Oûi, j'ai sur l'estomach encor une onde noire ;
Pour la faire passer, cher cousin allons boire,
Vous m'avez dit tantôt, *j'accepte le repas.*

GLACIGNAC

Non, jé suis dé la nôce, & jé n'accepté pas.
La veuvé dé Damis ici sé rémarie.

DAMIS

Oûi, ma femme vouloit...

GLACIGNAC

Veuvé donc, jé vous prie,
Veuvé, très veuvé; car feu Damis...

DAMIS

Point de feu.

GLACIGNAC

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un peu.
Feu Damis...

DAMIS

Oh! feu, feu... l'épithete m'offense.

GLACIGNAC

Dé tout il mé faisoit exacté confidence.

DAMIS

J'étois un jour...

GLACIGNAC

Non pas.

DAMIS

J'allai...

GLACIGNAC

Non, non.

DAMIS

Comment ?

GLACIGNAC

J'étois, j'allai, n'est pas s'exprimer congrument.
La façon dé parler, mé semblé, n'est pas bonne :
Damis, à votre égard, est la tiercé personne ;
Vous devez dire, vous, il étoit, il alla,
Non pas, j'étois, j'allai, c'est mal dit qué cela :
Jé né pardonne point les fautés dé grammaire.

DAMIS

Ce badinage enfin cessera, je l'espere.

GLACIGNAC

Prouvez donc gravément qué vous êtes Damis.
Vous vous souvenez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent ; un jour, vous en souvient sans doute.
Il vint chez moi, sa bourse étoit à vau dé route :
Or devinez combien jé lui prêtai d'argent ;

DAMIS

Combien, je n'ai pas là le calcul bien présent ;
Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette.

Etourdiment j'oublie aussi ce qu'on me prête.
Mais je me souviens que quand je vous hantois,
Tantôt vous prêtiez, tantôt je vous prêtois,
Et prêterai de plus, je suis toujours le même.

GLACIGNAC

Avant qué dé prêter il faut rendre.

DAMIS

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité!
Ma bourse s'ouvre. Eh bien, que m'avez-vous prêté

GLACIGNAC

Cinquanté louis d'or neufs.

DAMIS *comptant.*

Justement, c'est la somme;
Je m'en souviens fort bien; & même en galant homme
(*A part.*)
Je vous rends sans quittance... On aura son secours
Pour de l'argent.

SCENE IV

GLACIGNAC, LE FAUX DAMIS,
VALERE, L'HOTESSE

L'HÔTESSE *courant étourdiment à Damis.*

J OIGNONS-LE. Ah ! mon frere, j'accours...

GLACIGNAC

Ton frère !

VALERE *bas à part.*

Elle nous perd.

L'HÔTESSE

Oùï, monsieur elt mon frere
Frere de lait, s'entend ; tous deux la même mere,
Mere nourrice.

GLACIGNAC

Eh donc ! la sœur d'un Damis faux !
Immobilés tous deux, jé vous fixe en deux mots,
Jé vous pétrifie.

DAMIS *d'un air de confiance.*

Oùï.

GLACIGNAC à Valere.

Vous vif comme falpêtré.
Monsieur, vivacité dont on n'est pas le maître ;
Jé vous ai vû tantôt très-vif, vû dé mes yeux
Parler très-vivément à la veuvé : & tant mieux.
Tant mieux, qué vous aimiez cetté veuvé charmanté :
Jé vous protégérai contre la présidenté.
Liguons-nous pour punir l'injusticé qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune amant ; touchez-là.

VALERE

Quel bonheur !

GLACIGNAC

Commençons par vous rendré la sommé
Qué j'ai prisé par jeu, pour révirer votre hommé.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon :
Car en ce cas, mon cher, jé né suis point Gascon.

DAMIS

L'honnête homme !

GLACIGNAC

Soyons amis à touté épreuvé.

VALERE

De tout mon cœur.

GLACIGNAC

Voici votre aborablé veuvé.

Jé vous laiffé tous trois fuivré votré projet :
Pour votré furété, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALERE

Que ce projet fera difficile à conduire !

SCENE V

LE FAUX DAMIS, VALERE,
L'HOTESSE, LA VEUVE

L'HÔTESSE

DE ce qu'on lui cachoit il est tems de l'instruire.

VALERE

Elle ne fçait donc pas que c'est un faux epoux ?

L'HÔTESSE

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous.
Elle donne, je croi, de tout son cœur au diable.

VALERE

Disfipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE *demi haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir ? il le faut bien, allons.

L'HÔTESSE *imitant la voix de la veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,
Qu'il ne m'en puisse pas délivrer sans revivre ?

VALERE

Suspendez vos chagrins.

LA VEUVE *sans voir Damis.*

Valere, laissez-moi.

(Elle aperçoit Damis.)

Eh, ne voyez-vous pas mon mari ?

L'HÔTESSE

Non, ma foi.

VALERE

Reprenez vos esprits, raffûrez-vous, madame.

L'HÔTESSE

(A Valere.)

Laissez-là dans l'erreur. J'aime à voir que sa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALERE

Oûi ; mais

Elle souffre.

L'HÔTESSE

On en a plus de plaisir après.

VALERE

Ce n'est point là Damis, madame.

LA VEUVE

Quoi ? qu'entens-je ?

L'HÔTESSE

Ce n'est point le deffunt, ni prenez plus le change.

LA VEUVE

Ah ! quelle ressemblance !

DAMIS

En cette occasion.

Je ne ferai mari qu'avec discrétion.

LA VEUVE

Le même son de voix ?

L'HÔTESSE

Quelque épouse rusée,

Quelque femme de bien à conscience aisée.

S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

VALERE

Ne perdons point le tems.

LA VEUVE

Faites-moi donc sçavoir

Votre deffein.

VALERE

Il est très-simple. On va se plaindre.
Blâmer le président, le presser, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat :
Par avance je vlens d'intimider ce fat.

LA VEUVE

Quoi donc ? il va le voir, lui parler ! ah je tremble !

DAMIS

Oubliez-vous déjà qu'à Damis je ressemble ?
Aprenez que d'ailleurs j'ai sçu tous ses secrets.
Vous voyez son esprit en moi, comme ses traits.
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.
Lorsqu'il s'embarqua même au tems qu'il fit naufrage,
Il me laissa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modestes sotiliers,
Libelles médifans, sur tout contre ses proches.
Contrat de mariage ; enfin j'ai plein mes poches
De tout ce que j'ai cru me devoir au besoin
Servir à tout venant de preuve, & de témoin.
Je ferois son histoire à sa famille en face ;
Et l'histoire en défaut, le roman la remplace.
Si Damis en un mot revenoit aujourd'hui,
Je lui soutiendrois, moi, morbleu que je suis lui.

VALERE

Jouëz bien votre jeu, le président s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCENE VI

LE FAUX DAMIS, L'HOTESSE,
LA VEUVE, LE PRESIDENT, VALERE

LA VEUVE

Ah ! vous risquez trop, je pense.

L'HÔTESSE

Feignons de ne point voir qu'il nous voit.

DAMIS *bas*.

Tenez bon.

(Il hausse la voix.)

Ne tient-il donc, morbleu, qu'à demander pardon,
Quand d'infidélité vous êtes convaincuë ?
Redoutez ma fureur.

LA VEUVE

Fureur mal entenduë ;
C'est sur le président qui dispoſoit de moi
Qu'elle doit retomber.

L'HÔTESSE *bas à la veuve*.

Fort bien, fort bien ! ma foi,
Ripoſter preſtement c'eſt un talent femelle.

DAMIS

Quoi c'est le président qui vous rend infidelle ?

VALERE *au président.*

N'avancez pas, laissons passer cette fureur.

DAMIS

Ce président rend donc public mon deshonneur
J'entends le vaudeville, & tout Marseille crie,
Tu sois le bien venu, ta femme se marie.
Ventrebleu !

L'HÔTESSE

Mais, monsieur, des gens nous avoient dit
Qu'ils vous avoient vû mort.

DAMIS

Eh ! vous l'avois-je écrit ?

LE PRÉSIDENT

Toujours mauvais plaissant, voilà son caractère.

DAMIS

Me faire un tel affront, & pardevant notaire !

LA VEUVE

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE

Séparez-vous en paix

Du moins.

DAMIS

Nous y vivrons ne vous voyant jamais.

LA VEUVE

Près de ma tante allons chercher un sûr azile.

DAMIS

Me voilà demi veuf.

*SCENE VII*LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT,
VALERE

LE PRÉSIDENT

LE voilà plus tranquille ;

Avançons.

VALERE

Je vous laisse.

LE PRESIDENT

Ah ! ne me quittez pas.

DAMIS *Je radoucissant & ôtant son chapeau.*

N'ayez pas peur, monsieur ; j'ai pour les magistrats

(En colere.)

Déference, respect... mais rancune tenante.

Car ventrebleu...

LE PRESIDENT

Monsieur, en affaire importante,

Quoique de conseils, moi, je n'aye pas besoin.

En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS

Pour juge même, soit ; j'aime un juge d'épée.

Il expedie en bref : au fait, dot usurpée...

(Il tire un contrat.)

Contrat de mariage en main... mari très-prompt

Lisez... comptons... rendez... reste à vanger l'affront.

VALERE

Il n'est point question d'affront, ni de vengeance.

Monsieur le président veut ici ma présence,

Pour n'avoir avec vous nulle discussion :

Un mot finira tout, sans bruit, sans passion.

Monsieur déjà fâché, qu'à tort chacun le blâme

De vouloir disposer des biens de votre femme,

Veut les rendre.

LE PRÉSIDENT

Oùï, monsieur, non qu'on ait peur de vous ;

Mais je veux dissiper les faux bruits.

DAMIS *d'un ton doux.*

Mon courroux

Sur ce premier article avec raison s'apaise ;

En colere.)

Passé pour revenir, & c'est par parenthèse
Que j'accepte votre offre, & que je suis content.
J'interromps mon courroux. monsieur le président.
Par raison, par égards pour votre caractère.
Mais, morbleu, je reprends le fil de ma colere,
En pensant qu'il existe un diffamant contrat ;
Chacun l'a vû signer, ma honte a fait éclat.
Au gré de l'offensé. l'offense se répare ;
Chacun a là-dessus son foible ; moi bisarre.
Délicat sur l'affront, pour le laver, je veux
Lacerer en public ce contrat scandaleux.

LE PRESIDENT

Caprice en effet ; car de lui-même il s'annule,
Vous vivant.

VALERE

Il est vrai, caprice ridicule.

(Au président.)

Vous lui devez pourtant ce bisarre plaisir ;
Vous aviez un peu tort.

LE PRESIDENT

Consentons son desir ;

C'est minutie au fonds qui m'est indifférente.
A l'égard de la dot je la livre à la tante,
Et non pas à vous ; car par mon autorité,

Pour mettre le debris des biens en sureté,
Je vous fis séparer.

DAMIS

Séparer ! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Est-ce que l'on separe un mari par deffaut ?
A certains magistrats... oûi c'est là ce qu'il faut ;
Ils sçavent, profitant de ce qui nous affige,
Mettre, ainsi que nos biens, nos femmes en litige.

VALERE *au président.*

C'est un reste de fiel, excusez.

DAMIS

Notre dot,
Du moins si je mourrois, n'ira plus à ce sot,
Frere de votre femme ; avec horreur je pense
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survivance.

VALERE

Vous voilà donc d'accord ?

LE PRESIDENT

Je vais prendre là haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Messieurs, entrez toujours dans la salle prochaine :
Je vous joins à l'instant.

DAMIS

Je renonce sans peine
A la dot, car sur mer je gagne assez d'argent.
Le desir de vengeance est un desir urgent,
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe ;
Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe.

SCENE VIII

LE PRESIDENT *seul.*

J'ai bien mené cecy, prudence, fermeté,
Prévoyant tout, en tout de la formalité
Suivant exactement les loix les plus severes.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant. je suis content de moi !

SCENE IX

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE

LA PRESIDENTE *à part.*

IL faut approfondir un peu ce que je voi.
(*Au président.*)
Je vous cherche par tout.

LE PRESIDENT

Je vous cherche de même.

LA PRESIDENTE

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême.
Que m'a causé tantôt ce grand événement.
Enfin j'ai réfléchi de sang froid, murement ;
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valère ?

LE PRESIDENT

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le decorum, & parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRESIDENTE

Comment ?

LE PRESIDENT

Je crois avoir bien fait, parlez.

LA PRESIDENTE

Que puis-je dire ?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRESIDENT

D'accord ; mais vous devez m'approuver amplement.

LA PRESIDENTE

Je me tais.

LE PRESIDENT

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

LA PRESIDENTE

Parlons, mais par obéissance.
Ne livrez rien encor.

LE PRESIDENT

C'est ce que par prudence,
J'avois déjà tout seul d'abord imaginé.

LA PRESIDENTE

Suspendez...

LE PRESIDENT

Oùi, j'étois déjà déterminé
A suspendre pour...

LA PRESIDENTE

Pour approfondir un doute.

LE PRESIDENT

Ce doute m'est venu ; parlez, je vous écoute.

LA PRESIDENTE

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux.

LE PRESIDENT

J'en ai quelque soupçon, il m'a dit certains mots...

LA PRESIDENTE

Il faut dissimuler, l'affaire est délicate.

LE PRESIDENT

C'est ce que je vous dis, avant que l'on éclate.
Je suis d'avis de... de... ✓

LA PRESIDENTE

Pour approfondir mieux
Des faits, qui là-dessus m'ont fait ouvrir les yeux :
Laissez-moi seule agir, sur ce que je soupçonne.

LE PRESIDENT

Oùi, ma femme, agissez seule, je vous l'ordonne.

SCENE X

LA PRESIDENTE *seule.*

JE jouë icy gros jeu ; car si c'est ce Damis,
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis
Après avoir été sa trop crédule amante,
S'il sçavoit que c'est moi qui suis la présidente,
Il me perdrait d'honneur, pour le vanger de moi..
Le parti que je prens est le plus sûr, je croi.

Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coëffe baissée :
Si c'est lui, livrons tout, il n'y faut plus songer,
Et si ce n'est pas lui. j'éclate sans danger.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III

SCENE PREMIERE

LE FAUX DAMIS *seul*.

O n ne vient point finir, ce contre-tems m'étonne.
Me soupçonneroit-on ? Pour peu qu'on me soupçonne
Ma foi, pour esquiver, regagnons notre esquif;
Ravoir la dot pourtant, c'est le point décisif;
S'ils me vont disputer mon nom, ferai-je face ?
Voyons ; car j'ai tantôt gagné la populace ;
Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.
La faveur populaire est un flux & reflux,
Tantôt blâme excessif, tantôt louange outrée.
A Damis avec joye ils ont fait une entrée ;
Avec joye ils verroient leur Damis au carcan.

SCENE II

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS

LA PRESIDENTE *seule.*

IL me paroît Damis, mais assurons-nous-en ;
Pour l'observer de près, & n'être point connuë,
Parlons-lui coëffe basse.

DAMIS

Oùi, cette dot reçûë,
(Appercevant la présidente.)
Je disparoitrois... mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme ? Evitons son abord.
Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRESIDENTE *à part.*

Ce n'est pas lui.

DAMIS *à part.*

Morbleu, faisons du moins en forte
D'éluder l'embarras du questionnement.

LA PRESIDENTE

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement,
Je voudrais bien sçavoir...

DAMIS

Avant de nous entendre,
Madame, je voudrois d'abord par vous apprendre...

LA PRESIDENTE

Répondez-moi d'abord.

DAMIS

Je vous réponds après.

LA PRESIDENTE

Répondez-moi, monsieur, d'abord sur quelques faits.

DAMIS

Dites-moi si...

LA PRESIDENTE

Parler tous deux, c'est se confondre ;
Tous deux questionner, au lieu de se répondre.
Je veux sur une affaire un éclaircissement ;
Ecoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRESIDENTE

Par politesse au moins, d'abord une réponse.

DAMIS

Sçachons...

LA PRESIDENTE

C'est éluder un peu grossièrement.

DAMIS

Je n'élude point ; c'est que naturellement
En conversation je prens mon avantage.
Chacun a pour briller ses talens en partage.
Tel en répondant juste à chaque question,
Fait voir modestement son érudition :
A bien questionner moi je mets ma science.

LA PRESIDENTE

N'oser répondre, c'est marquer sa défiance,
Ou c'est me mépriser ; car au premier venu
Vous contez, racontez que vous avez vû
En voyageant.

DAMIS

D'accord ; mais las de verbiages,
Je vais faire imprimer ma vie & mes voyages,
Qui se vendront chez Jean Gilles Joffe à Lyon,
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRESIDENTE

En plaisantant ainsi vous croyez m'éconduire ;
Mais si sur deux points seuls vous ne daignez m'instruire
Je ne vous quitte point, je vous suivrai partout.
Je suis femme obstinée, & je vous pousse à bout.

DAMIS

S'il s'agit de deux mots, je suis civil, honnête,
Et pour les dames, j'ai toujours réponse prête.

LA PRESIDENTE

Répondez donc.

DAMIS

Parlez, je réponds si je puis.

LA PRESIDENTE

Je voudrais bien sçavoir de vous...

DAMIS

Quoi ?

LA PRESIDENTE, *elle ôte sa coëffe.*

Qui je suis ?

DAMIS

Qui vous êtes ? parbleu vous devez vous connoître.

LA PRESIDENTE

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre question c'est de vous demander.
Qui vous êtes ?

DAMIS

Fort bien. C'est fort bien préluder !

Jamais femme n'a fait questions plus sensées,
Plus précises surtout, ni moins embarrassées ..

LA PRESIDENTE

J'y pourrais mettre encor plus de précision.
Un seul mot des deux points fait la décision ;
Dites-moi qui je suis, je sçaurai qui vous êtes.

DAMIS

Toutes vos questions sont sentences complètes :
Vous m'inspirez, madame, une estime pour vous,
Un desir de lier connoissance entre nous.

LA PRESIDENTE

C'est dire, que jamais elle ne fut liée.

DAMIS

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée :
Je vous remets pourtant, cette bouche, ces yeux...
Un certain assemblage, & noble & gracieux...
Mais dans trois ou quatre ans j'ai vû dans mes voyages
En femmes seulement vingt milliers de visages ;
Ils sont tous gravez-là ; mais quoi ? Vous sçavez bien
Que le plan d'un cerveau n'est pas plus grand que rien.
Tous ces portraits y sont peints les uns sur les autres,
Tant de traits différens mêlez avec les vôtres,
Font un broüillamini que je débrouïllerais ;
Et tantôt à coup sûr je vous reconnoîtrai.
Mais j'ai pour le présent une affaire pressée.

LA PRESIDENTE *à part.*

N'éclatons pas d'abord ; mais en femme sensée.
En démasquant le fourbe, assûrons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre nûce aujourd'hui.

SCENE III

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC,
L'HOTESSE

DAMIS

LA voilà partie. Ah ! ceci me déconcerte.
Monsieur de Glacignac, la trame est-découverte.

L'HÔTESSE

Je ne le sçais que trop ; je suis au désespoir.
La prude soupçonnoit, elle a voulu te voir.

DAMIS

Quoi, c'est la présidente ?

GLACIGNAC

Ellé-même.

DAMIS

Qu'entens-je ?

GLACIGNAC

Paix, né mé troublés pas; là-deffus je m'arange.

DAMIS

Sur quoi?

GLACIGNAC

Tu m'as montré ces papiers dé Damis,
Ces journaux, qu'en mourant le défunt t'a remis.

DAMIS

Eh bien?

L'HÔTESSE

Sur ces papiers, qu'elle est votre esperance?

DAMIS

Parlez donc.

L'HÔTESSE

Hâtons-nous.

GLACIGNAC

Jé pensè & jé répensé...

DAMIS

Mais je suis découvert; pensés dont promptement.

GLACIGNAC

Les expédiens sûrs mé viennent lentément;
Mais nous aurons main forté, en tout cas.

DAMIS

Ah! je tremble.

GLACIGNAC

A mon égard jé suis tranquillé, cé mé semblé ;
Au fujet dé Damis, si l'on m'inquiétoit,
Jé dirois bonnement j'ai crû qué cé l'étoit :
Vous né pouriés pas vous. diré, j'ai croyois l'être .

DAMIS

Vraiment non. C'est pourquoi, moi. je veux disparaître

GLACIGNAC

Révoyons ces papiers, ces lètrrés du défunt.

DAMIS

Tenez ; mais je n'ai vû parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux, qu'a pris jadis la présidente.

L'HÔTESSE

Damis fut son amant pourtant, chose constante.

GLACIGNAC

Lifons tranquillement.

DAMIS

Lifez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC

Voici bien des billets, jé veux les liré tous
A mon aisé.

DAMIS

Morbleu ! mais nul nom de la prude.

L'HÔTESSE

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude,
Selon ceux qu'elle aimoit, en changeant de pays,
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits ;
En intrigues d'amour ce fut un vrai Prothée.

DAMIS

Moi. j'ai vû du défunt chaque intrigue cottée
Sur son journal galant.

L'HÔTESSE

Moi, je sçais quelques faits.
Voyons s'ils quadreroient au journal. aux billets.
N'y trouverions-nous point une modeste Hortense,
Qui gaignoit tous les cœurs par sa fine innocence,
Quand les filles encor plaifoient par la pudeur ?

DAMIS

Damis étoit du goût d'aprént, par malheur ;
Sur son journal galant je n'ai point vû d'Hortense.

L'HÔTESSE

De ce Prothée en fille, autre histoire : En Provence,
Sur mer, on lui donnoit une fête, un cadeau,

Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau ;
Elle y faisoit Thétis ; il survint un orage ;
Tout enfonce, un Triton la prend sur son dos, nâge,
Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser ;
Elle étoit fiere ; mais comment le refuser ?
Il peut par désespoir se noyer avec elle :
J'épouse, sauvez-moi, dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS

Je rêve... Non, Damis ne fut point ce Triton ;
Du moins dans son journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE

Attendez, attendez : La prude eut la marotte
Jadis de ces romans, dans le goût pastoral...

DAMIS

Ah ! sur ce ton, j'ai vû des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE

En Provence autrefois, mascarades champêtres.
Nos amans en bergers chantoient au pied des hêtres
Et Tircis & Silvie, & Damon & Philis...

GLACIGNAC

Jé vois dans ce billet du Damon.

L'HÔTESSE

Où ?

GLACIGNAC

Tiens, lis.

L'écrituré sans douté est dé la présidenté,
Jé la connois.

DAMIS

Lifons ; est-elle convainquante ?

L'HÔTESSE

Non, voyons l'autre : Oûi, c'est son écriture aussi ;
Car elle a devant moi fait une liste icy
Des priés pour la nôce.

DAMIS

Ah ! parbleu je respire.

L'HÔTESSE

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS

Je n'aurois jamais pû deviner sans vous deux...

L'HÔTESSE

Dans celle-ci Damon est encore amoureux ;
Voyons l'autre. Ah ! ma foi Damon cesse de l'être,
Parce qu'on l'a rendu trop-tôt heureux peut-être.
Justement ! on s'en plaint en champêtre jargon.

(Elle lit.)

LA FIDÈLE SILVIE AU VOLAGE DAMON.

Hon ! hon !

Traître, parjure, tu dis que les bergers délicatement amoureux, s'offensent du mot de contrat ; mais ce contrat ne me le promis-tu pas, lorsque ta délicatesse exigea de la mienne que le don libre de nos cœurs précédât la signature ? Que la signature le suive donc, ingrat ; que Damon & Silvie, après avoir suivi la loi des bergers, subissent enfin la loi du contrat ?

DAMIS

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L'HÔTESSE

Il faut voir en secret cette Sylvie antique :
Qui de nous la verra ?

GLACIGNAC

Cé né peut être moi ;
Ellé croiroit...

L'HÔTESSE

Voyez là-bas, je l'apperçois.

DAMIS

Est-elle seule ?

L'HÔTESSE

Où.

DAMIS

Bon. Je risque l'abordage.
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE

Oùï ; car en cas d'allarme on le feroit sauver.

GLACIGNAC

Comptez sur nous.

SCENE IV

LE FAUX DAMIS, LE PRESIDENT,
LA PRESIDENTE

(Ces deux derniers dans le fond du théâtre.)

DAMIS à part.

ALLONS ; mais qui la vient trouver ?
Ah ! c'est le président : morbleu, si je retarde,
Il ne fera plus tems peut-être... on me regarde...
On vient à moi... risquons. Oùï, le mari présent
Rendra le coup plus vif, plus fort, & plus pressant.

LE PRESIDENT

Mais en public du moins je veux qu'il se retracte.

LA PRESIDENTE

Vous pouriez le punir ; votre justice exacte
Cede à votre bonté pour éviter l'éclat ;
Mais foyez sûr, monsieur, que c'est un scélérat ;
Non, ce n'est point Damis, ce n'est qu'un fourbe infigne.

LE PRESIDENT

Qu'aprens-je ici, monsieur ? jouer un rôle indigne !

DAMIS

Je respecte l'arrêt que madame a donné,
Je me tiens criminel, si je suis condamné
Par la plus pénétrante & la plus équitable,
Par la plus vertueuse & la plus respectable...
En un mot je souscris à sa décision ;
Mais la prenant pour juge avec soumission,
Je puis, sans l'offenser, recuser sa mémoire.
Vous souvient-il d'un fait, (il est à votre gloire)
Sur lequel j'ai reçu plusieurs lettres de vous ?

LA PRESIDENTE

De moi, monsieur ?

LE PRESIDENT

Non, non ; vous vous moquez de nous.
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS

Celles que j'ai, monsieur, font honneur à madame.

LA PRESIDENTE

Vous avez, dites-vous ?...

DAMIS

Belles moralitez,
Lettres de votre main, par où vous m'exhortés
A réformer mes mœurs sur quelque bon modele.

(Au président.)

Madame... à ses devoirs ne borne point son zele,
Elle se charge encor de la vertu d'autrui.

LE PRESIDENT

Monsieur vous connoît bien, j'en conviens avec lui.

DAMIS à part.

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRESIDENTE à part.

Oùais, que voudroit-il dire ?

DAMIS

Je ris de souvenir, vous même en allez rire.
Quand je vous aurai dit à quelle occasion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour, j'étois vif, folâtre en mon jeune âge ;
Mais à présent... ma foi, je ne suis pas plus sage.
J'étois donc scélérat assez passablement ;
Ah ! madame, j'étois un scélérat charmant.

(Vers elle.)

Je devins le Damon... de certaine... Silvie...

Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie
 Rien que de pastoral dans notre passion ;
 Toujours traitant l'églogue en conversation.
 C'étoient ardens soupirs dans un sombre bocage.
 De gazoûillans ruisseaux, rossignols, doux ramage,
 Mufettes, verts gazons, houlettes, chalumeaux ;
 Bergeres & bergers dormans sous les ormeaux.
 Oublians leurs moutons épars dans la prairie :
 Tendres galimatias, jargon de bergerie,
 Délicats sentimens, tirans sur la fadeur :
 En vrai Damon ainsi j'exprimois mon ardeur.
 Lorsque sur cette intrigue innocente & rustique,
 Une mere grossière, injuste & politique,
 Ignorant des bergers la naturelle loi,
 Voulut mettre un notaire entre Silvie & moi.
 Mais, comme franc berger, moi j'envoyai tout paître.

LE PRESIDENT

(A la présidente.)

Ce récit paroît franc ; nous nous trompons peut-être.

DAMIS

De Silvie en ce tems prenant les intérêts,
 Madame m'exhorta par cinq ou six billets...

(Il donne une lettre à la présidente.)

Si malgré celui-ci votre oubli continuë,
 Par d'autres à l'instant vous ferez convaincuë.
 J'en puis encor montrer d'autres plus éloquens,
 Bien plus forts en morale, en un mot convaincans.

LE PRESIDENT

En morale toujours ma femme sçût écrire.
Elle a fait des recueils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE

Je m'en garderai bien.

LE PRESIDENT

Pourquoi donc ?

LA PRESIDENTE

Le secret d'autrui n'est pas le mien,
Cette jeune Silvie est icy dévoilée.

LE PRESIDENT

Voilà toujours ma femme, avec excès zélée.
Montrez-moi ce billet.

LA PRESIDENTE

Le voilà déchiré.

DAMIS

Quel dommage, monsieur, vous l'auriez admiré !

LE PRESIDENT

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS

J'en ai d'autres.

Madame, & j'ai gardé les miens avec les vôtres.
J'ai les brouillons de ceux que je vous écrivois ;
Tâchant de mériter ceux que je recevois.
Je relimois les miens. j'y faifais cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRESIDENTE

(Au président.)

Oùï, plus je l'examine avec attention.
Plus je voi mon erreur, mon indiscretion.

(A Damis.)

Que vos traits font changez ! c'est une chose étrange,
Qu'un petit nombre d'ans, hélas si fort nous change !

DAMIS

Mon aimable Silvie est bien changée aussi.

LA PRESIDENTE

Par sagesse, monfieur conduifoit tout ceci
Sans éciat, mieux que moi. J'avois été trop prompte ;
Pardon, vous méconnoître ! ah ! que j'en ai de honte !

DAMIS

C'est moi qui fuis honteux d'avoir vieilli si fort.

LE PRESIDENT

C'est la premiere fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRESIDENTE *au président.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

DAMIS

Oh ! suffit que madame ait la memoire bonne.

LA PRESIDENTE

Je remets à present tous ses traits, je dis tous.

LE PRESIDENT

Moi qui ne l'avois vû que très-peu, croiriez-vous
Que je retrouve aussi toute sa ressemblance ?

LA PRESIDENTE

Ça, monsieur, il faut donc pour reparer l'offense,
Qu'a pû faire à Damis mon injuste soupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, & lui faire raison.
Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée :
J'admire que toujours votre premiere idée
Est la meilleure ! car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la tante.

LE PRESIDENT

Il le faut.

LA PRESIDENTE

Allez prendre là-haut ce contrat qui le blesse.

LE PRESIDENT

Oùi.

LA PRESIDENTE

Les lettres de change.

LE PRESIDENT

Où.

LA PRESIDENTE

Mais pour votre nièce
Il faut qu'il ait aussi des égards, & je vais
L'exhorter...

LE PRESIDENT

Exhortez-le à ne la voir jamais :
C'est ce qu'il peut de mieux.

SCENE V

LA PRESIDENTE, LE FAUX DAMIS

LA PRESIDENTE *à part.*

Ce fourbe m'embarasse.

DAMIS *à part.*

Elle craint à present de me revoir en face.

LA PRESIDENTE *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres ? il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS *à part.*

Je ne risque plus rien.

LA PRESIDENTE *à part.*

Menageons l'imposteur, gagnons-le pour mon frere.
(*Ici une scene muette entre eux.*)

DAMIS *à la présidente.*

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

LA PRESIDENTE *à Damis.*

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS

Il en faut pour le monde, il est si méditant.

LA PRESIDENTE

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe ;
Mais vous m'accorderez une petite grace :
Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé,
Mais vous m'accorderez une grace assez grande.

LA PRESIDENTE

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi ?

DAMIS

En voici quatre ou cinq, madame.

LA PRESIDENTE

Je le voi
Sans vous faire prier vous allez me les rendre.

DAMIS

Oùi, mais grace pour grace, & vous devez m'entendre

LA PRESIDENTE

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS

Nous avons tous deux eu de la discrétion.
Comme berger discret j'ai caché le mystere...

LA PRESIDENTE

Et moi j'ai découvert que vous servez Valere ;
J'entrevois vos projets, mais à force d'argent
Puis-je les changer ?

DAMIS

Non ; je ne suis plus changeant.
Parlons net : il me faut la veuve pour Valere :

Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un frere
Votre sagesse enfin vous donne un ascendant
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon président ;
Conservez-le.

LA PRESIDENTE

Il revient.

DAMIS

Soyez très-complaisante ;
Je vous rends vos billets pourvû qu'on me contente.

SCENE VI

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS

LE PRESIDENT *à la tante.*

JE ne me mêle plus de rien ; c'est son époux
Qui laissera, s'il veut, son épouse avec vous,
Ou dans un couvent.

DAMIS

Moi, j'ai promis à madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRESIDENT

Finissons. De nos faits nous sommes convenus,

Monsieur ; en bons billets voici cent mille écus ;
Je les livre à ma sœur.

LA PRESIDENTE *bas à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS *bas.*

Patience.

(Haut.)

Le contrat ?

LE PRESIDENT

Et voici le contrat.

DAMIS

Ma vengeance

Va donc se contenter ; déchirons.

LA PRESIDENTE *arrachant le contrat des
mains de Damis.*

Doucement :

Il alloit déchirer ce contrat brusquement
Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on déchire
La confiance aveugle est blamable.

LE PRESIDENT

J'admire,

Que vous voulez qu'en tout on voye clair.

DAMIS

Voyons.

LA PRESIDENTE *bas à Damis.*

Mes lettres?

DAMIS *bas.*

Tout à l'heure.

LE PRESIDENT

Afin que nous partions,

Voyez vite.

LA PRESIDENTE

Attendez.

LE PRESIDENT

Excès d'exactitude,

D'ordre

DAMIS *bas.*

En donnant, donnant.

LA TANTE *à part.*

Que j'aime à voir la prude

Au supplice !

LE PRESIDENT

Est-ce fait ?

DAMIS

Oùï ; quand on a bien lû

On est beaucoup plus sûr.

SCENE VII

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA TANTE, LA VEUVE, GLACI-
GNAC, DAMIS, L'HOTESSE

GLACIGNAC

IL est bien reconnu
Pour être vrai Damis, mon parent & le vôtre :
Le nouvel époux fuit, un mari chassé l'autré.

LA PRESIDENTE

Partons.

(A la veuve.)

Puisse Damis faire votre bonheur !

SCENE VIII

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE,
VALERE, L'HOTESSE

L'HÔTESSE

Bon les voilà partis.

VALERE

Ah ! je n'ai plus de peur.

LA TANTE

Je puis donc à présent, comme tante & maîtresse,
Par un nouveau contrat disposer de ma nièce.

LA VEUVE

Me voilà donc à vous ?

VALERE

Quel comble de bonheur !

DAMIS

Oùï, vous êtes heureux qu'une prude ait eû peur ;
Contre les intérêts qu'une prude réduite,
Ait assez de pudeur pour masquer sa conduite ;
Chose rare à présent ! l'on en trouve si peu,
Qui prennent encor soin de bien cacher leur jeu.
Tout bien considéré, franche coquetterie,
Est un vice moins grand, que fausse pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrytes soins,
Le siècle y gagne au fond, c'est un vice de moins.

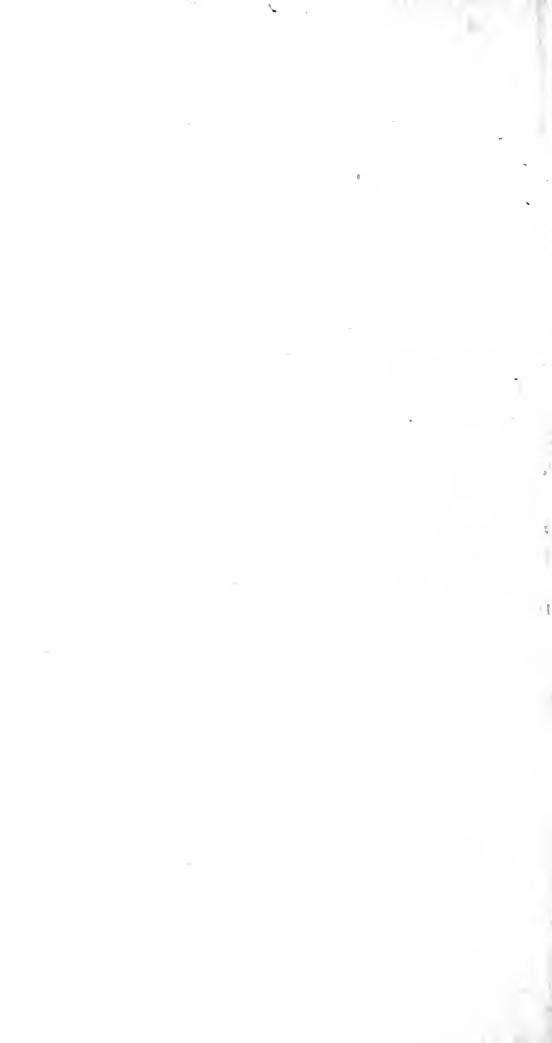
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur Dufresny	1
<i>L'Esprit de contradiction</i> , comédie en un acte, en prose	1
<i>Le Double veuvage</i> , comédie en trois actes, en prose, précédée d'un prologue.	67
<i>La Coquette de village</i> , ou le <i>Lot sup- posé</i> , comédie en trois actes, en vers, précédée d'une préface de l'auteur . . .	189
<i>Le Mariage fait & rompu</i> , comédie en trois actes, en vers	275



Évreux. imprimerie de CH. HÉRISSEY.



Achevé d'imprimer

LE XXI FÉVRIER M DCCC LXXXII

Par CH. HÉRISSEY, typographe à Évreux

Pour le compte de E. HILAIRE

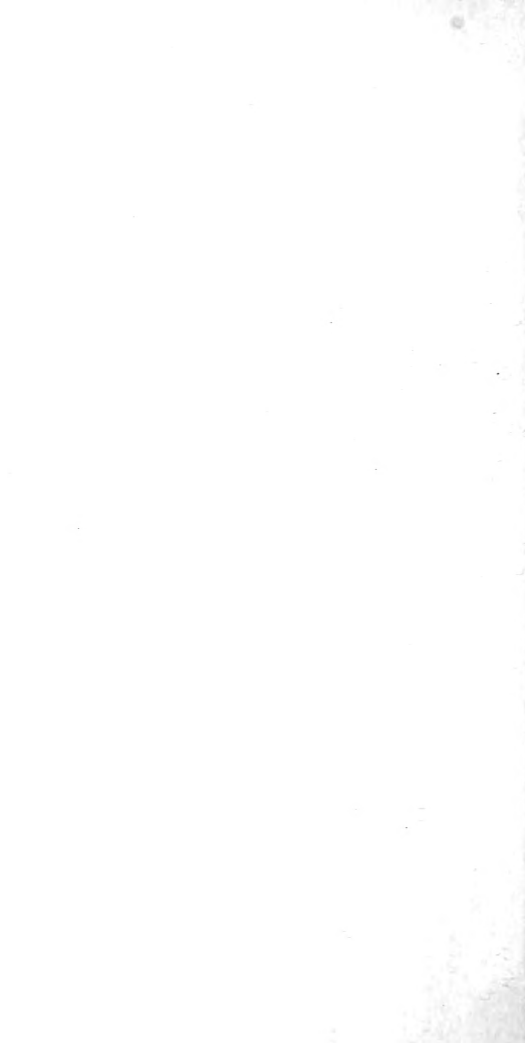
Directeur de la LIBRAIRIE GÉNÉRALE

A PARIS









iothèque
d'Ottawa

ance

porte un volume
re date timbrée
payer une amen-
plus un sou pour
etard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on
or before the last date stamped
below there will be a fine of five
cents, and an extra charge of one
cent for each additional day.

MAY 17 1970]



AUG
AUG

UO JUL 15 2004



a39003



002345394b

